



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

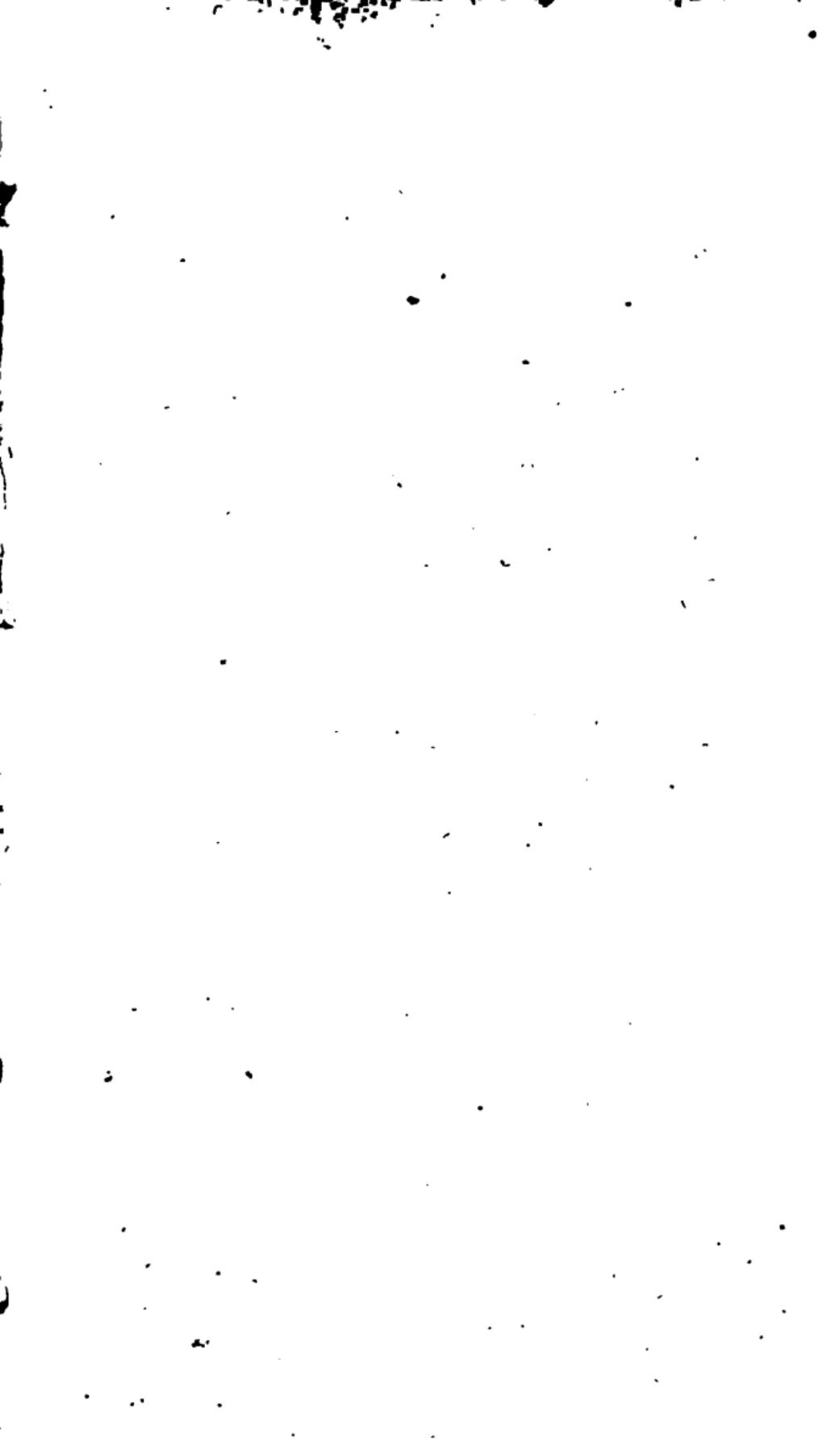
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



S^r. Richard Grosvenor of
Eaton in Com. Cheshire Bar^t









LES ŒUVRES
DE
THEATRE

*De Monsieur NERICAU ET
DESTOUCHES.*

TOME I.

Le prix, 4 liv. 10 sols.



A PARIS,
Chez FRANÇOIS LE BRETON, à la
descente du Pont-Neuf, proche la
rue de Guenegaud, à l'Aigle d'Or.

M. DCC. XVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

३५८

PIECES CONTENUES en ce Volume.

LE CURIEUX IMPERTINENT.

L'INGRAT.

L'IRRESOLU.



LE
CURIEUX
IMPERTINENT,
COMEDIE EN VERS.

Par M. NERICAULT DESTOUCHES.

Le prix est de vingt sols.



A PARIS,
Chez FRANÇOIS LE BRETON, au
bout du Pont-Neuf, proche la ruë de
Guenegaud, à l'Aigle d'Or.

M. DCC. XVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

1. January

2. February

3. March

4. April

5. May

6. June

7. July

8. August

9. September

10. October

11. November

12. December

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Pièces de Théâtre du Sieur Nericauls Destouches ; savoir, *le Curieux Impertinent*, *l'Ingrat*, *l'Irrésolu*, *le Médisant*, & *le Triple Mariage* ; & j'ai cru que le Public en verroit avec plaisir l'impression. Fait à Paris, ce 6 Juin 1713.

Signé, DANCIN.

PRIVILEGE DU R.O.Y.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & fœux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillijs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur Nericauls Destouches, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer *les Pièces de Théâtre de sa composition*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires ; Nous avons permis & permettons audit Exposant par ces Présentes de faire imprimer lesdites Pièces de Théâtre, en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera, par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra choisir ; & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de huit années consécutives, à compter du jour de la date d'icelles. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre

obéissance : & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & contrefaire lesdites Pièces, en tout ni en partie, sous quelque prétexte que ce soit ; sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaçons, de quinze cent livres, d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, un tiers au Dénonciateur, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois du jour & date desdites Presentes : Que l'Impression desdites Pièces sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & ce conformément aux Règlements de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & fēal Conseiller-Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jaisſir & user ledit Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit causé aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie d'icelles, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdites Pièces, soit tenuē pour bien & dûment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos ames & fēaux Conseillers & Secrétaires, foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution des Presentes tous Actes requis & nécessaires, sans autre permission, nonobstant Classeur de Mars,

**Charte Normande , & autres Lettres à ce contraires : C A R tel est notre plaisir. D O N N E à Ver-
sailles , le quinzième jour de Janvier l'an de grace
mil Sept cent treize , & de notre Regne le soixante-
dix. Par le Roy en son Conseil ,**

DE LA VIEUVILLE,

Il est ordonné par Edit de Sa Majesté de 1686.
& Arrêt de son Conseil , que les Livres dont l'Im-
pression se permet par chacun des Privileges , ne
seront vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

*Reigistré sur le Registre N° 5. de la Communauté
des Libraires & Imprimeurs de Paris , page 650.
N° 607, conformément aux Règlements de la Librai-
rie , & notamment à l'Arrêt du 13 Août 1705. Fait
à Paris , le 21 Janvier 1713.*

Signé , L. JOSSE , Syndic.

Et ledit Sieur NERIC AULT DESTOUCHES
a cédé son droit de Privilege de ses Oeuvres , jus-
qu'à présent , au Sieur LE BRATON , Libraire à
Paris , suivant l'accord fait entre eux.



ACTEURS.

G E R O N T E.

J U L I E, Fille de Geronte.

L E A N D R E, Amant de Julie.

D A M O N, Ami de Leandre.

N E R I N E, Suivante de Julie.

L O L I V E, Valet de Leandre.

C R I S P I N, Valet de Damon.

U N L A Q U A I S de Geronte.

*La Scene est à Paris, dans la maison
de Geronte.*

LE



LE CURIEUX IMPERTINENT, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

OH par ma foy, Monsieur, je ne vous
comprends point,
Et je veux, s'il vous plaist, rasonner sur
ce point :
Au milieu de l'hyver vous sortez de la Ville,
Pour vivre à la campagne, & pour être tranquile ;
Puis à peine arrivé vous regagnez Paris.
D'un si prompt changement qui ne seroit surpris ?

DAMON.

Ce voyage, Crispin, ne doit pas te surprendre,
Je reviens à Paris par l'ordre de Leandre ;
Car tout ce qu'il souhaitte est un ordre pour moy,
Et de lui plaire en tout je me fais une loy.

A

LE CURIEX

Tu scias qu'unis tous deux d'une amitié parfaite...

CRISPIN.

Nous voilà donc ici, parce qu'il le souhaite?

DAMON.

Tu l'as dit.

CRISPIN.

J'ai, Monsieur, quelque petit soupçon;
De grace, apprenez-moi si j'ai tort ou raison.
Je croi sans vanité n'être pas une bête;
Et lorsque je me mets certaine chose en tête...
Vous êtes amoureux, ou je suis fort trompé.

DAMON.

Comment?

CRISPIN.

Quand vous étiez tout entier occupé
Du dessein d'assurer le bonheur de Leandre,
Et d'engager Geronte à l'accepter pour gendre,
Le vieillard refusoit : vous content & joyeux,
Vous râveniez les soirs assable, gracieux :
Crispin, me disiez-vous, avec un air paisible,
J'ai perdu tous mes soins, Geronte est inflexible.

DAMON.

D'accord.

CRISPIN.

Après cela, lorsque sur son esprit
Vous eûtes pour Leandre acquis quelque crédit,
Je vous vis tout d'un coup triste, mélancolique,
Brutal, & souffrant votre cher domestique ;
Tout ce que je faisois étoit toujours mal fait,
Et jamais de mes soins vous n'étiez satisfait.
Je me disois tout bas : Il en tient notre maître,
De Julie amoureux il n'ose le paroître ;
Ses soins près du vieillard ont du succès enfin,
Et voilà le sujet qui cause son chagrin.

DAMON.

Tout ce que tu disois étoit trop véritable,
Julie avoit surpris... .

IMPERTINENT.

CRISPIN.

Morbleu, qu'elle est aimable !
La suivante Nerine est bien aimable aussi !
Mais pourquoi, s'il vous plaît, revenons-nous ici ?
Ayant fait tant d'efforts pour votre ami Leandre,
Jusques après la nocé il vous faisoit attendre,

DAMON.

La nocé est différée encor de quelques jours,
Et je sens que mes feux vont reprendre leur cours.
Je ne puis t'exprimer jusqu'où va ma surprise,
Leandre m'a mandé de venir sans remise.
Nos amans sont broüillez, Il n'en faut point douter,
Si j'en crois ma foiblesse, il en faut profiter.
Mais, Crispin, je perdrois plusôt cent fois la vie,
Que de faire à Leandre autant perfidie.

CRISPIN.

Bon, mourir quand on a si long-temps combattu !
Oh pour moy je sens bien que j'ai moins de ventu.
Nerine m'a donné viveusement dans la vüe,
Si-tôt que je la vois je me sens l'ame émuë,
Je ne m'en cache point, L'olive est mon ami,
Mais le diable, Monsieur, n'est jamais endormi.
Et si Nerine veut, ma foi, quoiqu'il arrive,
Malgré notre amitié je supplanterai L'olive.

DAMON.

Patiens-toi, Crispin, fais ce que tu voudras,
Mais de tels procédés ne me conviennent pas.
Pour m'éclaircir de tout je vais chercher Leandre.
Tu peux m'attendre ici, je viendrai te reprendre.



SCENE II.

CRISPIN *seul.*

Mon maître est scrupuleux très-excessivement,

LE CURIEX
Moy je n'y cherche point tant de rafinement.

SCENE III.

JULIE, NERINE, CRISPIN,

JULIE.

QUE VOIS-JE ?

NERINE.

C'est Crispin !

CRISPIN.

C'est lui-même en personne :

Tres-humble serviteur. Bonjour, belle friponne.

JULIE.

Tormaine est-il venu ?

CRISPIN.

Nous venons d'arriver :

Mais il est bien surpris, il croit vous trouver

Misee à Leander, & je pensais de même.

NERINE.

Vous vous trompiez tous deux, &c...

JULIE.

Ma joie est extrême

D'apprendre que ton maître arrive dans ce momen-

t.

Crispin, ve de ma part lui faire compliment.

Dis-lui que je l'attens avec impatience.

CRISPIN.

Je m'en vais l'avertir en toute diligence.

.I I I .

IMPERTINENT.



SCENE IV.

JULIE, NERINE.

NERINE.

Enfin vous le voyez, chacun est étonné
Que votre hymen encor ne soit pas terminé.
Quel étrange amoureux que vous êtes Leandre !
C'est lui qui doit presser, c'est lui qui fait attendre,
Et depuis plus d'un mois que cet amant cherché
Vous est par bon contrat engagé pour mari.
Lorsque rien ne s'oppose à votre mariage,
Il ne profite point d'un pareil avantage ?
Qu'attend-il, s'il vous plaît ? Je vous dis en un
mot,
Qu'un amant qui diffère est infidèle ou fol.

JULIE.

Il m'a dit ses raisons, dont je t'ai fait mystère.

NERINE.

En êtes vous contente ?

JULIE.

Oui.

NERINE.

Je dois donc me faire,
Et croire après cela que Leandre fait bien.
Quoique j'en doute fort, je ne me plaigne rien.
Toutefois pourtant je suis intéressée,
Et de conclure moy je suis un peu pressée,
Le maître est votre amant, le valet à ma foy,
Le délai vous convient, il me déplaît à moy.

JULIE.

De semblables discours choquent la bienséance ;
Nerine, songe au moins que ton impatience
Fait tort à notre sexe ; abîme la pudeur.

LE CURIEUX
NERINE.

Chansons. Depuis long-temps je suis fille d'honneur,
Et je comprehens fort bien qu'en fait de mariage
La plus impatiente est toujours la plus sage.
Mais ne contestons plus, dites-moi seulement
Ce qui porte Leandre à ce retardement.

JULIE.

Tu l'aurois penetré si tu pouvois comprendre
Jusqu'où va pour Damon l'amitié de Leandre.
Il m'a donc conjurée au nom de notre amour
D'attendre qu' Damon fût ici de retour,
Afin que cet ami doitt les soins & le zèle
Ménagerent, dit-il, une union si belle,
Reçue de luy, de moy, ces marques d'amitié.

NERINE.

Ce sont-là ses raisons?

JULIE.

Oui.

NERINE.

Cela fait pitié:

Peut-on se contenter d'un prétexte si fade?
Je crois que le pauvre homme a le cerveau malade.

Oui, depuis quelques jours je vois ses yeux hargards,
Le trouble est répandu dans ses brusques regards:
Il rêve incessamment, il est quinteux, bizarre;
Je trouve auprès de vous que son esprit s'égarre.

D'où vient donc qu'il paroît si triste & si distrait?
Ne se repent-il point du marché qu'il a fait?

JULIE,

Me préserve le Ciel d'avoir cette pensée.

NERINE.

De ses fottes raisons je suis bien offensée.

JULIE.

Celle de le blâmer, & cabne ces esprits,

IMPÉRIFINENT.

7

Tu vois que Damiôn vient d'arriver à Paris.

NERINE.

H ne me faut donc plus pour me tirer de peine,
Que voir aussi L olive arriver de Touraine ?

JULIE.

Il ne peut pas tarder.

NERINE.

Non, depuis quinze jours
Qu'il est parti d'ici pour s'en aller à Tours...

JULIE.

Crédis qu'il sera dans peu de retour.

NERINE.

Je respire.
Mais encor, s'il vous plaît, j'ai deux mots à vous dire.

Quand Leandre sera devenu votre époux,
Nous emmènera-t-il en Province ? entre nous,
J'aimerois beaucoup mieux demeurer toujours
fille,
Que de quitter Paris ; & si votre famille
M'en croyoit...

JULIE.

Sur ce point tu peux te rassurer,
Car Leandre à Paris doit toujours demeurer,
Et comme il est fort mal avec sa belle mère,
Il s'établit ici par l'ordre de son père,
Sa Charge est achetée, il doit incessamment...

NERINE.

Charge de Conseiller ?

JULIE.

Oüii.

NERINE.

Pour moy franchement
Je souhaiterois fort q'il fût hommē d'épée,
Et vous pensez de même, ou je suis fort trompée :
Il sera, je l'avoue, un joli Magistrat.
Mais, Madame, un plumer sied bien mieux qu'un
rabeau.

LE CURIEX

Oüi , sans doute , un plumer a toute une autre force ,
Et pour prendre les cœurs , c'est une douce amorce.

JULIE.

Je vois venir Leandre.

NERINE.

Et Damon avec lui.
Quel bonheur si L'olive arrivoit aujourd'hui !

SCENE V.

JULIE, LEANDRE, DAMON,
NERINE.

LEANDRE.

Voilà ce cher ami qu'enfin je vous présente ;
Quoiqu'il ait peu tardé , j'ai souffert de l'attente ,
Tout prêt par son retour de me voir votre époux...
JULIE.

Leandre , ce retour me charme comme vous ;
Vous avez sur mon cœur un droit si legitime ,
Et toujours pour Damon j'ai senti tant d'estime ,
Que de vos sentimens je me fais une loi ,
Et qu'avec grand plaisir ici je le revoi.

DAMON.

Combien dois-je éherir l'amitié de Leandre ,
Qui m'attire un accueil que je n'osois attendre ?
Heureux que mon retour serre enfin les deux
nœuds

D'un hymen , ardemment souhaité de tous deux .

LEANDRE à Damon.

Juge par sa beauté de mon impatience .

IMPERTINENT. 9

NERINE.

Et pourquoi donc d'un autre attendre la présence ?

JULIE.

Tais-toi, Nerine.

NERINE.

Oh non, vous souffrirez qu'ici

Après vous à mon tour je le haranguerai aussi.

à Damon.

Soyez le bien venu du fond de la Champagne ;
Vous avez un peu tard quitté votre campagne ;
Et pour bonnes raisons j'aurois fort souhaité,
Que de vous rendîe ici vous vous fussiez hâté ;
Et Madame, de qui la prudeur est extrême,
Le souhaitoit autant, & peut-être plus même.

JULIE.

Depuis un certain temps elle perd la raison.

NERINE.

Chacun sait ce qu'il sait, je parle sans façon ;
Et je me pique en tout d'être fille sincère.

JULIE à Leandre.

Je m'en vais annoncer son retour à mon père.

DAMON.

Je vous sui pour avoir l'honneur de l'embrasser.



SCENE VI.

LEANDRE, DAMON.

LEANDRE regardant Damon.

LE bon homme est sorti, rien ne doit te préférer.

DAMON !

Mais ne la suivre point ?

LEANDRE.

Elle nous en dispense.

A V

10 LE CURIEUX

Et je te veux, ami, faire une confidence.

DAMON.

Son bon cœur, son esprit égalent sa beauté,
Et rien ne doit manquer à ta félicité.

LEANDRE.

Ecoute-moi, dé grâce, & tu pourras connoître
Qu'il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître,
Tu vantes mon bonheur, & je suis malheureux.

DAMON.

Toy, lorsque tout conspire à contenter tes
vœux?

LEANDRE.

Tu le crois. Mais apprends combien je suis à
plaindre.

DAMON.

Comment?

LEANDRE.

Connois mon mal, il n'est plus tems de feindre,
Mais ne me blâme point, & que ton amitié,
Loin de me condamner, me regarde en pitié.
J'ai besoin de tes soins & de ta complaisance.
J'ai de mortels chagrins.

DAMON.

Tu m'as fait une offense,
Et ta lettre auroit dû m'en marquer le sujet;
Mais de ces noirs chagrins enfin, quel est l'objet?

LEANDRE.

Je suis jaloux.

DAMON.

Jaloux!

LEANDRE.

Oüï jaloux comme un diable.

DAMON.

De qui?

LEANDRE.

Du monde entier.

DAMON.

Le trait est admirable.

IMPERTINENT.

LEANDRE.

ii

Je suis sûr d'être aimé : mais je tremble qu'un jour...
Souvent le mariage est la fin de l'amour :
Les Femmes, tu le sais, sont foibles, inconstantes,
On en voit tous les jours cent preuves éclatantes.
J'en suis frappé, je crains... je moutrois de douleur ;

Si je tombois, ami, dans un pareil malheur :
Car enfin ; méprisant la commune méthode,
Je veux aimer ma femme, & l'aimer à ma mode ;
J'en veux en même temps être amant & mari ;
Mais aussi j'en veux être également cheri.
Pour satisfaire donc à ma délicatesse,
Je prétends de Julie éprouver la tendresse :
Avant de l'épouser, je veux être certain
Que tout autre que moy l'adoreroit envain ;
Que les plus grands efforts d'une ardente pour-

suite ;
Que le brillant éclat du plus parfait mérite ;
Qu'en un mot, il n'est rien qui la puisse engager,
Malgré le goût du siècle, au plaisir de changer.
Assuré de son cœur, dès demain je l'épouse :
Incertain, je me livre à mon humeur jalouse,
Point d'hymen. Aide-moi dans l'exécution
D'un projet d'où dépend ma satisfaction,
Mon repos, mon honneur.

D A M O N.

Ah que viens je d'entendre !

Que dis-tu ? que veux-tu ? que faut-il entreprendre ?

LEANDRE. [dré ?

Il me fait un rival ; & pour un tel employ
Ne m'est-il pas permis de te choisir, dis-moy ?
Sur tout autre que toy sans être temeraire,
Puis je me reposer du soin de cette affaire ?
En merite, en vertu tu n'as gueres d'égal ;
Et quand ma jalouſie en toy prend un rival,
Je présente à Julie un moyen infaillible
De prouver que son cœur pour moy seul est sensi-

ble.

A vi.

LE CURIEUX

Si près d'elle tes soins ne trouvent point d'accès,
Je craindrai peu qu'un autre ait un meilleur suc-
cés.

Feins donc d'être charmé des beautés de Julie.
DAMON.

Moy, je secondeois une telle folie ?
Qu'importe, mon cher ami, ce bizarre dessin.

LEANDRE.

Pour ça en faire changer tu parleroïs envain.
DAMON.

Je ne puis t'exprimer l'excès de ma surprise ;
Poursuis, si tu le veux, sans moy ton entreprise :
Mais ne présume pas que j'en sois de moitié,
Quelques droits que sur moy te donne l'amitié.
Ces droits, mon cher Leandrie, ont des bornes
prescrites :

Vouloir ce que tu veux, c'est passer les limites.

LEANDRE.

Tu me refusés ?

DAMON.

Oùï, pour ne te pas trahir,
Notre amitié m'engage à te désobéir.

LEANDRE.

Chansons.

DAMON.

Je te dis vrai.

LEANDRE.

Mais...

DAMON.

Sur le mariage

Voici tout ce que doit penser un homme sage.
On peut s'en trouver mal, on peut s'en trouver
bien :

Mais du reste il ne faut s'embarrasser de rien,
A tout événement s'attendre sans rien craindre,
Et si le malheur vient, le souffrir sans se plaindre.

LEANDRE.

La maxime est fort belle, & j'en fais fort grand
cas ;

IMPERTINENT.

Je crois en temps & lieu que tu t'en serviras :
Pour moy qui n'en veux point, Damon, je t'en
conjure,
Sers-moy.

D A M O N.

Me crois-tu donc capable d'imposture ?
Qui moy ? j'irois d'un ton faussement langoueur.
Peindre que ta Maîtresse est l'objet de mes vœux ?
Non. A tous mes discours la vérité preside,
Je ne veux point passer pour un ami perfide.
Et que diroit Julie apprenant mon amour,
Quand je la presserois sur un tendre retour ?
Je suis sûr que mes soins ne pourroient rien sur
elle ;
Qu'elle mourroit plutôt que de t'être infidelle.
Mais enfin supposons que sensible à mes vœux,
Son cœur pût balancer à choisir de nous deux,
Que ferais-je pour lors ? dis-moy, et trahirai-je ?
Et quand je le voudrai, Leandre, le pourrai-je ?
Il faudra donc paroître, au moment d'être aimé,
Trahir le même objet dont je semblois charmé ?
Quel procédé honteux !

L E A N D R E.

Si Julie est constante
Mes vœux seront remplis, j'aurai l'âme contente ;
Si son cœur peut changer, je perdrai sans douleur
Un infidele objet qui feroit mon malheur.

D A M O N.

Cela tournera mal. De ce que tu medites
Ami, pour toy, pour moy, j'apprehende les suites.

L E A N D R E.

Oh ventrebleu, c'est trop raisonner sur ce point :
Je vous crus mon ami, mais vous ne l'êtes point.
Quoy, loin de vous prêter à guérir ma foiblesse...

D A M O N.

Tu le veux donc ? Je cede au desir qui te presse.
Je vais pour te servir employer tous mes soins,
Je n'épargnerai rien : mais souvien-toy du moins

L E C U R I E U X
Des efforts que j'ai faits pour sauver à Julie
Cette outrageante épreuve où la met ta folie.
Tu devois l'épouser quand je serois ici,
Tu ne peux de long-temps peut-être être éclairci,
Sur quel prétexte encor prétends-tu qu'on diffère ?

L E A N D R E.

Comme depuis long-temps je médite l'affaire,
L'olive s'est chargé..

D A M O N.

L'olive est du secret

Il est en bonnes mains.

L E A N D R E.

Oui, L'olive est discret

Nous avons feint tous deux qu'un petit héritage
E' obligéoit d'aller faire en Touraine un voyage
Le beau pere futur lui-même s'est chargé
De venir du valé demander le congé
Pour quinze jours au plus je l'ai donné sans peine,

D A M O N.

Que diable produira son voyage en Touraine ?
Ton pere le voyant prendra quelque souci..

L E A N D R E.

Il ne le verra point, car L'olive est ici.

Caché dans un faubourg où nul ne le rencontre,
Il attend le moment qu'il faut qu'il se remonte,
Et je viens dans l'instant, de le faire avertir.

D A M O N.

Je ne vois pas à quoy cela doit aboutir.

L E A N D R E.

Patience, attendons.

D A M O N.

Quelqu'un vient,

L E A N D R E.

C'est L'olive..



SCENE VII.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE en
bottes avec un fouet à la main.

LOLIVE à Damon.

Vous voilà de retour, il est temps que j'arrive.
J'ai bien fait du chemin pour regagner Paris.
à Leandre.

La Touraine est, Monsieur, un excellent pais :
J'ai vû là vos parens, vos amis, votre pere,
Et rendu vos devoirs à votre belle-mere,
Qui vous aime...

D A M O N.

Passeons dessus ta parenté,
L O L I V E.

Pour un si long trajet me suis, je assez croûte :

L E A N D R E.

Cesse de badiner, & songe...

L O L I V E.

Laissez faire,

y'en donnerai, Monsieur, à garder au beau-pere,
Et comme à s'attendrir par un récit touchant
Le bon homme toujouors eut beaucoup de pen-
chant,

J'en ai tenu tout prêt un tout plein d'énergie.

L E A N D R E.

Mais ne va pas lâcher quelque trait de folie,
D'extravagans discours ne prennent point les
gros ;

Geronte quoique simple est homme de bons sens

L O L I V E.

Et Lolive, Monsieur, est-il donc une bête ?

Laislez-moy, s'il vous plaît, n'en faire qu'à ma tête :

Je sc̄ai si bien mentir qu'on croit que je dis vrai,
Et l'on approuvera votre nouveau délay,
On vient. C'est le bon homme : allez tous deux
m'attendre.



SCENE VI

GERONTE, LOlive,

GERONTE, *sans voir Olive.*

I L est donc revenu cet ami de mon gendre ?

I Ah nous allons enfin marier nos amans.

Corbleu j'y danserai mieux que nos jeunes gens à

Je suis comme j'étois dans ma verte jeunesse,

Toujours la jambe fine, un'air, une souplesse..

L'Olive fait claquer son fûtes

Ah Olive, c'est toy ! se voilà donc ici ?

LOLIVE.

Vous m'y voyez, Monsieur, je vous y vois aussi.

C'est vous-même sans doute, &c pendant mon voyage

Vous n'avez point changé ni d'air, ni de visage,

Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien porté ?

GERONTE.

Je le disois ; je suis en parfaite santé..

LOLIVE.

C'est fort bien fait à vous, & ma joye est extrême

Que vous vous portiez bien, & que je sois de mê-

me :

Je pourrois même encor vous passer là-dessus,
Si j'avois seulement le quart de vos écus,

GERONTE.

Laissons là ce chapitre, &c parlons d'autre affaire..

IMPERTINENT.

17

L O L I V E.

De ce que vous voudrez ; il faut vous satisfaire.

G E R O N T E.

Hé bien ton héritage, en es-tu content ?

L O L I V E.

Bon-

Ma vieille tante aimeit un beau jeune fripon,
Qui se prevalant trop d'un pareil avantage,
Pendant ma longue absence a mangé l'héritage ;
Et n'ayant plus d'argent, ni de quoy se nourrir,
La bonne femme a pris le parti de mourir :
On a mis le foelli. Procureur, Commissaire,
Et Notaire appellez pour faire l'inventaire ;
Comme on n'a rien trouvé, vous comprenez fort
bien

- Qui de rien ôte rien, Monsieur, qu'il reste rien.

G E R O N T E.

Le fait est clair. Dis-moy, le père de ton maître,
Nous avons dès long-temps l'honneur de nous
connoître.

Tu l'as vu ? Mais d'où viennent qu'aux lettres que j'é-
cris

Il ne répond plus ?

L O L I V E.

Quoy vous en êtes surpris ?

Il est bien en état... Chez lui plein d'allegrerie.
J'arrivois tout botté. Quels objets de tristesse ?
J'y trouve un jeune fat suppôt de Galien.

G E R O N T E.

Un Medecin ?

L O L I V E.

Suivi d'un vieux Chirurgien
Qu'escorteit un troisième à face débonnaire,
Et qu'on m'a dit depuis être l'Apoticaire.

G E R O N T E.

La fin de tout.

L O L I V E.

La fin ? Je n'y scaurois songer ;

18 L'E CURIEUX.

Sans me sentir le cœur... Je vais vous affliger;

G E R O N T E.

Tu me donnes déjà de terribles alarmes,

L O L I V E.

Il ne tiendroit qu'à moy de répandre des larmes;
Car je suis si touché que je me fais pitié;
Quand j'aime, voyez-vous, je creve d'amitié,
Et si l'on dit que non, on me fait injustice.

G E R O N T E,

Ces digressions-là me mettent au supplice.
Veux-tu bien achever? Dis donc à quel dessein.
Venoit l'Apoticaire avec le Medecin?
Estoient-ils appellez pour quelque maladie?

L O L I V E.

Ils venoient s'excimer contre l'apoplexie,
Dont Monsieur Lysimon fortement tourmenté...

G E R O N T E.

Il est mort?

L O L I V E.

Non, miraclet ils l'ont ressuscité:
Mais le hazard souvent supplée à l'ignorance.
Le bon-homme à la fin a repris connoissance,
Mais si foible, si pâle, & si défiguré,
Qu'on l'eût pris pour un mort fraîchement détenu.

G E R O N T E.

Le pauvre homme!

L O L I V E.

Aussi-tôt qu'il m'a pu reconnoître,
Il m'a dit avec peine: Eh bien que fait ton maître?
Ce coup si peu prévu ne m'étonneroit pas,
Si je pouvois, mon fils, expirer dans tes bras.
Il m'embrassoit alors croyant tenir Leandre.
Je ne te verrai plus; disoit-il, d'un air tendre,
Je ne puis l'espérer dans l'état où je suis.

G E R O N T E plourant.

Adieu

IMPERTINENT. 19
LOLIVE.

Daignez m'écouter;

GERONTE.

Helas ! je ne le puis,

La douleur me fait.

LOLIVE.

Suspendez-la de grâce ;

Car vous venez, Monsieur, de faire une grimace,
Qui m'a presque fait rire, & j'en serois fâché.

GERONTE.

Je suis de ton récit si vivement touché...

LOLIVE.

Oh la vérité simple est toujours si touchante !
Car vous ne croyez pas, Monsieur, que je vous
mente ?

GERONTE.

Oh non,

LOLIVE.

à part. à Geronte.

Fort bien Malgré son accident fatal
On n'a plus rien pourtant à craindre de son mal ;
Il m'a même ordonné de vous prier d'attendre
Qu'il pût être lui-même aux noces de Leandre,
Et par cette raison il souhaite ardemment
Que vous les différiez quinze jours seulement.
Il croit que le plaisir d'assister à la noce,
La beauté du chemin, le grand air, le carrosse,
Le séjour de Paris, enfin la nouveauté,
Tout cela lui rendra sa première santé :
Outre qu'il a dessein de vous revoir encore.

GERONTE.

Il m'obligera fort. Je l'aime & je l'honore.
Un ami tel que lui n'a qu'à me commander,
Et je suis toujours prêt à lui tout accorder.
Enfin nous l'attendrons.

LOLIVE.

Ce qui me desespère,

C'est que mon maître veut aller trouver son père.

Qu'il croit agonisant , malgré ce que j'ai dit.
Comme vous il est tendre , il souffre , il gémît.
Je crains , sans avertir qu'il fasse le voyage ,
Cela retarderoit encore le mariage.

GERONTE.

Tu parles sagement , il le faut empêcher.

LOLIVE.

Et que diantre au pais veut-il aller chercher ?
De nouveau se broüiller avec sa belle-mere ?

GERONTE.

Tu dis vrai. Je sagai bien qu'elle ne l'aime guere.
Je m'en vais le presser par de sages discours
D'attendre ici son pere , au lieu d'aller à Tours.



SCENE IX.

LOLIVE *seul.*

Il sera moins rétic que ne croit le bon-homme.
Si l'on peut mieux mentir je l'irai dire à Rome.
Je me suis bien tiré d'affaire , Dieu merci ;
J'y suis intéressé comme mon maître aussi.
En travaillant pour soy peut-on manquer d'ad-
dresser ?

De mon côté je veux éprouver ma maîtresse.
Chacun a son honneur à garder. Mon dessein
Est d'en faire au plutôt confidence à Crispin ,
Je le prens pour rival. Amour , fais que nos belles ,
Malgré les moeurs du temps , ne soient point infi-
delles :

Si cela ne se peut , tout au moins fais si bien ,
Qu'elles le soient , Amour , sans que j'en scache
rien.

Fin du premier acte.



ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.
LEANDRE, LOLIVE.

LOLIVE.

TOIT va bien gracie au Ciel. Aubeau
pere crédule,
J'at fait fort doucement avaler la pi-
lule.

Par mon recit nalf, mes soins, mes beaux dis-
cours . . .

La nôce est différée encor de quinze jours;
Et si vous persistez dans la même folie,
Quinze jors suffiront pour éprouver Julie.
En moins de temps par fois on fait bien du chos
min.

LEANDRE.

Tu ne parois pas trop approuver mon dessein,

LOLIVE.

Je ne l'approuve pas, Monsieur; tout au contraire;

LEANDRE.

Tout dépend du secret princi bien gardé te taise;

LOLIVE se grattant.

Monsieur...

LEANDRE.

Quoy?

LOLIVE.

Si...

LE ANDRE.

Comment ?

LOLIVE.

Je n'ose vous cacher
 Qu'à mon ami Crispin je n'ai pû m'empêcher..

LE ANDRE.

D'apprendre mon projet?

LOLIVE.

Monsieur.

LE ANDRE.

Ah double trahie !
 Tu trahis donc ainsi le secret de ton maître ?

LOLIVE.

Monsieur, ne criez pas on peut être écouté.

LE ANDRE.

Mais qu' t'a fait parler ?

LOLIVE.

La curiosité.

Votre exemple, Monsieur, m'a tourné la cervelle,
 Et je veux éprouver si Nerine est fidelle.

LEANDRE voulans le fraper.

Coquin, c'est bien à toy de penser...

LOLIVE.

Ah tout deuz,

J'suis sur ce chapitre encor plus fou que yquidem.

LE ANDRE

Le sot.

LOLIVE.

Je vous imite, & malgré ma sagesse,
 Vous m'avez inspiré toute votre foiblesse,
 En me parlant si mal du sexe féminin,
 Que je crois que le diable est beaucoup moins malin.

Vous m'avez sur cela conté plus d'une histoire,
 Que je ne scaurois plus chasser de ma memoire,
 Et dont mon pauvre esprit est tellement frappé,
 Que j'en suis malgré moy jour & nuit occupé.
 Si Nerine est chagrine, inquiète & rêveuse,

IMPERTINENT.

23

Je crois que ma présence est pour elle ennuyeuse.

LEANDRE.

Cela peut être vrai, je te trouve ennuyeux.

OLIVE.

A peu près comme vous, Monsieur, quand je le veux.

L'autre jour...

LEANDRE.

Oh finis.

OLIVE.

Ecoutez, je vous prie:

La fourche du Cocher, près de votre écurie

Me tomba sur la tête, & me prit par le cou:

Après cet accident on peut, sans être fou,

Craindre que pour le front quelque malheur s'apprête;

Le chemin n'est pas long du cou jusqu'à la tête.

LEANDRE.

Maugrébleu du faquin.

OLIVE.

Monsieur, par charité

Laissé-moy contenter ma curiosité.

LEANDRE.

Considère, maraut, à quel point tu m'exposes.

OLIVE.

Oh point d'emportement, nous ferons bien les choses.

Je suis sûr de Crispin, il est garçon discret,

Et ma jure trois fois de garder le secret.

LEANDRE.

Préns-y garde sur tout.

OLIVE.

Oui, ce sont mes affaires.

LEANDRE.

Mon secret scû, dehors, & cent coups d'étrivierres.

SCENE II.

LOLIVE *s'ent.*

SOn secret ice secret eft à moy comme à lui,
Nous hazardons tous deux même chose aujour-
d'hui.

Malgré ce que j'ai dit pourtant, Crispin encore
Ne sçait rien du projet que je vais faire éclore.
Il vient, partons : il faut de force ou d'amitié
L'engager à sonder ma future moitié.



SCENE III.

LOLIVE, CRISPIN.

LOLIVE.

Bonjour, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Bonjour, mon cher Lolive,

LOLIVE.

Te voila gros & gras.

CRISPIN.

Tu vois, quoy qu'il m'arrive.

Je conserve toujours un embonpoint égal ;
Chasser le jour, la nuit, à pied comme à cheval ;
Le fusil sur l'épaule, en carrossé, en litière,
Fouer Chevretail, Cerf, Daim, Sanglier, San-
gliere,
Manger froid, boire chaud, dormir couché, des-
bout ;
Un garçon comme moy s'accorde de tout.

Quand

IMPERTINENT.

25

Quand on est à la guerre élevé de jeunesse,
Toujours dans les hazards, & loin de la mollesse... .

LOLIVE.

Ouid'a guerre, il est vrai, fait bien les gens.

CRISPIN.

Vraiment

C'est de-là que me vient mon bon tempérament :
Que je hais le séjour, & le repos des villes ;
On n'y trouve jamais que des gens inutiles ;
Eloignez des perils qu'il nous faut essuyer,
De lire la gazette ils font tout leur métier ;
Mais nous, morbleu, mais nous endurcis à la peine... .

LOLIVE.

A vanter les guerriers tu te mets hors d'haleine.

CRISPIN.

Il est vrai, je suis vif sur ce chapitre-là.

LOLIVE.

Il n'est pas maintenant question de cela.

CRISPIN.

La chasse est de la guerre une parfaite image.

Mais à propos on dit que tu viens de voyage ?

LOLIVE.

J'arrive de Paris.

CRISPIN.

De Paris t'es-tu fou ?

Parle donc.

LOLIVE.

Sí je mens qu'on me rompe le cou.

CRISPIN.

Encor si tu disois que tu viens de Touraine.

LOLIVE.

J'en viens sans en venir, la chose est très-certaine.

Pour différer la noce au moins de quinze jours,
Mon maître a fait semblant de m'envoyer à
Tours.

LE CURIEUX
CRISPIN.

Pourquoy la differet?

LOLIVE.

Voici le fait. Mon maître
Avant que d'époncer, voudroit à fond connoître
Le cœur de sa future.

CRISPIN.

Il a perdu l'esprie.

Connoître à fond le cœur d'une femme?

LOLIVE.

Il suffit,
Il le veut, bien ou mal, il faut qu'il réussisse,
Et dans ce grand projet Damson lui rend service.
Je voudrois bien aussi, Crispin, de mon côté,
Que quelqu'un satisfist ma curiosité,
Si pendant que ton maître éprouvera Julie
Tu voulois éprouver Nerine.

CRISPIN.

La folie

Est plaisante.

LOLIVE.

Tu fais que souvent il en croie
Pour s'être, comme on dit, embarqué sans bise-
cuit.

Sçachons donc si je dois m'embarquer en ména-

CRISPIN. [ge.]

Tu cours risque n'y faire assez mauvais voyage.

LOLIVE.

C'est ce qui m'inquiète, & je veux par mes soins.

CRISPIN.

Et c'est-là ce qui doit t'embarasser le moins.

Faut-il tant balancer à faire la sottise?

Tiens, Lolive, la femme est une marchandise

Qu'on doit prendre au hazard sans la faire priser;

Et qu'on ne peut jamais connoître qu'à l'asser;

Il faut sans tâtonner brusquer le mariage,

Et s'exposer sur mer sans craindre le naufrage.

Qui tremble dès le port ne doit point s'embarquer,

Et pour gagner beaucoup, il faut beaucoup risquer.

LOLIVE.

Risquer pour sa fortune est chose nécessaire :
Mais risquer son honneur, c'est bien une autre affaire.

CRISPIN.

Parbleu c'est bien à toy de songer à l'honneur.

LOLIVE.

Et si ma femme un jour..

CRISPIN.

Voyez le grand malheur.

LOLIVE.

Oui ç'en est un sans doute, &...

CRISPIN.

Sois aussi tranquile

Que tant de bons maris qui sont en cette ville.

LOLIVE.

Bel exemple, ma foy !

CRISPIN.

Tu seras trop heureux

De pouvoir en cela figurer avec eux,

Sois tranquile, te dis-je.

LOLIVE.

Oh non, je ne puis l'être ,

Et je pretens enfin faire comme mon maître ,

Examiner Nerine , & voir si sa vertu...

CRISPIN.

Examiner Nerine ! & comment fera-tu ?

LOLIVE.

Tu feindras de l'aimer , & tu me viendras dire

Ce que sur son esprit tes soins pourront produire.

Mon maître en fait de même , & le tient dès ce jour

Doit feindre pour Julie un violent amour ;

Je te l'ai déjà dit.

CRISPIN.

Ah quelle extravagance ?

Qui diable a jamais vu parçille impertinence ?

LOLIVE.

Enfin pour contenter mes désirs curieux,
C'est sur toy, mon enfant que j'ai jetté les yeux.
CRISPIN.

Pauvre sot ! je te plains. Regarde bien ma mine,
Peux-tu croire qu'en vain j'attaquerai Nerine ?
Un regard, elle en tient : Tu risques trop, ma foy.
Crois-moy, prends un rival aussi mal fait que toy.

LOLIVE.

Cesse de badiner, la chose est résolue.

CRISPIN.

Mais je luy donnerai tout d'un coup dans la vûe.

LOLIVE.

Peut-être.

CRISPIN.

Tu le veux, il faut te contenter,
Et pour y réussir, je m'en vais m'appréter.



SCENE IV.

LEANDRE, LOLIVE.

LEANDRE entre en rêvant, & est
quelque temps sans parler.

J'ne scâi si Damon... hem
LOLIVE.

Quoy, Monsieur?
LEANDRE.

Je gage
Qu'il n'aura pas encore osé parler. J'enrage,
Je deviens fou.

LOLIVE.

Ma foy je le deviens aussi.

LEANDRE.

Dis moy, ne scâis-tu point si Damon eft icy?

IMPERTINENT. 29

LOLIVE.

Son valet vient, Monsieur, de sortir tout à l'heure ;
J'itai ; si vous voulez, scavoir...

LEANDRE.

Attend, demeure :

Non, va-t-en.

LOLIVE.

Soit,

LEANDRE.

Revien.

LOLIVE.

Monsieur.

LEANDRE.

Va, laisse-moy :

Jamais valet ne fut plus importun que toy.

LOLIVE.

Demeure, vien, va-t-en, avance, non, recule :
Je suis en même cas, suis-je aussi ridicule ?



SCENE V.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE.

LEANDRE à Damon.

J te cherchois, ami, que viens tu m'annoncer ?

à Lolive.

Laisse-nous.

LOLIVE.

Volontiers.

Il fera.





SCENE VI.

LEANDRE, DAMON.

DAMON.

J Ne puis me forcez
A faire ce qu'exige àjourd'hui ton caprice.

LEANDRE.
Comment ? c'est donc ainsi que tu me mens service,
Après m'avoir donné ta parole & ta foy ?...

DAMON.
Oh bien, te la tenir ne dépend pas de moy ;
Feindre auprès de Julie est un supplice extrême :
Il faut lui dire vrai quand on lui dit qu'en l'aminc.

LEANDRE.

Aime-la donc, monsieur, lois en vaincra toutefois.

DAMON.
Si la chose arrivoit t'ayant bien fait,
Quand même tu serois sûr de la préférence :
Tout rival inquiette, ennuie, irritation, offense,
Où tu me hairois si j'avois de l'amour,
Et je te hairois moy peut-être à moins flour.

LEANDRE.
Ne crains point que par là notre amitié s'altère,
Et sans tant réfléchir songe à me satisfaire.

DAMON.
Ah tu pousses trop loin les droits de l'amitié !
Va tu seras servi : mais tu me fais pitié.

LEANDRE.
J'ai tort, je le sens bien : mais cependant j'exige
Qu'au plûtôt...

DAMON.
Laisse-moy, je parlerai, te dis-je.

SCÈNE VI.

DAMON *seul.*

OU vais-je m'engager ? A ma faible verve,
Trop indiscret ainsi, quel éclat offres-tu ?
Mais j'aperçois Julie. O ciel, que lui dirai-je ?

SCÈNE VII.

DAMON, JULIE, NÉRINE.

JULIE à Damon,

OU peut-être Leandre, & quand le reverrai je ?
Je crois avec vous le renconter ici.
Quelle raison l'oblige à s'écastre ainsi ?
Du chagrin qui le tient la cause est fort légère :
C'est trop s'inquiéter de la santé d'un pere,
On n'a rien, dit L'olive, à craindre pour ses jours.

DAMON.

Leandre a cependant dessein d'aller à Toulon.

JULIE.

Employez-vous de grâce à rompre ce voyage,
Damon, conseillez-lui !

DAMON.

Leandre est bien peu sage :
Du desir de vous plaire uniquement charmé,
Il devroit mieux tenir le bonheur d'être aimé,
Pour quelques jours encor votre hymen se différer.

JULIE.

Son pere le souhaite, il faut le satisfaire :

LE CURIEX

Je ne le blâme point de ce retardement.

D A M O N.

Leandre est donc sans cœur, sans yeux, sans jugement?

Quoy prêt de posséder la divine Julie,
Bonheur dont aux dépens de son sang, de sa vie
Il devroit acheter les précieux momens...
Madame, qu'il est peu de sincères amans!
D'un pareil procédé mon amitié s'indigne,
Et d'un bonheur si doux Leandre n'est pas digne.

N E R I N E.

Voila parler, Madame, & penser sensément;
Votre amoureux Leandre aime trop froidement.
Je prendrois là-dessus le parti le plus sage.
Tu diffères, & moy je romps le mariage.

J U L I E.

Vas-tu recommencer tes discours ennuyeux?

D A M O N.

Ah si Leandre avoit & mon cœur & mes yeux!
Tout entier à l'amour, trop content de vous-
plaire,
Sans égard pour l'ami, sans crainte pour le pere,
Possesseur empêtré de vos divins appas.

N E R I N E.

Damon assurément ne différerait pas.

Lui,

J U L I E.

Ce discours m'étonne, & j'ai peine à com-
prendre,

Damon...

N E R I N E.

Monsieur vous dit ce qu'auroit fait Leandre.

D A M O N.

Non, Madame, ce sont mes propres sentimens:
J'ai pour vous les cacher souffert trop de tour-
mens,

Il est temps à la fin que mon amour éclatte.
La froideur d'un ami l'autorise & me flatte;

IMPERTINENT.

35

Et son nouveau délai me permet d'espérer
Un bien , dont il a trop tardé de s'emparer.

N E R I N E.

L'incident est nouveau. Quelle en sera la suite ?
Qu'en dites-vous, Madame , hem ?

J U L I E.

Je suis interdite,

Damon, avez-vous donc perdu sens & raison ?

N E R I N E.

L'ami de votre Amant, Madame, est un fripon :
Mais j'aimerois mieux moy , mon goût n'est pas
le vôtre ,

Un fripon comme lui, qu'un amant comme l'autre.

D A M O N.

Si l'aveu de mes feux vous semble criminel ,

Je le fais malgré moy , j'en atteste le Ciel .

Madame , il est bien vrai qu'en cessant de me faire,
je suis , je vous l'avoue , un amant teméraire ,

Combien prêt à parler ; ai-je tremblé , fremi ?

Non , ne me croyez point perfide à mon ami :

Quand Rose vous parler de mon amour extrême ,

Ce n'est point moy , c'est lui qui se trahit lui-même .

J'étois dans la Province , & loin de ce séjour ,

Par ses lettres Leandre a pressé mon retour .

J'espérois de vous voir sans trouble & sans alarmes ,

Je reviens , je vous trouve encor de nouveaux charmes ,

Votre hymén différé , Leandre auprès de vous ,

Loin d'être un tendre amant , paroît un froid époux .

Dans un cœur bien épris que le penchant entraîne ,

Qu'à reprendre ses droits l'Amour a peu de peine !

B 7 v

Que l'on saisisse, Madame, avec avidité
 L'espoir flatteur d'un bien qu'on a tant souhaité ;
 Je l'ai fait, j'ai parlé, vous m'en faites un crime ;
 Et si pour l'espier, il faut une victime,
 L'hymen mettra bien-tôt Leandre contre vos bras.
 Je le verrai, Madame, & n'y survivrai pas.

NERINE.

Il me fait grand pitié, je suis tendre, Madame.

JULIE.

à Damon.

Tais-toi. Quand vous m'osez découvrir votre filie,
 Et que je vous en manque aussi peu de courage,
 Damon, c'est votre ami que je respecte en vous :
 Mais d'ussi-je alterer l'amitié qui vous lie,
 Je veux qu'il soit instruit de cette perfidie.
 Ce trait va, comme moy, sans doute l'étonner,
 Je crois qu'il aura peine à vous le pardonner :
 Trouvez bon qu'à vous voir désormais je renonce.
 Adieu ; vous n'aurez point de moy d'autre ré-
 panse.

DAMON.

Sauvez à mon ami, Madame, à vous, à moy,
 Un éclaircissement... .

JULIE.

Monseur, je me le doy :
 Ce seroit meritier qu'une nouvelle audace... .

DAMON.

Vous pouvez m'en punir : mais je demande grâce,
 Et si jamais... .

JULIE.

Damon, ne fairez point mes pas.

DAMON.

Dans de tels sentimens je ne vous quitte pas.

JULIE.

Je vous le défends.

DAMON.

Ciel !

NERINE *le poussant.*

Eh malgré la défense
Silence, & l'obligez à garder le silence.



SCENE IX.

NERINE *seule.*

Avec grand plaisir moy je vois cet amour-ci,
Cela peut rechauffer notre amoureux transi:
Il faut tirer profit d'une telle avantage.
Mais vois-je pas Crispin? quel excès de parure!



SCENE X.

CRISPIN, NERINE.

CRISPIN.

EH tu vois, mon enfant, à peine de retout,
Je donne tous mes soins, tout mon temps à
l'amour.

J'avois cher mon Etienne et habit de réserve;
Car mon maître des fers n'envoie pas qu'en scellé
servez.

Et d'abord qu'à Paris sur l'arrière-garnison,
Nous venons de campagne, ou de la garnison,
Pour bien passer l'hiver, il faut de quelque belle
Faire, comme tu fçais, prévision nouvelle.
J'avois d'abord fa propre & si fort ajusté,
Qu'aussi-tôt qu'on me voit dire, est enrichie;
Et c'est, je l'avoue, dans le dessein de plaisir,
Que je me suis paré plus qu'à mon ordinaire.
Nerine, que dis-tu de mon ajustement?

LE CURIEUX NERINE.

Voilà ce qui s'appelle un homme tout charmant.

C R I S P I N .

Te paroissai-je ainsi ? me dis-tu vrai, coquine ?
Je n'ai point de défauts ; voi , regarde , examine.

N E R I N E .

Fort bien.

C R I S P I N .

Cette encolure ? elle n'est pas d'un soe.
N E R I N E .

Non là .

C R I S P I N .

Veux-tu me voir aller l'amble ou le trot ?
N E R I N E .

Il ne te manque plus qu'avoir bride ou boffete.

C R I S P I N .

Tu railles , mais je suis bon cheval de trompet-
te.

L'allure est peu de chose , il fait mie débrailler :
Male peste aujourd'hui cela fait bien briller ,
La main dans la ceinture , un ou deux pas de dan-
se ,

Et puis du curendent l'aimable contenance.

N E R I N E .

Que de raffinement !

C R I S P I N .

Quand on veut plaisir aux genêts.

Il n'est rien de si beau , que de curer ses dents ,

Parmi certaines gens c'est la belle maniere.

Eh vraiment j'oublieis . . .

N E R I N E .

Quoy donc ?

C R I S P I N .

La Tabatiere :

C'est elle qui soutient la conversation.

Prenez-en . Dicu me damne , il vaut un million.

N E R I N E .

Je le trouve fort bon.

IMPERTINENT.

37

CRISPIN.

Mais bon par excellence ;

Et j'en suis mieux pourvû qu'homme qui soit en France.

Dés qu'il en vient d'exquis, j'en ai tout le premier Part un de mes laquais Commis d'un Sous-Fermier. Qu'en dis-tu, mon enfant ? car tu scâis t'y connoître.

NERINE;

Je te trouve tout l'air d'un jeune petit maître.

CRISPIN.

Tout le monde m'en flatte, & je m'en flatte aussi.

NERINE.

Mais à qui veux-tu plaire en te parant ainsi ?

CRISPIN.

Un garçon comme moy d'esprit & de mérite ;

Souvent pour s'expliquer veut qu'on le sollicite :

Quand on a des talents, & qu'on les a fait voir,

Je crois sans vanité, qu'on peut s'en prévaloir :

Mais loin de me targuer de tous mes avantages,

C'est à tes beaux yeux seuls que j'en fais mes hommages,

Je me borne au plaisir de captiver ton cœur,

Et j'ai pris le dessein de faire ton bonheur.

Tu ris, tu te rendras sans trop de résistance.

NERINE à part.

Ec fat ! Rions un peu de son impertinence,

Et traitons-le si bien, qu'il n'y revienne pas.

CRISPIN.

Tu n'me réponds rien, & raisonnnes tout bas,

N.E.R.I.N.E. d'un ton d'innocence.

Vous voudriez aimer une simple suivante ?

CRISPIN.

Est-ce la qualité ? c'est la beauté qui tente,

Des coeurs d'un certain rang je me suis corrigé,

Pour une bagatelle, ils vous donnent congé.

NERINE.

L'olive est mon amant, vous le scavez.

LE CURIEUX
CRISPIN.

Lolivet

C'est un plaisir marant.

NERINE sur le même ton.

Je suis simple & craintive.

Il est soupçonneux luy, jaloum, hargneux, brutal,
Et si j'osois en vous lui donner un rival,
Cette infidélité peut-être auroit des suites.

CRISPIN.

Non, Lolive, crois-moi, respecte mes menées,
Et scrait bien qu'avec moy, quand je prends certaint
ton;

Il ne faut pas qu'il songe à tirer au bâton :
Autrement... là-dessus que tes craintes finissent,
Que Lolive aille au diable, & que nos cœurs s'u-
nissent.

NERINE.

Mais que va-t-on penser d'un changement si
prompt ?

CRISPIN.

Parbleu s'il l'étais moins, il me feroit affront :
Je veux qu'un cœur se rende, & cede sans remise,
Comme César, venir, voir, vaincre, est ma devise.

NERINE.

Quelle aimable fierté ! je cede à mon vainqueur.

CRISPIN.

Non, c'est moy qui me rends, & te donne mon
Triponne, [cœur,

NERINE.

Il est pour moy d'un prix inestimable.

CRISPIN.

Et pour Crispin, Nerine un objet tout aimable.

NERINE.

Vous m'aimez donc ?

CRISPIN.

Tres-fort. Pour consigner nos feux,
Faisons un peu chors de soupirs amoureux.

Il souperont ensemble.

IMPERTINENT.

Ah ! cela va fort bien. Mais soupirons encore ;
Disons-nous des douceurs. Mon cher cœur, je t'aurai
baiser. [dore.]

NERINE le reponffe.

Des soupirs autant que tu voudras :
Mais pour des baisers, non, ne m'en demande pas.

CRISPIN fierement.

À ton vainqueur ! Je parle, osés-tu t'en défendre ?
Allons, point de quartier, captive, il faut se rendre.

NERINE lui donne un soufflet.

Un insolent vainqueur est ainsi respecté.

CRISPIN.

Un soufflet sur ma joue ! un vainqueur souffleté !
Morbleu vous vous fâchez, la chose n'est un peu forte,

Traitez-vous quelquefois Lelive de la sorte ?

NERINE.

Non ; car Lelive est sage, & d'un sou compliment.
N'a jamais mérité le juste châinement.
Mais pour toy qui m'as pris pour une de ces folles,
Que j'oti surpris avec de bavardes paroles,
Des airs extravagans, des gestes effrontez,
Ressource de seuls talens de cerveaux démontez,
Dont tout le merite est un impudent langage.
Que la débauche seule au pîmestre en usage,
Tu t'es bien fait trompé ; comme sue cent sortes.

Si sur un paccil-ton tu me parles jamais.

CRISPIN.

Morbleu mon ton étoit plus plaisans que le vôtre ;
Vous me ferez plaisir aussi d'en prendre un autre.

NERINE.

Adieu, Crispin.

CRISPIN, après qu'elle est sortie.

La femme est un traître animal !

Si mon maître est regardé même, il n'est pas mal-

Fin du second Acte.

LE CURIEUX



ACTE III.

SCENE PREMIERE

LEANDRE, LOLIVE.

LOLIVE.

M'A foy, car je vous puis parler avec franchise,
Nous faisons l'un & l'autre une grande sottise ;
Et croyez-moy, Monsieur, pour de moindres raisons

On a mis bien des gens aux Petites-Maisons.

LEANDRE.

C'est bien à toy, maraut, de blâmer ma conduite,

LOLIVE.

Si j'ose la blâmer, c'est que j'en crains la suite.
Je voudrois bien pouvoir retirer mon enjeu,
Et vous feriez fort bien d'en faire autant. Le feu
N'est pas encor bien grand : mais songez qu'il faut
craindre

Qu'il ne prenne si bien, qu'on ne puisse l'éteindre.

LEANDRE.

Tais-toy.

LOLIVE.

J'e me sens là remuer dans le cœur
Certain jenéçai quoy qui me prédit malheur :
N'avez-vous point aussi quelque trouble dans l'ame ?

I M P E R T I N E N T.

41

Damon est beau, bien fait, votre Maistresse est femme,

Et Nerine & Crispin... Ah pour notre repos:

Nous avons là choisi deux étranges Rivaux !

Qui peut vous assurer, quand ils viendroient à plaisir,

Qu'ils nous feroient de tout un récit bien sincère ?

Nous risquons diablement votre honneur & le mien :

Ils se feront aimer, & nous n'en saurons rien.

L E A N D R E.

Je connois de Damon le cœur & la franchise;

Et ne crains de sa part foiblesse ni surprise,

L O L I V E.

Moy je crains que Crispin, d'un objet trop cherij,
Ne soit l'amant discret, moy le triste mari.

L E A N D R E.

Oh finis, laisse-là tes ridicules craintes.

L O L I V E.

Par avance, Monsieur, je vous porte mes plaintes,

Et souhaiterois fort que ces reflexions...

L E A N D R E.

Encor? Garde pour toy tes sortes visions;

Ce fou ne laisse pas de me remplir la tête

D'objets fâcheux.

L O L I V E.

Ce fou, Monsieur, n'est pas trop bête.

Mais Nerine en ce lieu vous cherche apparemment.



* * * * *

SCENE I.

LEANDRE, NERINE, LO LIVE.

NERINE.

C'est vous ? On a le temps , Monsieur , en
vous aimant ,
De pouvoir s'ennuyer. De vos froides manières
Julie en vérité ne s'accorde guères :
Je prévois qu'elle & moy ne pourrons de formes
Vous parler à tous deux , vous voir que par place-
cets .
Se faire souhaiter , & se rendre si rare ,
C'est se donner près d'elle un merite bizarre.

LEANDRE.

Je l'évite , & je veux lui sauver , si je puis ,
La part qu'elle prendroit au chagrin où je suis .

LO LIVE.

Et moy qui suis chagrin des chagrins de mon maître ,
A tes regards joyeux je ne veux point paraître .

NERINE.

Oh pour moy , tes froides m'embarrassent fort
peu ;

Je puis , quand je voudrai , te faire voir beau jeu .

LO LIVE à Leandre.

Grispin s'est déclaré déjà .

LEANDRE.

Cela peut être :

* Je voudrois bien sçavoir ce qu'aura fait son maître .

LO LIVE.

Eh nous ne le sçaurons peut-être que trop tôt :
Je crains que notre honneur n'ait déjà fait le saut .



SCENE II.

JULIE, LEANDRE, NERINE,
OLIVE.

JULIE.

Je viens me plaindre à vous de vous-même,
Leandre,
A votre procédé je ne puis rien comprendre.
Vous marquez pour me voir si peu d'empresse-
ment,
Que sans vous faire tort, je pourrois affirmer,
Voyant que notre hymen chaque jour se diffère,
Soupçonner que peut-être une autre a sed vous
plaire :
Mais mon cœur qui ne peut que penser bien de
vous,
N'est point fait pour avoir ces sentimens jaloux.

LEANDRE.

Penser ainsi d'un cœur qui tendrement vous aime,
C'est lui rendre justice, & la rendre à soy-même :
Hé quels jaloux soupçons pourroient vous allarg-
mer ?
Qui vous aime une fois, doit toujours vous aimer.
Mais, Madame, inquiet de la faute d'un père,
Par qui de mon bonheur le moement se-diffère,
Toujours triste, réverz, à moy même ennuieux,
Yai voulu quelque temps me souffrir à vos
yeux :

Vous cacher ma douleur, est-ce donc faire un
crime,
Madame, & votre plainte est-elle legitime ?

JULIE.

Quelque juste raison qui vous puisse affliger,

Vos chagrins avec moy se doivent partager,
Eloin de suivre un devoir où l'amour vous em-
gage,
On dit que vous allez faire à Tours un voyage.

LEANDRE.

Non. Monsieur votre pere a paru souhaiter,
Que je restasse ici. J'ai promis de rester.

LOLIVE.

La nature a cedé, Madame, à la tendresse ;
Car il aime son pere après vous...

NERINE.

Encore est-ce ?

L'effort est grand.

JULIE.

Enfin vous ne partirez point,
Leandre, me voila tranquille sur ce point :
Mais je vous avouerai que je ne scaurois l'être
Sur l'indiscret aveu qu'un ami lâche & trahit...

LEANDRE.

Madame...

JULIE.

C'est un trait si perfide, si noir...
LOLIVE à Leandre.

On a parlé.

LEANDRE.

à Lolrine. à Julie.

Tant mieux. J'ai peine à concevoir...

JULIE.

Ah, Leandre ! il n'est plus d'ami sûr, véritable,
Et ce titre à tout autre autrefois préférable,
Ne sert plus qu'à cacher sous un nom respecté,
Des motifs d'intérêt ou bien de vanité.

J'ai peine en le disant à le croire moy-même.

Damon...

LEANDRE.

Eh bien, Damon ?

JULIE.

C'est un perfide, il m'aime,

Qui vous l'a dit ?

JULIE.

Luy-même.

LEANDRE.

Ah, Madame !

NERINE.

Et Crispin,

A l'exemple du maître est un siéffé coquin,
Qui si je l'eusse crû...

LOLIVE à Leandre.

Vous voyez que les drôles
Se sont peu fait prier pour commencer leurs xô-
les.

LEANDRE.

Madame, à ce discours j'ai peine à donner foy,
Damon a trop d'égards, trop d'amitié pour moy.

LOLIVE.

Ce qu'on nous dit ici, Monsieur, ne sçauroit être ;
Le valet est pour moy, ce qu'est pour vous le
maître.

JULIE.

Je veux ne le plus voir, & que dés aujourd'hui,
Leandre, vous rompiez tout commerce avec lui.

LEANDRE.

Ce que vous demandez m'embarrasse, & m'étonne.
Quel prétexte à cela voulez-vous que je donne ?
C'est d'une amitié pure, & non de passion.
Que Damon vous a fait la déclaration ;
Et quand même d'amour son cœur seroit capable,
Ce que je sens pour vous me le rend excusable.
Ne vous allarmez point de ce qu'il vous a dit.

JULIE.

Je ne lui veux de mal qu'autant qu'il vous trahit.
De l'aveu qu'il m'a fait pour moy rien n'est à
craindre ;

Vous en êtes content, je cesse de m'en plaindre ;
Mais cependant le peu de sensibilité

Que cause à votre cœur son infidélité,
Me fait connoître en vous un amant bien facile,
On aime foiblement quand on est si tranquile.

LEANDRE.

L'excès de mon amour...

JULIE.

Vous n'ez le prouvez mal,
Lorsque dans un ami je vous montre un rival.

NERINE.

Elle a grande raison, & je pense de même,
Si l'on n'est pas jaloux, je ne crois pas qu'on
m'aime.

LOLIVE.

S'il ne tient qu'à cela, crois que je le ferai,
Et pour te le prouver, si tu veux, je battraï.

LEANDRE.

Ce qui n'pas sensible en moy tranquilité, fai-
blesse,
Est le plus tendre effet d'une délicatesse...

JULIE.

Je vous crois, & vous veux imiter en ceci,
En vous aimant avec délicatesse aussi.

LEANDRE.

Demon m'attend, Madame, & je dois l'aller
prendre.

JULIE.

Dites-lui le secret que je vous viens d'appren-
dre.

LOLIVE.

Nerine, au moins...

NERINE.

Adieu, Messieurs les délicats,
Quand on y reviendra, vous ne le saurez pas.



SCENE IV.

JULIE, NERINE.

NERINE.

EH bien qu'en pensez-vous ? Sur de telles af-
faires
Voilà sans contredit des gens bien débonnaires.
A ce qui nous regarde on prend peu d'insérée.

JULIE.

Un procédé si froid m'offense & me déplaît :
Il nous croit, en tenant une telle conduite,
Moy sans ressentiment, & Damon sans merite.

NERINE.

Et Lolive croit-il pour lui faire plaisir,
Que j'aurai la vengeance en main sans m'en sai-
fir ?
Vous traitez nos avis de pure bagatelle,
Oh bien.

JULIE.

Pour des Amans la méthode est nouvelle.

NERINE.

S'ils étoient nos maris encore, ils fesoient bien,
C'est l'ordre, tout sçavoir, tout voir sans dire
rien,
Se contraindre à propos, dissimuler l'offense :
Mais d'amans à maris grande est la difference.

Il faut qu'un tendre amant soit inquiet, jaloux,
Un regard innocent doit le mettre en couroux,
Une moache qui vole autour de sa maîtresse,
Un épagneuil qu'elle aime & qui lui fait caresse,
Un petit perroquet qui prennant sa leçon,
Lui dit, *baisez, baisez,* dans son petit jargon,
Pere, mere ou cousin, ou frere qu'elle emboisse,

Un homme indifferent reçû de bonne grace,
 Un excès d'enjouement, un air un peu chagrin,
 Un discours sérieux, un langage badin,
 Une chimere, un geste, un rien, une migraine :
 Tout intrigue un amant, & le tient en haleine.

JULIE.

Sur ce pied-là, Nerine, on nous aime bien peu.

NERINE.

Je le sens comme vous, nos gens n'ont point pris
 feu,
 Et vous m'en voyez moy toute scandalisée ;
 Il est fort mal-plaisant d'estre ainsi méprisee.
 Mais Damon vient à nous.

JULIE.

Tâchons de l'éviter.



SCENE IV.

JULIE, DAMON, NERINE,
 CRISPIN.

DAMON.

Vous me fuyez, Madame ! eh daignez ar-
 rêter.

JULIE.

Je ne veux vous parler, ni vous voir de ma vie.

CRISPIN à Nerine.

La belle souffletteuse.

NERINE.

Oste-roy, je te prie.

DAMON.

Je ne mérite point ce violent courroux.

CRISPIN à Nerine.

Je suis le plus lezé : mais raccommodeons-nous.

JULIE.

IMPERTINENT.

49

JULIE à Damon.

Votre importunité me fatigue & m'outrage.

NERINE à Crispin.

Mon courroux contre toy s'irrite & devient rage.

CRISPIN.

Il est donc à propos de te parler de loin.

DAMON.

Madame !

JULIE.

Vous prenez un inutile soin.

CRISPIN.

Il faut avoir le coeur bien dur & bien Arabe.

DAMON.

Je n'e dirai qu'un mot.

CRISPIN.

Humoy qu'une syllabe.

NERINE.

Ce ne sera pas là de quoy nous discuysser.

Ecoutons-les, Madame.

JULIE.

Oses-tu m'en prêter

NERINE.

Sûres de ne fâcher Lolye ni Leandre,

Le grand malheur au fond, pourquoi nous endéfendre ?

DAMON.

L'aveu de mon amour vous a tantôt déplu,

A m'éloigner de vous je m'étois résolu,

Et quoique penetré de la plus vive flamme,

Ce valet peut vous dire...

CRISPIN.

Oüii, nous partions, Madame,

Outré de vos refus, maoy piqué d'un soufflet,

Même dépit chassoit le maître & le valet,

Et nous allions tous deux au fond de la Champs-

pagne

Attendre le Printemps, pour rentrer en campagne.

C

LE CURIEX DAMON.

Madame , de mes feux par moy-même éclairci ,
C'est Leandre...

JULIE.

Comment ?

DAMON.

Qui me retient ici.

JULIE.

Leandre est informé par vous...

DAMON.

De ma tendresse ,
Et son cœur généreux excuse ma faiblesse :
Il me plaint , me console & sa tendre amitié ,
De l'état où je suis lui fait avoir pitié.

NERINE.

Vous avez un amoant bien tendre & pitoyable.

CRISPIN.

Lolive en fait de même , ou je me donne au diabol.

DAMON.

Ah ! lorsque je vous ai découvert mon amour ,
Madame , ai-je compté sur le moindre retour ?
L'avez-vous cru ? Forcé de rompre le silence ,
Je n'ai point soupçonné votre cœur d'incon-

tance .

Est-ce un crime d'aider , d'adorer vos appas ,
Quand même mon rival ne s'en offense pas ?
Du beau feu que je sens , qu'avez-vous lieu de
craindre ?
Laissez-le s'exhaler , le temps pourra l'éteindre .
Votre ami connaît trop votre cœur & le mien ,
Et nous estimons trop pour s'allarmer de rien .

JULIE.

Damon , avec grand art votre bouche s'exprime .

Je veux bien ne plus voir votre amour comme un
crime :

Mais ,

IMPERTINENT. 58

NERINE.

Sur ce pied, Madame, il n'a pas si grand tort
Que vous & moy l'avions imaginé d'abord.

CRISPIN.

Ni moy. Mal à propos en faveur de L'olive,
Ta main sur mon visage a pris l'affirmative.

JULIE.

Mais comme enfin l'amour peut se nourrir d'es-
poir,

Il faut pour vous l'être renoncer à me voir.

DAMON.

Renoncer à vous voir ! moy, divine Julie ?
Commandez que plutôt je renonce à la vie.

JULIE.

Eh bien vous me verrez, mais à condition
Que si jamais un mot, si la moindre action,
Un soupir, un regard, un geste vous échape,
Si trop d'empressement, si trop de soin me
frappe...

DAMON.

Ma Ciel ! quelle contrainte exigez-vous de moy ?

JULIE.

De ce que je vous dis faites-vous une loy :
Il faut me le promettre, & me tenir parole.

CRISPIN à Nerine.

Me veux-tu faire aussi jouer le même rôle ?

JULIE.

Et si vous y manquez, vous pouvez désormais
De ma plus forte haine être sûr pour jamais.

DAMON.

Il faut vous obéir pour ne vous pas déplaire,
Et mourir de douleur si je ne puis me taire.

H le reconduis.

CRISPIN.

Mais, Nerine, pour moy qui suis grand babil-
lard,

Si je me tais long-temps ce sera grand hazard ;
Ne pourrai-je pas fois, afin qu'il t'en souvienne,

C 55

52. LE CURIEUX
Te dire que je t'aime?

NERINE.

Oh ce n'est pas la peine,
Le diable, quand quelqu'un nous a parlé d'amour,
Nous en fait souvenir plus de cent fois par jour.



S C E N E V. I.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

C R, que nous leur disons, le diable leur reproche !
Nous aurons tous deux un fort bon interprète...
Cela pourroit bien être, & notre passion...
Merite de leur part quelque séduction.
L'affaire est en bon train.

DAMON.

Tais-toi, voici Leandre.

S C E N E V. II.

LEANDRE, DAMON, CRISPIN, L'OLIVE.

LEANDRE.

A Vec empressement, amy, je viens t'apprendre
De l'aveu de tes feux quel est l'heureux effet.

DAMON.

Le fais-tu de Julie? en es-tu satisfait?

IMPERTINENT.

LEANDRE.

Dé ce premier succès que mon ame est charmée :
Julie est contre toy de futeur aimée,
Te nommée indigne amy , perfide , scelerat ,
Et me veut faire moy rompre avec un ingrat.
Conçois-tu le plaisir que ce succès me cause ?

DAMON.

Conçois-tu les chagrins à quoy cela m'expose ?
Je vois que tu seras content de ton côté ,
Et que je serai moy méprisé , détesté .
De ton entêtement tu me rends la victime ;
Tu t'affûres du cœur , & moy je perds l'estime .

LEANDRE.

Va , va , je prendrai soin de calmer son esprit .

DAMON.

Non , non , la vérité passe encor ton récit .
Tes regards , tes discours , une prompte re-
traite ..

CRISPIN.

Plus un soufflet que j'ai reçû de la soubrette .

LOLIVE.

Fort bien .

DAMON.

Que te faut-il encore après cela ?
Sois content , je te prie , & demeurons - en
là .

LEANDRE.

Mon repos , mon honneur , tout veut que je pour-
suive .

DAMON.

Je viens de faire encore une autre tentative .

LEANDRE.

Eh bien ?

DAMON.

C'est encor pis , soins , transports superflus ;
Et de sa part mépris , & plus cruels refus .

CRISPIN.

Que nous sommes haïs !

LE CURIEUX
DAMON.

Je me lasse de l'être.

L E A N D R E.

Ah ! que pour moy ton zèle achieve de paroître.

C R I S P I N.

Oüii, oüii, nous prétendons le pousser jusqu'au bout ;

Car L olive vous suit, & vous imite en tout :
Et c'est moy... .

L E A N D R E.

Je le scai.

D A M O N.

Tu dois en homme sage
Dés demain, sans délai, finir ton mariage.

L E A N D R E.

Non, non, elle n'est pas encore où je la veux.
Qui moy, je me rendrai sur une épreuve ou deux ?

Celles-ci ne font rien, j'en médite encore une... .

L O L I V E.

Mais aussi n'est-ce point trop tenter la fortune ?

D A M O N.

Ton valet est sensé, Leandre. Adresse-toy
Pour ta nouvelle épreuve, à quelqu'autre qu'à moy.

L E A N D R E.

Ah ! tu m'ouvres les yeux, & j'entre en défiance,
Julie à t'écouter a moins de répugnance :
Tu crains de triompher.

D A M O N.

Non ; mais en vérité,
Si la chose arrivoit, tu l'as bien mérité,
Et je trouve entre nous qu'elle t'est trop fidelle ;
Mais les craintes que j'ai ne roulent point sur elle.

L E A N D R E.

Qui crains-tu ?

IMPERTINENT.

33

DAMON.

Je me crains moy-même.

LEANDRE.

Toy ?

DAMON.

Oüii, moy ;

Et s'il te faut ici parler de bonne foy,

Je sens bien qu'en feignant d'adorer ta maîtresse,

Dans l'intrigue mon cœur un peu trop s'intéresse.

Je crains d'être trop vif à suivre ton dessein ;

Je suis fort ton amy ; mais je suis homme enfin,

LEANDRE.

Ah ! que me dis-tu là ?

DAMON.

Je dis ce que je pense.

LEANDRE.

Tu ne prévois donc pas de longue résistance ?

DAMON.

Pourquoy ?

CRISPIN.

Je sens aussi que je m'échauffe trop,

Et l'amour à mon cœur fait courir le galop.

Nerine a des yeux !

LOLIVE.

Oüii ? Monsieur Crispin , de grâce ,
Plus d'épreuve pour moy , c'est assez , je vous
caisse.

LEANDRE.

Je ne scias où j'en suis. Surpris , confus , outré...
Mais enfin quelque sort qui me soit préparé ,
Quand j'en devrois mourir , quand Julie infi-
delle...

DAMON.

Ah ! tu lui ferois tort de la soupçonner telle ;
Je puis t'en assurer , Leandre , avec serment ,
Loin d'être disposée au moindre changement...

LEANDRE.

Je le crois : mais j'en veux une plus forte preuve .

C 333

96 L'E C U R I E U X
Et pour mettre encor mieux sa constance à l'é-
preuve,

Je veux d'un autre objet qu'elle me croye épris.
D A M O N.

Ce seroit lui marquer un peu trop de mépris.
L E A N D R E.

Ce n'est pas tout encor. Pour ébranler son ame-
Il faut dans cet instant lui parler de ta flâme,
La plaindre, me blâmer, & vanter ses appas.
Son cœur est bien à moy s'il ne succombe pas.

Pourfui, parle, agis, presse, à toy je m'aban-
donne,

Si tu te fais aimer, va, je te le pardonne,
Et si par grand bonheur tu n'es point écouté,
Je pourrai borner là ma curiosité.

L O L I V E.

Oüii, mon maître a raison, cette épreuve est sen-
sible,

Elle peut tourner mal : mais elle est infaillible.

D A M O N.

Je me rends, je ferai tout ce que tu voudras :
Mais, Leandre, crois moi, tu t'en repentiras.

L E A N D R E.

Je ne m'en plaindrai point, je veux me satis-
faire.

L O L I V E à Crispin.

Je te rétablis donc, & vogue la galere.

C R I S P I N.

Nous allons vous servir affectueusement.

L E A N D R E.

J'en attends le succès avec empressement.

L O L I V E à Crispin.

Si tu trouves Nerine un peu trop attendrie,
Crispin, que je n'en fçache au moins qu'une par-
tie.

C R I S P I N.

Non, non.



SCENE VII.

JULIE, DAMON, NERINE,
CRISPIN.

JULIE.

J Ugez, Damon, de l'état où je suis,
Et par ce que je fais connoissez mes ennuis.
Je viens vous chercher, moy qui viens de vous
défendre
De me voir.

DAMON.

Quel sujet vous oblige...

JULIE.

Leandre..

Vous connoissez pour luy mon cœur, jugez du-
sien :

De Bretagne, Damon, son pere écrit au mien.

DAMON.

De Bretagne ! est-il vrai ?

JULIE.

Lisez, voilà la lettre

Que mon pere a reçue, & vient de me remet-
tre.

DAMON lit.

Mon cher ami, je vous écris de Rennes,

Où pour un assez gros procès

Je reste depuis six semaines.

J'en attends un heureux succès.

Leandre m'a mandé que vous étiez malade.

Que la belle Julie avoit la fièvre aussi.

Mais ce ne sera rien, & je me persuade

Que vous vous portez bien à présent, Dieu merci.

Pour moy, je suis d'une santé parfaite;
 Et comme mon ami par qui je vous écris
 Demeurera peu de temps à Paris,
 Dès qu'il y sera je souhaite
 Qu'il assiste à la noce, ou qu'il la trouve faite;
 Pour peu qu'elle tardera, je serois fort surpris.
 Je suis toujours avec estime
 Votre... C^reater, très-intime.

LYSIMON.

JULIE à Damon.

Dans tous ses procedez vous voyez qu'il est faux.

NERINE.

Le maître & le valet sont deux sieffez marauts.

JULIE.

Vous vous taisez, Damon?

CRISPIN.

Les vilaines manieres!

Ma foy mon maître & moy ne leur ressemblons
gueres.

JULIE.

Eh bien à

DAMON.

Vous me voyez moins surpris qu'interdit.

JULIE.

Sur votre esprit, Damon, si j'ai quelque cre-
dit,

J'en exige à présent une preuve sincère:

Me refuserez-vous?

DAMON.

Parlez, que faut-il faire?

JULIE.

Ne point vous obstiner à paroître discret,

De mon perfide amant vous scavez le secret.

Pour quelque objet nouveau son ame est atten-
drie :

Ne me déguisez rien, dites-moi, je vous prie,

IMPERTINENT.

59

Tout ce que vous fçavez de cet attachement.
Ses délais affectez , son refroidissement ,
Mettent mon triste cœur dans une incertitude ..
Ah , Damon ! tirez-moi de cette inquiétude.

D A M O N .

S'il m'a dit son secret , sans me déshonorer ,
Quoique vous m'en pressiez , pui - je le décla-
rer ?

J U L I E .

Quoi , l'état où je suis ne vous fait point de peine ?
Parlez , ou pour jamais soyez sûr de ma haine.

D A M O N .

Ah ! ce seroit user avec trop de rigueur
Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon
cœur.

N E R I N E .

Crispin , Madame , en fçait quelque chose peut-
être :

Allons , il faut qu'il jase au défaut de son maître.

C R I S P I N .

Diablezot... ce seroit avec trop de rigueur...
Employer le pouvoir.. que vos yeux dans un
cœur...

Comment avez - vous dit , Monsieur ? Enfin ,
Mesdames ,
Nous ne jasons pas nous comme vous autres
femmes.

J U L I E .

Un si constant refus m'irrite & me surprend.

D A M O N .

Je veux vous obéir , mon devoir le défend.

N E R I N E à Crispin.

Es-tu l'esclave aussi d'un devoir si farouche ?

C R I S P I N .

Oüii , j'ai tourné trois fois ma langue dans ma
bouche.

Si chacun comme moy pesoit ainsi ses mots ,
On verroit moins de gens parler mal à propos.

C vj

Oh parle.

C R I S P I N .

Me sauter à la gorge , à la face !
N E R I N E .

Parleras-tu ?

C R I S P I N .

Comment veux-tu donc que je fasse ?
Lorsque ta blanche main me serrant le gozier...
Je n'ai pas seulement la force de crier.

N E R I N E .

Il y paraît.

C R I S P I N .

J'étrangle au moins , Monsieur , dirai-je ?
D A M O N .

Non.

N E R I N E .

Il ne parle point , Madame , étranglerai-je ?

J U L I E .

Cessez ce badinage ; & sortons de ce lieu :
Vous êtes trop discret , Damon.

D A M O N .

Madame.

J U L I E .

Adieu.

N E R I N E .

Au diable.

C R I S P I N .

Vous voyez comme on nous congédie.

D A M O N .

Il faut enfin parler , adorable Julie ,
Leandre vous trahit.

J U L I E .

Perfide !

D A M O N .

Il est charmé
D'un objet moins parfait , dont il est moins
aimé.

IMPERTINENT.

62

JULIE.

Juste Ciel !

NERINE.

Et Léolive ?

CRISPIN.

Il fait comme son maître,

Et se trouve si laide à présent.

NERINE.

Ah ! le traître !

JULIE.

Je l'çai donc dé mon fort l'affreuse vérité ?

NERINE.

Hom les chiens !

CRISPIN.

Ce n'est pas par la fidélité.

NERINE.

Seriez-vous comme moy d'humeur entreprenante ?

Ne vous amusez point à faire là dolente :

Qui change, eh bien suivons cet exemple, il est bon,

J'aimerai Crispin moy, vous aimerez Damon.

CRISPIN.

Fort bien..

NERINE.

On ne l'çauroit en pareille occurrence
Pour punir deux ingrats trop hâter la vengeance.

CRISPIN.

Que Nerine a d'esprit !

JULIE à Damon.

Si j'aimeois à changer,

En recevant vos vœux je voudrois me venger

Où tout en vous Damon, me paroît estimable.

Qu'à votre indigne ami je vous tiens préférable !

Mais enfin son exemple est sur moy sans pouvoir ..

Il me trahit, l'ingrat; je veux encor le voir,

Je veux lui reprocher sa lâche perfidie,
Et quand par mes transports il l'aura bien sens-
tice

Si son perfide cœur est pour moy sans retour...
Le dépit quelquefois, Damon, venge l'amour.

DAMON.

Madame...

JULIE.

Laissez-moy, dans mon inquiétude
Je sens que j'ai besoin d'un peu de solitude.

CRISPIN *& Nerine.*

Verras-tu ton ingrat toy ?

NERINE.

Je ferai beau bruit,
Et si l'éclat, soufflets, coups de pied sont sans
fruit,

Pour venger mon offense, & pour laver ma honte
Je te mets de moitié, mon cher Crispin.

CRISPIN.

J'y compte.



SCENE IX.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

Tout va bien, leur fierté commence à chan-
celer,

Nous sommes déjà fûrs d'être leur pis aller.

DAMON.

Ce pis aller à tout me semble préférable.

Oui, je trouve Julie un objet adorable.

CRISPIN.

Vous trouvez bien. Nerine est aussi par ma soy
Un pis aller, Monsieur, assez joli pour moy.

DAMON.

je l'avois bien prevu qu'il seroit impossible
De seindre de l'aimer sans devenir sensible.

CRISPIN.

Et pour Nerine moy je me suis tenujors dit
Que nous nous aimierions par goût, ou par depit.

DAMON.

Ah je crains, dans mon cœur que trop de joye
éclate,

Et de me livrer trop à l'espoir qui me flatte !
Leandre va se perdre, il n'en fait point douter,
Dans son premier dessein il voudra persister,
Il fera vanité de s'avouer perfide.

Par quel chemin l'ameur à mon bonheur me guidera-t

Il se rend dans mon cœur plus fort que l'amitié :
Mais par assez d'efforts je suis justifié.

CRISPIN.

Puisque votre ami fait cette sorte entreprise,
Ne pas en profiter seroit autre fottise.

DAMON.

L'ameur & la raison me parlent, je me rends.

CRISPIN.

Je trouve comme vous mon bon, & je le prends.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE *seul.*

AH le maudit courrier ! la foudre l'accompagne ;
Qu'il est à la malheure arrivé de Bretagne !

Geronte est contre nous diablement irrité,
Et Julie & Nerine aussi de leur côté
Autant que le vieillard, vives & petulentes ;
De ce qui s'est passé ne sont pas fort contentes,
Aussi n'ont-elles pas sujet de s'en louer :
Nous sommes deux grands fous, il le faut avouer ;
Je vois de tous côtés s'apprêter un orage ;
Tâcher de l'éviter c'est faire en homme sage ;
Songeons pour quelques jours à quitter la maison,



IMPERTINENT.

69

LE COQUIN LE COQUIN LE COQUIN LE COQUIN

S C E N E · I F.

G E R O N T E , L O L I V E .

G E R O N T E , *sans voir Lolive.*

L E coquin ! il mourra sous les coups de bâton ;
L O L I V E .

Me voila pris.

G E R O N T E .

Plaît-il ? ah-j'apperçois mon homme.

Vien ça , pendant .

L O L I V E .

Monsieur.

G E R O N T E .

Vien ça que je t'assomme .

L O L I V E .

Si vous ne m'appellez , Monsieur , que pour cela ,
Je crois qu'il vaut autant que je demeure là .

G E R O N T E .

Je te rourai de coups .

L O L I V E .

N'en prenez pas la peine ,

Cette expedition vous mettroit hors d'haleine .

G E R O N T E .

Eh bien , j'ai des valets propres à cet employ ,
Dont le bras en fera la fonction pour moy .

L O L I V E .

Je fçai que vous avez un fort bon domestique ,
Trois grands garçons bien faits .

G E R O N T E .

C'est de quoy je me pique .

L O L I V E .

Pleins de zèle pour vous , & c'est avec raison .

GERONTE.

Finis. Comme tu t'as, c'est ici ma maison,
LOLIVE.

Sur elle de ma part n'ayant point d'hypothèque,
Je n'y demande rien, & comme dit.. Seneque...
C'est mal fait .. d'envier l'héritage d'autrui...
Je pense là dessus sage ment comme lui,
Et je m'en vais, Monsieur.

GERONTE.

Non, non, je prétends, traîne,
Que si tu sors d'ici, ce soit par la fenêtre.

LOLIVE *fuit*, & Geronte le retient.
La porte me suffit.

GERONTE.

Ah, changeons de discours,
Es-tu bien fatigué de ton voyage à Tours?
Attendrons-nous long-temps le pere de Leandre?

LOLIVE.

Monsieur.., pour vous parler... si vous voulez l'at-
tendre... .

Vous le pouvez, sinon il faudra... .

GERONTE.

Du Mesnil,

La Jonquille, la Fleur.

DU MESNIL.

Monsieur, que vous plâtrez?

GERONTE.

Allez, & revenez avec vos camarades,
A ce maître coquin donner vingt bastonnades.

LOLIVE *fierement*.

Monsieur, mon maître est homme... .

GERONTE.

Eh je m'en moque bien.

Ton maître ne vaut guère, & toy tu ne vaux
rien: .

Vous vous raillez de moy, vous outragez ma
fille;

Corbieu je vengerai l'honneur de ma famille!

IMPERTINENT. 67

LOLIVE.

Je le vois bien , Monsieur , je suis pris comme un
sot ,
Et vais être assommé si vous lâchez un mot.
Vous êtes si bons sous , moy je suis si sincère ;
En vous avouant tout , puis je sortir d'affaire ?

GERONTE.

Et que m'avoûras-tu que je ne scache bien ?
La lettre m'a tout dit.

LOLIVE.

La lettre ne dit rien .

GERONTE

Aurois-tu de nouveau quelque chose à m'apprendre ?

LOLIVE.

Oui : mais pour le scavoir , Monsieur , il faut suspendre

L'ordre injuste & cruel par vous mal-à-propos
A Messieurs vos valets donné contre mon dos.

GERONTE.

Après tes lâches yours , & ton effronterie . . .

DU MASNIL entre avec deux autres laquais .
Monsieur , nous voilà prêts pour la ceremonie .

LOLIVE.

Je ne le suis pas moy . Monsieur a la bonté
De remettre l'affaire à ma commodité .

GERONTE.

Oui , oui , de quelque instant je veux bien qu'on
diffère .

LOLIVE.

De quelque instant , Monsieur ?

GERONTE.

Compte que ton falaise
Est tout prêt si tu ments , & que je te promets . . .

LOLIVE.

Helas , vous scavez bien que je ne mens ja-
mais .

Moy je le scçai ?

LOLIVE.

Monseigneur, quand on dépend d'un maître,
On ment, mais sans mentir, & l'on peut bien con-
noître

Que quand on ment ainsi... l'on ne dit pas fort
vrai,

Et vous-même tantôt en avez fait l'essai ;
Car quand je vous faisois le récit du voyage
Que je n'avois pas fait... dans tout ce badinage
Vous compreniez fort bien que je mentois un
peu.

GERONTE.

Oh je m'en suis douté.

LOLIVE.

Je l'ai bien vu morbleu,
Vous distinguez le faux & le vrai d'une histoire,
Et l'on seroit bien fin de vous en faire accroire.

GERONTE.

Oui, j'ai l'esprit subtil, & penetrant.

LOLIVE.

Fort bien.

GERONTE.

Apprens-moy donc pourquoi...

LOLIVE.

Ne penetrez-vous rien ?

GERONTE.

Quand tu me l'auras dit, j'en scûrai davantage.
Pourquoys tous ces délais, ce pretendu voyage ?

LOLIVE.

Le pourquoys de cela n'est pas bien averé :
Mais entre nous, mon maître a le chef mal tem-
bré,
Il est fou.

GERONTE.

Lui ! Leandre ?

LOLIVE.

Oui, vous dis-je, & peut-être
Suis-je moy qui vous parle aussi fou que mon maître.

GERONTE.

J'ete crois.

LOLIVE.

Vous sçavez que depuis certain temps,
Malgré tous vos discours, tous vos empressements,
Par lui de jour en jour la noce se differe,

GERONTE.

Vraiment c'est de cela que je suis en colere,

LOLIVE.

Il attendoit Damon son ami.

GERONTE.

Mais pourquoy?

LOLIVE.

Pourquoy ? pour lui donner un fort plaisir employ.

GERONTE.

Quel employ ?

LOLIVE.

D'éprouver sa maîtresse,

GERONTE.

Julie

Ma fille ? l'éprouver ?

LOLIVE.

Doucement je vous prie,

Cette épreuve se fait par curiosité.

GERONTE.

Qu'est-ce à dire ? comment ?

LOLIVE.

Mon maître est entêté

De penetrer à fond s'il est bien vrai qu'on l'aime,

Je veux de mon côté le penetrer de même.

Damon à votre fille adresse donc ses vœux,

Et de Nerine aussi Crispin fait l'amourcous,

LE CURIEUX

C'est comme vous voyez, un secret infaillible
Pour sçavoir...

GERONTE.

Ce projet est bizarre.

LOLIVE.

Et risible,

N'est-il pas vrai, Monsieur, que le tour est plai-
sant ?

Dites.

GERONTE.

Le tour ? le tour est d'un extravagance,
Et ton maître nous fait une offense cruelle.

LOLIVE.

Ce n'est qu'un jeu, lui-même il feint d'être infâ-
melle.

GERONTE.

Voyez l'impertinent ! A quoy bon ces détours ?

LOLIVE.

Pour différer la noce encor de quinze jours.

De-là vient mon voyage avec l'apoplexie,

De-là vient votre fièvre & celle de Julie ;

Et si vous demandez à fond le vrai pourquoy,

J'aurai bien de la peine à le dire, ma foy.

GERONTE.

Leandre est un benêt.

LOLIVE.

Monsieur, quoiqu'il arrive,
Ne le confondez pas de grace avec Lolive.

GERONTE.

Et Leandre, & Damon, & Lolive, & Crispin,
Je ne sçai qui des quatre est le plus grand fa-
quin.

Il sort.

LOLIVE.

Le vieillard pense juste, & moy-même j'ai honte.





SCÈNE III.

LOLIVE, LEANDRE.

LEANDRE.

D'Ôù viens-tu ?

LOLIVE.

De parler au bon-homme Geronde,
Nous avons eu tous deux un fort vif entretien,

LEANDRE.

Et que dit-il ?

LOLIVE.

Il dit que vous ne valez rien ;
Et comme le plus faible est toujours le coupable,

Il voulloit que pour vous mon dos fut responsable :

Mais moy pour éviter d'être rosié de coups,
J'ai , pour vous obliger, tout fait tomber sur vous.

Sçachant que vous voulez qu'on vous croye infidelle,

Je ne pouuois trouver d'occasion plus belle,

LEANDRE.

Bon.

LOLIVE.

Vous êtes , dit-il , un menteur , un fripon ;
Et je suis convaincu moy qu'il avoit raison.

LEANDRE.

Fort bien.

LOLIVE.

Vous trouvez donc que j'ai fait ..

LEANDRE.

A merveilles .

LE CURIÉUX LOLIVE.

Si quelqu'un l'entend mieux, je donne mes oreilles.

L E A N D R E.

Et de mon changement il est fort courroucé?

L O L I V E.

Oui, Monsieur, il s'en tient vivement offensé,
Et pour vous dire vrai je crains quelque vacarme.

L E A N D R E.

TIl le faut avouer, cet incident me charme,
Et quand même avec toy je l'aurois concerté...

L O L I V E.

Jai l'esprit bien présent, dites la vérité.

L E A N D R E.

On ne peut rien de mieux.



S C E N E I V.

L E A N D R E, D A M O N , L O L I V E.

L E A N D R E à DAMON.

EH bien, comment Julie
A-t-elle appris par toy ma fausse perfidie?
Parle : t'a-t-on reçû plus favorablement?
As-tu de son dépit bien saisi le moment?

D A M O N .

Ce dépit à l'amour ne donne point d'atteinte,
Tout violent qu'il est, il se borne à la plainte.
Malgré ce que j'ai dit, fidelle à son devoir,
Elle veut te parler, & demande à te voir.
Parle-lui : hâte-toy de la tirer de peine,
Et ne t'expose point à mériter sa haine.
Jusques à certain point on peut blesser l'amour :

Mais

Mais qui l'offense trop, l'offense sans retour.

LEANDRE.

C'est par ce seul moyen, par l'excès de l'offense,

Que je puis être sûr de toute sa constance;

Enfin pour l'éprouver jusqu'au dernier point,

J'exige encore, ami, ne me refuse point,

Qu'au vieillard qu'aigrira ma fausse perfidie.

Pour toy, de mon aveu tu demandes Julie.

Voilà le dernier trait pour éprouver son cœur.

Dis-lui que je consens à t'en voir possesseur.

DAMON.

S'il va me l'accorder? Tu deviens fou, Leandre.

LEANDRE.

Ah! c'est elle pour lors qui devra s'en défendre,

Réfuter à tes vœux, refuser d'obéir,

Te bannir de ses yeux, & même te hâter.

DAMON.

Fort bien, c'est donc le but de ce que tu projettes?

Je me refuse à tort à ce que tu souhaites?

Oh bien, mon pauvre ami, je te déclare net,

Qu'après ce que tu ferais si tu fais ce projet,

Pour te récompenser d'un pareil ridicule,

Je te trahirai moy sans le moindre scrupule.

LEANDRE.

Non, je te connais trop.

DAMON.

Ma foy je te ferai.

LEANDRE.

Je ne le scaurois croire.

DAMON.

Oh je s'en convaincrai.

LEANDRE.

Si mon cœur en ceci crainoit une perfidie,

Va, ce n'est point de toy, ce n'est que de Julie.

Mais par de vains discours c'est trop te retarder:

Parle ; au pere sur tout, je vais te seconder.



SCENE V.

DAMON *seul.*

JE n'aurai , grâce au Ciel , nul reproche à me faire ;
 Et si pour cet hymen j'obtiens l'aveu du pere ,
 Et que Julie enfin , quand elle aura tout fçû ,
 S'indigne du dessein que Leandre a conçû ,
 Dans cette occasion serai-je si coupable
 De laisir auprès d'elle un moment favorable ?
 Et que doit après tout m'importer que son cœur
 Par goût ou par dépit consente à mon bonheur ?
 Je serai trop heureux de posseder Julie .
 Peut-être qu'à mon sort l'hymen l'ayant unic ,
 Elle secoindera mes vœux & mon espoir .
 Dans les coëurs vertueux l'amour naît du devoir .



SCENE VI.

DAMON , CRISPIN.

CRISPIN *sous écouffle.*

JE vous cherchois .

DAMON .

Qu'as-tu ?

CRISPIN .

Voici bien des affaires .

DAMON .

Comment ?

CRISPIN .

Il m'en viendra quelques coups d'avis .

IMPERTINENT.

75

DAMON.

Mais explique-toi donc.

CRISPIN.

Je sors de là-dedans.

Si vous scavez, Monsieur ..

DAMON.

Quoy ?

CRISPIN,

Le diable est aux champs,

On scrait tout.

DAMON.

Mais encore ?

CRISPIN.

On croit que pour Julie
Votre amour n'est que feinte & jeu de Comedie,
Entre Leandre & vous un projet concerté,
Pour contenir d'un sou la curiosité.

DAMON.

Qui peut leur avoir dit le need de cette insi-
gue ?

CRISPIN.

Qui ? Pour le découvrir en vain je me fatigue,
Car enfin ce ne peut être, comme je croys,
Leandre ni L olive, à coup sûr, vous ni moy.

DAMON.

A ce que tu me dis je vois peu d'apparence.

CRISPIN.

Le fait est vrai pourtant ; donnez-vous patience.
Je m'érois (que cela soit secret entre nous)
Donné près de Nerine un petit rendez-vous :
Je m'y rendois ; un bruit fort grand se fait en-
tendre.

J'écoute pour scavoir d'où venoit cet esclandre.
La scene se passoit dans un appartement,
Où les gens du logis n'entrent que rarement :
Cela me fait d'abord craindre quelqu'aventure,
Je meets doucement l'œil au trou de la serrure.
Je vois (il n'est pas bon d'être trop curieux)

76. **LE CURIEUX**

Nerine & le vieillard jurant à qui mieux mieux ;
Et Julie à rêver fortement attachée,
Ne juroit pas si fort, mais étoit plus fâchée.
Lequel bon homme écumoit de couroux,
De sa canne & du pied il frappoit de grands
coups,

Et Nerine disoit : *Ce sont des gens à pendre.*

DAMON.)

Tous cela ne potoit regarder que Leandre.

CRISPIN.

Je l'ai crû comme vous d'abord : mais ma foy
non,

On a par-ci, par-là prononcé votre nom :
Puis ils ont à la fin conclu tout trois en somme,
Quoq' nous étiez, Monsieur, un fort mal-hommé
homme.

DAMON.

Ah que me dit tu là !

CRISPIN.

Je dis la vérité.

J'ai fort bien entendu, car j'ai bien écouté.

Fort desolacement la modeste Julie.

Disoit ; *Qui par Damon ne voit ainsi trahie !*

Damon. Nous voyez bien, Monsieur, que c'étoit
vous.

Crispin est un marant qu'il faut reüir de corps -
Repronoit tendrement l'obligante Nerine.

Crispin. C'est moy, du moins à ce que j'imagine.

Pour éprouver mon cœur, scandre d'être amoureux !

Disoit Julie. Il faut les étrangler tous deux,

Disoit Nerine. Enfin trois de compagnie.

Sur Leandre & L'olive ont fait une sortie,

En ont dit plus de mal que de nous deux encor ;

Et comme ils s'appéroient à sortir, mey d'a-

bord

J'ai couru pour venir de ceci vous instruire,
Et pour voir avec vous ce qu'il faut faire ou
dire.

IMPERTINENT.

77

DAMON.

Je vais trouver Julie, & je veux lui parler.

CRISPIN.

Demandons à leur courroux le temps de s'échouer.

De premier mouvement, Monsieur, je me défie,

DAMON.

Non, il fut sans tarder que je me justifie.

Le Hazard la conduit ici fort à propos.

CRISPIN.

Défendons le visage, & leur tournons le dos.



SCENE VI.

JULIE, DAMON, NERINE,
CRISPIN.

JULIE à Damon.

Vous voilà donc, Monsieur :

NERINE à Crispin.

Ah c'est donc vous, beau sire !

CRISPIN à Damon.

Eh bien ai-je dit vrai ?

NERINE.

Qu'auront-ils à nous dire ?

JULIE.

Séchons un peu, Monsieur, par où l'ay misé
D'être par vous traitée avec indignité.
Loin de guérir d'un fou l'injuste défiance,
Vous même l'appuyez par votre complaisance.
Leandre ose douter de mon cœur, de ma foy,
Et vous lui prêtez-vous des armes contre moy ?
De vous deux, dites-moi, quel est le plus coupé
bte ?

L'un de legereté m'a pu croire capable ;
Et l'autre montre un cœur indigne, lâche et bas;

D-iii.

78 L E C U R I E U X .

De feindre de l'amour quand il n'en ressent pas.

D A M O N .

Je ne prends point ici le parti de Leandre,
Vouloir le déculper seroit trop entreprendre,
C'est un amant jaloux , curieux , indiscret.
Je ne fçai point par où vous fçavez son secret.
Mais enfin il est vrai qu'ennemi de luy-même ,
En vous aimant , Madame , il n'est pas sûr qu'on
l'aime.

Contre ses sentimens j'ai long-temps combattu ,
Non que de tels soupçons blessent votre vertu.
Vous devez excuser le trouble qui l'agite ;
Sa crainte est d'un amant peu sûr de son mérite.

J U L I E .

Et vous qui prétendiez me surprendre aujour-
d'hui ,
Damon , croyez-vous donc en avoir plus que luy ?

D A M O N .

Non : mais j'ai plus d'amour , plus de délica-
tesse ;
Je porte un cœur exempt d'une telle faiblesse.
Croyez-vous que ce cœur ait pu feindre avec
vous ?

Il fait de vous aimer son bonheur le plus doux :
Et lorsque mon ami me proposa de feindre ,
Je sentois une ardeur que rien ne peut éteindre :
Je ne le trahis point , luy-même il s'est trahi :
Il m'a prié , pressé , moy j'ai trop obéi.
Enfin si vous aimer , vous trouver adorables ,
Est un crime pour moy , Leandre en est coupable ,
Madame : & vous seriez trop injuste en effet ,
De vouloir me punir d'un mal qu'un autre a
fait.

J U L I E .

Par votre procédé vous m'avez outragée :
Si vous m'aimez , Damon , je suis assez vengée.

* N E R I N E à Damon ..

• Votre excuse vous , vous donnez un bon réou ,

La feinte fâchoit plus qu'un véritable amour.
Crispin, en cas pareil comme elle je suis vive.

CRISPIN.

L'histoire de Leandre est celle de L olive.

NERINE.

Tout de bon?

CRISPIN.

Tout de bon j'en jure par ma foy.

NERINE.

Le sor veut donc aussi me faire éprouver moy;
Ah! si je l'avois scû, bien loin de me défendre...
J'ai regret au soufflet.

CRISPIN.

Si tu veux le reprendre.

JULIE.

Tant de fois assûré qu'il possedoit mon cœur,
Leandre a pu douter de ma sincère ardeur!
Que n'essuairois-je point de son humeur jalouse,
Quand un nœud solemnel m'auroit fait son épou-
se?

Ec moinsindre objet, un rien, troubleroit sa raison,
On ne se défit pas d'un semblable soupçon,
Et lorsque par malheur une ame en est sajtie,
Rien ne peut rassurer contre la jalouse:
Non, Leandre jamais ne sera mon époux.

DAMON.

Ah! j'ose me livrés à l'espoir le plus doux,
Souffrez donc qu'un amant respectueux & tendre
Sur l'heure à votre pere aille s'offrir pour gendre.

JULIE.

Damon, c'est trop manquer aux droits de l'amitié.

DAMON.

Et c'est, le croiriez-vous? lui qui m'en a prié?

JULIE.

Il vous en a prié, Leandre?

DAMON.

Avec instance,

D iiiij

20 LE CURIEUX
NERINE.

Autre incident nouveau.

JULIE.

Je me perds plus j'y pense.
Ah ! ç'en est trop, je sens de moment en moment,
Augmenter ma colere, & mon éronnement.

NERINE.

Qui ne seroit surpris d'une telle sottise ?
Il a perdu l'esprit, ou bien il vous méprise.

JULIE.

Qu'folie ou mépris, tout est égal pour moy,
L'un ou l'autre m'oblige à dégager ma foy ;
Et s'il est vrai, Damon, qu'un amant temeraire,
Soigneux de m'offenser, & sûr de me déplaire,
A cet excés d'outrage ait osé se porter...

DAMON.

Mon cœur de quelque espoir pourra-t-il se flater ?

JULIE.

Le mien qu'en ce moment agite un trouble extrême,
De ce qu'il doit sentir n'est pas bien sûr lui-même :
Mais il faut que mon pere instruit de tout ceci.

DAMON.

Madame, permettez que je lui parle aussi.
Dans l'instant que par vous il apprendra l'offense,
Souffrez que je me puise offrir pour la vengeance,

ce ;

Il me faut votre aveu pour obtenir le sien.

JULIE.

Souffrez que là-dessus je ne vous dise rien,

Elle ferme.

DAMON.

Nerine.

NERINE.

J'entends bien, Monsieur, laissez moi faire,
J'aigtrai comme il faut & la fille & le pere.

IMPERTINENT. . 81
DAMON

J'attends tout mon bonheur d'un secours si puissant ;
Toy, Nerine, attends tout d'un cœur reconnaissant.

S C E N E . V I I I .

N E R I N E , C R I S P I N .

C R I S P I N .

C'A, Nerine, entre nous faisons notre partie ;
Ne me dites tu rien aussi par modestie ?
Je suis comme mon maître amoureux en effet ;
Mais je ne puis long- temps filer l'amour parfait.

N E R I N E .

Tu m'aimes tout de bon ?

C R I S P I N .

Oüï, je me donne au diable,
Et de feindre pour toy je ne suis plus capable.
Tes yeux vifs & mourans ont de certains appas
Qui causent là dedans de terribles combats :
Et comme un Papillon brûle souvent son aile
A force d'approcher trop près de la chandelle,
Du feu de tes beaux yeux m'étant trop approché...

Je n'en suis pas ma foy quitte à meilleur marché.
L'aile de mon amour presque à demi brûlée...
Fait qu'il ne peut ailleurs... reprendre sa volée :
Ainsi par consequent... tu comprens bien cela,
Ne pouvant plus voler... il faut qu'il reste là,
Et le pauvre Crispin regnu de la sorte...

D v

LE CURIEUX

Enfin je t'aime trop, ou le diable m'emporte.

N E R I N E.

Vous vous en expliquez si pathétiquement,
Que j'aurois fort grand tort d'en douter un mo-
ment.

C R I S P I N.

Promets donc...

N E R I N E.

Je ne puis faire encor de promesse,
Et je veux suivre en tout le sort de ma maîtresse.
Entre ses deux amans le choix qu'elle fera
Pour L'olive ou pour toy me déterminera
Et si tu m'aimes bien tu prendras patience.

C R I S P I N.

Tu veux m'accoutumer à la prendre d'avance,
Mais de notre union quel que soit le succès,
J'aime encor mieux la prendre auparavant, qu'a-
prés.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NERINE.

NERINE.

UN jaloux est, Madame, un animal bien traître,
Fort à propos Léandre à vous s'est fait connoître ;
A cacher ce qu'il pense, il est bien consommé,
Vous devez le haïr autant qu'il fut aimé :
Mais une bonne fois faites - moi bien comprendre

Si vous aimez toujours le Curieux Léandre.
Ne vous sentez-vous point encor pour lui ?...

J U L I E.

Moy ? non.

Il m'a trop offensée, & j'estime Damon :
Déjà depuis long - temps par sa froideur extrême

Léandre dans mon cœur se desservoit lui - même :

Je cachois mon dépit, & sentois chaque jour
Que j'aimois par devoir autant que par amour.
Ses fautes, ses soupçons ont achevé l'ouvrage ;
Je ne scaurois tenir contre un pareil outrage :
J'ose te l'affirmer, l'affaire d'aujourd'hui
Ne permet pas que j'aye aucun retour pour luy.

D vi

NERINE.

Voilà des sentimens de fille raisonnable,
Gardez-vous d'en changer.

JULIE.

Je m'en sens incapable,
Nerine ; cependant je veux voir avant tout
S'il osera pousser la feinte jusqu'au bout.
Je vais me plaindre à Juy de son ardeur nouvelle,
Feindre que j'en ressens une douleur mortelle ;
Je n'épargnerai rien, ni soupirs, ni douceurs,
Ni plaintes, ni regards, ni reproches, ni pleurs.
Heureuse si je puis, comme je le désire,
Me ressaifier sur lui de mon premier empire,
Rallumer tout l'amour dont son cœur fut épris,
Et l'accabler après de haine & de mépris.

NERINE.

Aux divers mouvemens qui régnent dans votre
ame,

Que notre Curieux vous plait ences, Madame !

JULIE.

Tes yeux seront témoins de mon ressentiment.

NERINE.

Et moy, si j'érois vous, sans éclaircissement
J'épouseroïs Damon, il est tout fait pour plaisir.
Le joli Cavalier !

JULIE.

Qui te dit le contraire ?

NERINE.

Ma foy, vivent les gens qui portent des plumets,
On en fait des manis qui ne grondent jamais ;
On n'essuye avec eux ni soupçon, ni querelle ;
Et lorsqu'au Régiment la gloire les rappelle,
Leurs femmes en repos, en pleine liberté
Passent, comme il leur plait, le Printemps &
l'Esté.

Un époux de la sorte est un grand avantage ;
Qu'il soit six mois absent, c'est un demi veuvage.
Quel avan-gout ! On vient : c'est notre Curieux.

JULIE.

Tais-toy, tu me vas voir prendre un ton sérieux.

SCENE I^E

JULIE, LEANDRE, NERINE.

JULIE.

C'Est vous, Monsieur ? pour moy la rencontre
est heureuse :

Mais je crois que pour vous elle sera fâcheuse ;
Car depuis quelque temps j'ai dû m'appercevoir
Que vous ne cherchiez pas fort souvent à me
voir,

LEANDRE.

Comment donc ? quel sujet avez-vous de vous
plaindre ?

Hé Madame, aime-t-on les gens pour les con-
traindre ?

Peut-on sans injustice exiger d'un amant
Toujours les mêmes soins, le même empresse-
ment ?

Faut-il qu'incessamment occupé de tendresse
Il quitte ses amis pour plaire à sa maîtresse ?
Que lui-même il se fasse une nécessité
De renoncer aux droits de la société ?
Ce seroit de la flâme une preuve éclatante
Il est vrai : mais enfin cette preuve est gênante,
Et ce seroit bien cher payer de doux momens,
Dont le prix diminué après un certain temps.

NERINE.

Le compliment est doux,

JULIE.

Je vous ai laissé dire,

Et vos beaux sentimens n'ont rien que je n'admis-
tre ;

À les examiner même du bon côté ,
Loin d'avoir des amans la vive activité ,
D'un mari mécontent vous affectez d'avance
Toute l'impolitesse , & toute l'indolence .
Mon cœur de vains soupçons ne s'est point allar-
mé :

Pour un objet nouveau vous êtes enflammé :
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dû le connoî-
tre ,

Vos moindres actions me le font trop paraître ,
Un air triste , rêveur , constraint , embarrassé ,
Des soupirs affectez , un entretien glacé ,
Des regards inquiets , de feintes complaisances ,
Un ton brusque , chagrin , de fréquentes absen-
ces ,

Un ami , des parens qu'on feint de menager ,
Une affaire importante à quoy l'on veut songer ,
Tant de delais nouveaux qu'on fait naître sans
cessé ,

Plus d'égars empressez , plus de délicatesse ,
Pour conserver un cœur plus de soins , plus d'es-
forts ,

Plus de vivacité , plus d'amoureux transports ,
Plus de sermens nouveaux d'une ardeur éternel-
le ,

Que de justes raisons de vous croire infidelle !

LEANDRE.

Je ne me connois point , Madame , à ce portrait.

NERINE.

C'est le vôtre pourtant , à coup sûr , trait pour
trait.

Oui c'est d'un cœur perfide une vive peinture ,
Madame & moy , Monsieur , peignons d'après
nature .

LEANDRE.

Pour bannir les soupçons que vous avez conçus ,

Je ne tenterai point des efforts superflus;
 En voulant appaiser une femme en colere,
 Il arrive souvent qu'on fait tout le contraire,
 Et de mon changement ces soupçons affectez,
 M'en deguisent peut-etre un que vous meditez.
 Mieux que vous dans les coeurs, Madame, je scâi
 lire,
 Et je ne dis pas tout ce que je puis vous dire.

J U L I E.

Ingrat, il vous fied bien de tenir ces discours,
 Quand j'ai de surs témoins de vos lâches dé-
 tours!

Vous imaginez-vous couvrir votre inconstance
 En me faisant encore une nouvelle offense?
 On ne m'en a pas fait confidence à demi.,
 Lui-même il m'a tout dit.

L E A N D R E.

Et qui donc?

J U L I E.

Votre ami:

Le démentirez-vous?

N E R I N E.

Cela pourroit bien être,

Ne l'en défiez pas.

L E A N D R E.

Le perfide, le traître,

A qui seul j'ai par choix confié mon secret:

J U L I E.

Il est donc vrai, cruel?

L E A N D R E.

Ami trop indiscret!

Jet'avois regardé comme un autre moy-même;
 Mais il ne m'a trahi que parce qu'il vous aime.

J U L I E

Ah laissez-lui le soin de se justifier:
 Mais vous...

L E A N D R E.

Vous scavez tout, que puis je vous nier?

88 L E C U R I E U X
J'ai combattu long-temps contre une ardeur nou-
velle,
Et l'amour me constraint à vous être infidelle,
Mon changement devient une nécessité.

N E R I N E à part.

Non, on ne vit jamais menteur plus effronté.

J U L I E.

Ah je l'avois prevu, je m'y devois attendre.

L E A N D R E.

En épousant Damon vengez-vous de Leandre,
Vous nous rendrez ainsi justice à tous les deux,
Et vous me punirez en le rendant heureux.

J U L I E.

Ah ne presumez pas que mon cœur s'abandonne
A suivre par dépit l'exemple qu'on me donne :
Non, dans ses premiers feux mon cœur veut per-
sister.

Je vous justifierois d'osier vous imiter,
Quelque indigne que soit l'affront que vous me
faites ;
Je vous aime toujours tout ingrat qu'eût vous
êtes.

Ah cruel, si ton cœur s'ouvroit au repentir !
S'il t'échappoit du moins une larme, un soupir !

L E A N D R E à part.

Cet excès de bonté me confond & m'accable,
De feindre plus long-temps je ne suis plus capa-
ble,
Madame...

J U L I E.

Je rougis d'un si honteux aveu.

L E A N D R E.

Il faut vous en faire un...

J U L I E.

Adieu, perfide, adieu.

N E R I N E.

Malgré votre inconstance, on vous aime à la rage.
Tenez vous gai.

IMPERTIMENT.

89

LEANDRE.

Nerine.

NERINE.

Adieu petit village.



SCENE III.

LEANDRE *soul.*

Tout conspire à mes yeux, tout flâne mon
dessein :
On m'aime, je le vois, & j'en suis sûr enfin.
Pendant notre entretien, pour garder le silence,
Que mon cœur penetré s'est fait de violence !
Ah pour doucer du sien, je n'ai plus de raisons,
Quelle tranquilité succède à mes soupçons !
O curiosité qu'on met au rang des vices,
Vous devenez pour moy la source des délices,
Le remede aux soupçons, aux panniques et
reuss,

Et la pierre de touche où l'on connoît les coeurs.



SCENE IV.

LEANDRE, DAMON,
CRISPIN.

LEANDRE.

Mais j'apperçois Damon, mon bonheur me
l'envoie :
Approche, cher ami, vien partager ma joye.
Tes soins m'ont fait connoître au gré de mon som-
hair

S U R I E X.

Que je suis destiné pour un bonheur parfait,
On croit mon cœur épris d'une flamme nouvelle,
Et pourtant on s'obstine à demeurer fidelle.
Pouvois-je me flatter d'un plus charmant espoir?
Cet excès de plaisir se peut-il concevoir?
Heureux de te devoir le repos de ma vie;
Mais t'es-tu proposé pour épouser Julie?
As-tu vu Geronte?

D A M O N.

Oui.

L E A N D R E.

Hé bien, que t'a-t-il dit?

D A M O N.

Il m'a paru piqué d'un violent dépit:
Mais enfin, comme il est bon père de famille,
Il ne prétend, dit il, gêner en rien sa fille,

L E A N D R E,

Ah voilà ce qu'enfin j'avois tant souhaité!
Julie est sur ce choix en pleine liberté,
Et je puis aujourd'hui l'obtenir d'elle-même;
Elle me croit perfide, & que mon ami l'aime.
Tu vas dans un moment lui présenter ta main:
Qu'elle refuse, ami, je l'épouse demain.

D A M O N.

Crois-moy, dès ce moment que l'bynent vous
unisse.

L E A N D R E

Ah poussons jusqu'au bout mon hébreux sacrifice,
Compte que ce n'est pas à présent sans effort:
Mais laisse-moy jouir des douceurs de mon sort.
Bientôt dans les transports d'une ame satisfaitte.

(cœurs cœurs cœurs cœurs cœurs cœurs cœurs cœurs)

SCENE V.

**LEANDRE, DAMON, LOLIVE,
CRISPIN.**

LOLIVE à Leandre,

JE viens vous avouer la faute que j'ai faite,
Et vous prier, Monsieur, de vouloir m'écouter,
Il faut que vous sachiez...

LEANDRE,

Que me veut-il conter ?

LOLIVE.

**Le bâton m'a fait peur, & j'avoué à ma honte
Que j'ai dit...**

DAMON.

J'apperçois Julie avec Geronte,

LEANDRE.

Crois que pour moy son cœur ne peut se démentir,

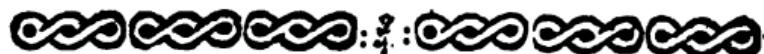
DAMON à part.

Il s'obstine à se perdre, il faut y consentir.

(cœurs cœurs)



LE CURIEUX



SCÈNE DERNIERE.

GERONTE, JULIE; NERINE,
LEANDRE, DAMON, LOLIVE,
CRISPIN.

LOLIVE à Leandre.

Les voici, songez bien...

LEANDRE.

Oh garde le silence,

Ou vingt coups de bâton seront ta récompense.

LOLIVE.

Et la vôtre sera... Nous allons voir beau jeu.

LEANDRE à Geronte.

Vous êtes informé...

GERONTE.

Je lçai que depuis peu.

Vous avez...

LEANDRE.

Je rougis, Monsieur, de cette affaire.

GERONTE.

Vous n'en avez pas fait cependant grand mystère.
à Julie.

On n'en peut plus douter, ton infidele amant,
Ma fille, avec-que nous veut rompre absolument.

JULIE.

S'il est bien vrai, Monsieur, qu'un autre objet
l'engage,

On voudroit vainement retenir un volage.

GERONTE à Leandre.

Vôtre exemple, Monsieur, sera suivi de près,
Que le Ciel vous conduise, & laissez-nous en
paix.

à Julie.

Leandre te trahit, Damon s'offre à sa place,
J'y donne mon aveu.

DAMON.

Pour vous en rendre gracie
Je n'imagine point de termes assez forts,
Et n'ai pour m'exprimer que mille doux trans-
ports.

LEANDRE.

Que tu fais bien Damon, de soutenir la feinte !

GeronTE à Julie.

Crains-tu de t'expliquer, parle-nous sans con-
trainte.

Dis, n'acceptes-tu pas Damon pour ton époux ?

LEANDRE à Damon.

Je m'en vais triompher

JULIE.

Il m'eût été bien doux
De me voir pour jamais unie avec Leandre ;
Il seait que je l'aimois de l'amour le plus tendre.
J'ai tantôt par lui même appris son changement,
Sans que mon cœur ait pu changer de sentiment.
Je suis toujours la même.

LEANDRE.

Ah c'est trop me contraindre.
Adorable Julie, il n'est plus temps de feindre ;
Je le connois ce cœur, il est tendre & constant,
Vous m'aimez, j'en suis sûr, & je suis trop con-
tent.

JULIE à Damon

Comment donc ?

LEANDRE.

Il vous faut expliquer ce mystère &
Peut-être trop longtemps ai-je osé vous le faire :
Mais enfin de vous seule uniquement charmé,
Je doutois, il est vrai, du bonheur d'être aimé.
Pardonnez à l'amant une tendre foiblesse,
Pardonnez à l'ami cette feinte tendresse

Que pour vous éprouver il affectoit pour vous.
 C'est moy qui l'ai prié d'aller à vos genoux,
 Madame, vous jurer une amour éternelle,
 Et vous persuader que j'étois infidelle.
 Après bien des combats il m'a prêté ses soins,
 Vous l'avez crû, Madame, & ne m'avez pas
 moins ;
 Il a plus fait encoû, mais c'est à ma priere :
 Il vous a demandée à Monsieur votre pere ;
 Il en obtient l'aveu, j'ai toujours votre cœur.
 Voila ma main, Madame.

JULIE.

Il n'est plus temps, Monsieur,
 De vos honneurs soupçons je crains l'indigne suite,
 Mon repos, mon honneur veulent que je l'évitte.
 Sans courroux, sans aigreur je m'explique avec
 vous,
 Et j'accepte aujourd'hui Damon pour mon
 époux.

LEANDRE.

Madame, à votre tour je crois vous voulez feindre :
 Mais d'un pareil ami j'ai lieu de ne rien craindre.
 L'exacte probité dont son cœur suit la loy...

DAMON.

Cet effort par malheur ne dépend plus de moy.
 Je te plains : mais enfin, s'il faut que je le dise,
 Voila le digne fruit de ta folle entreprise.
 Si tu m'en avois cru, loin d'être malheureux,
 Tu te verrois, Leandre, au comble de tes vœux.

LOLIVE.

Au tour que cela prend je puis jngier d'avance
 Que j'aurai même prix de mon impertinence ;
 Et voyant le danger d'être trop curieux,
 Sans vouloir m'éclaircir je vous fais mes adieux.

NERINE.

Fert bien,

CRISPIN à Nerine.

Pour éviter des disgraces pareilles
J'aurai soin de fermer mes yeux & mes oreilles.

NERINE.

C'est le meilleur parti.

GERONTE.

Finissons l'entretien,

LEANDRE en s'en allant.

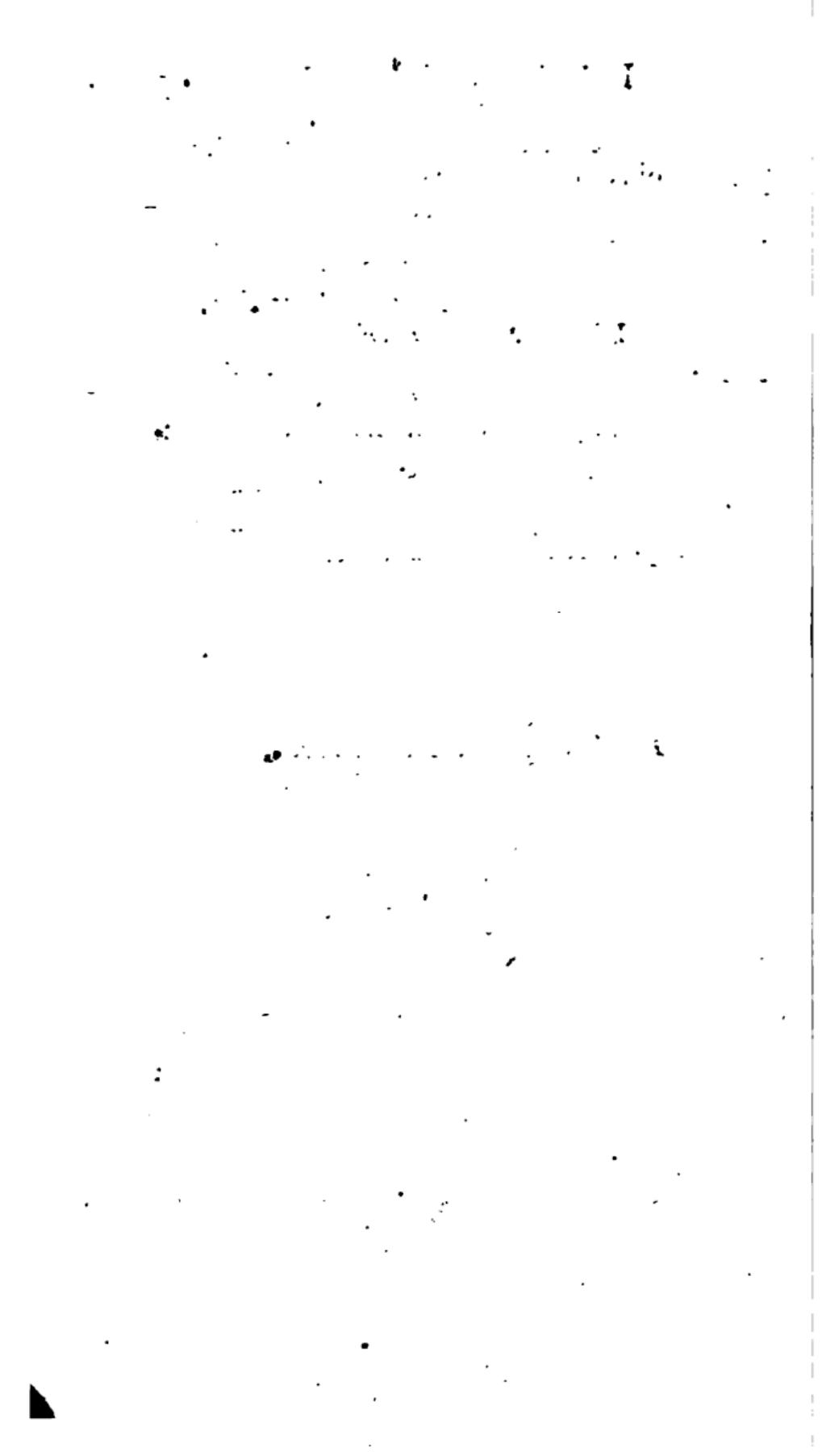
Je perds tout ce que j'aime, & le mérite bien.

CRISPIN au Parterre.

Pour réussir, Messieurs, la matière est fort amou-
ple.

Amans, Maris jaloux, profitez de l'exemple ;
Soyez de bonne foy, croyez qu'on l'est aussi,
Et pour prendre leçon venez souvent ici.

Fin du cinquième & dernier Acte.



L'INGRAT

COMEDIE.

Par Monsieur NERICAULT
DESTOUCHES.



A PARIS,
Chez FRANÇOIS LE BRETON, au bout du Pont-
Neuf, proche la rue de Guenegaud,
à l'Aigle d'Or.

M. D C C X I I .

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

ACTEURS.

GERONTE.

ARISTE, frere de Geronte,

CLEON.

ISABELLE, fille de Geronte.

DAMIS.

ORPHISE.

LYSETTE, suivante d'Isabelle.

NERINE, suivante d'Orphise.

PASQUIN, valet de Damis.

*La Scene est à Paris dans la Maison
de Geronte.*



L'INGRAT. COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE,

GERONTE, ARISTE.

GERONTE.

VOUS voulez me parler d'une affaire importante ?

ARISTE.

Oüy, si vous contraignez votre humeur petulente,
Jusques à m'écouter sans nul empotement.

GERONTE.

Soit.

ARISTE.

Pour peu qu'on s'oppose à votre sentiment
A

L'INGRAT.

Vous répondez d'un air . . .

GERONTE.

Ah que de préambule !

ARISTE.

Vous me promettez donc ? . . .

GERONTE.

Suis-je si ridicule ?

Est-ce qu'à la raison je ne me rends jamais ?

ARISTE.

Je ne dis pas cela mon frère, mais . . .

GERONTE.

Quoy, mais ?

Je vous l'ay déjà dit plus de vingt fois, mon frère,
Et je vous le redis duffay-je vous déplaire ;

Je suis très-fatigué de vos moralitez,

Et c'est toujours à moy que vous les débitez.

Grands discours, mots choisis, figure à chaque phrase,

Vous parlez gravement, & même avec emphase,

Mais tout cela ne sert qu'à me faire enrager,

Et nullement, mon frère, à me faire changer.

Je suis vif, je suis prompt, mais je suis raisonnnable.

ARISTE.

Quelquefois, & souvent vous êtes intractable,

Dès qu'on veut vous ôter certains entestemens . . .

GERONTE brusquement.

Oh parbleu je suis las de vos raisonnemens ,

Bonjour.

ARISTE.

Eh bien j'ay tort, écoutez-moi de grace.

GERONTE.

Treve de remontrance, ou je quitte la place.

ARISTE.

Voulez-vous marier vôtre fille ?

GERONTE.

Au plûtôt,

J'ay trouvé justement le parti qu'il luy faut.

C O M È D I E.
A R I S T E.

Quel est-il ?

G E R O N T E.

C'est Damis.

A R I S T E.

Ah que viens-je d'entendre !

Mon frère, y pensez-vous ? Quoy vous prenez pour
gendre

Un jeune homme sans bien, que depuis quelques mois
Vous avez retiré chez vous ?

G E R O N T E.

Oùy. Je conçois

Que mon dessein, mon frère, est peu conforme à
vôtre,

Vous vouliez me parler sans doute, de quelque autre ?

A R I S T E.

Oùy, mon frère, il est vray.

G E R O N T E.

Je n'en démordray point,

Mon cher frere.

A R I S T E.

Avez-vous consulté sur ce point :

Le goût de vôtre fille ?

G E R O N T E.

Est-il donc nécessaire

De prendre son avis sur une telle affaire ?

De ma fille, je croy, j'ay droit de disposer.

A R I S T E.

Mais pour avoir ce droit en faut-il abuser ?

Sçachez donc si Damis est aimé d'Isabelle,

Car enfin . . .

G E R O N T E.

Oh parbleu vous me la donnez belle :

Il faut bien qu'il luy plaise étant choisi par moy.

Un pere à ses enfans doit imposer la Loy.

Il est le souverain de toute sa famille.

L'INGRAT.

A R I S T E.

Oüy. Mais quand il marie ou son fils , ou sa fille ,
Il doit rabattre un peu de cette autorité ,
Et ne point trop vouloir ce qu'il a projetté ;
Autrement , c'est aller jusqu'à la tyrannie.

G E R O N T E.

Vous me faites pitié , ma foy. Pauvre genie !

A R I S T E.

Enfin donc vôtre fille épousera Damis ?

G E R O N T E.

Oüy, je vous en réponds. Je me le suis promis.
Elle l'épousera , la chose est très-certaine ,
Ou . . . je l'épouseray moy.

A R I S T E.

Mais prenez la peine
De me dire pourquoy vous en usez ainsi.
Quelles sont vos raisons ?

G E R O N T E.

Mes raisons ? Les voicy.

A R I S T E.

Bon.

G E R O N T E.

C'est que je le veux , & que je suis le maître.

A R I S T E.

On ne peut pas répondre à cela ; mais peut-être
En avez-vous quelque autre , & vous êtes trop bon ,
Trop juste . . .

G E R O N T E.

Oüy morbleu , j'ay quelque autre raison
Que tout homme d'honneur ne sçauoit contredire ,
Et j'ay honte pour vous , qu'il vous ep faille instruire.
Avez-vous oublié que je dois tout mon bien
Au pere de Damis , & comptez-vous pour rien
Les bontez qu'eût pour moy cet ami plein de zele ;
Lorsque l'éclat fâcheux d'une affaire cruelle
Obligea notre Pere à sortir de Paris ?
Son bien fut confisqué. Le pere de Damis

C O M E D I E.

5

Touché de nos malheurs , sensible à ma misere ,
Me prit dans sa maison , & me tint lieu de pere.
Ses parens , ses amis , & ses soins assidus ,
Obtinrent que nos biens nous fussent tous rendus ;
Il me sauve en un mot , d'un si cruel orage ;
Au bout de quatorze ans , luy même il fait naufrage ;
Il preste à des amis , il se rend caution ,
Et par d'autres malheurs il perd un million.
Un bien près de Nevers est le seul qui luy reste ,
Il s'y retire enfin après ce coup funeste :
Il languit quelque temps dans ce triste séjour ;
Il meurt , & laisse un fils . Par un juste retour
Je l'attrire ceans , & malgré ma famille ,
Je prétends qu'au plutôt il épouse ma fille.
Je scay bien comme vous qu'il est pauvre : mais quoy ,
Les bienfaits que son pere a répandus sur moy
Ne sont-ils d'aucun prix ? C'est un riche héritage
Que Damis à ma fille apporte en mariage.

A R I S T E.

Aydez-le j'y consens , mais ne le pouvez-vous ,
Sans que de vôtre fille il devienne l'époux ?
Déjà depuis long-temps Cleon aime Isabelle ,
Et pour dire encor plus , peut-être l'aime-t-elle .
Cleon en l'épousant vous feroit grand honneur ,
Sa naissance & son rang . . .

G E R O N T E.

• Je suis son serviteur.

Je veux être toujours maître dans ma famille ;
Il croiroit faire grace en épousant ma fille .
Possesseur de mon bien qu'il souhaitte d'avoir ,
Il ne daigneroit plus s'abaisser à me voir ,
Et ma fille par luy haïe & méprisée ,
A mille déplaisirs se verroit exposée .
Dés qu'elle se plaindroit , allez , luy diroit-on ,
C'est bien assez pour vous de porter un grand nom ,
Vous n'êtes que Bourgeoise , entendez-vous , mamie ?
Morbleu ! je souffrirois une telle infamie ?

L'INGRAT

Je me dépouillerois pour avoir des mépris ?
Non, non, je ne veux point de grandeurs à ce prix.
J'ay du bien, mais enfin je n'ay point la fôibleſſe,
De vouloir voit ma fille ou Marquise ou Duchesse;
Il en coûte trop cher. Plus d'un riche Bourgeois
Ayan fait ce faux pas, s'en est mordu les doigts.

ARISTE.

De la part de Cléon vous n'avez rien à craindre.

GERONTE.

Bagatelle : A present il tâche à fe contraindre.
Dés qu'il seroit mon gendre, adieu l'honnêteté.
Eh je connois l'humeur des gens de qualité.

ARISTE.

Examinez-le à fond, vous changerez de flile,
Et conviendrez . . .

GERONTE.

Morbleu vous m'échauffez la bise,
Retirez-vous de grace, & ne me troublez pas.

ARISTE.

Adieu donc.



SCENE II.

GERONTE *seul.*

I L me met dans un grand embarras.
Je crains fort que Cléon trop aimé d'Isabelle,
A mes intentions ne la rendre rebelle ;
Mais elle vient : Feignons pendant quelques momens,
Et découvrons un peu quels sont ses sentimens.

S C E N E III.

G E R O N T E , I S A B E L L E , L Y S E T T E .

G E R O N T E *d'un air riant.*

AH vous voila ma fille ; Eh quoy toujours ref-
veuse ?

Qu'avez-vous, dites moy ? ne soyez point honteuse.
I S A B E L L E .

Moy ? qu'aurois-je, mon pere ?

G E R O N T E .

Ah ! vous diffimulez,
Ouvrez-moy votre coeur. Que vous faut-il ? parlez.

L Y S E T T E .

La chose à deviner n'est pas bien difficile.

G E R O N T E *brusquement.*

Je ne vous parle pas, vous êtes trop habile.
à Isabelle.

Vous scavez l'amitié que j'eus toujours pour vous.

I S A B E L L E .

Il est vray, c'est pour moy le bonheur le plus doux.

G E R O N T E .

Vous êtes inquiette.

L Y S E T T E .

Oh la grande merveille,
Qu'une fille à vingt ans ait la puce à l'oreille !

G E R O N T E .

Pourquoy me réponds tu ? je ne te parle pas.

L Y S E T T E .

Je me réponds à moy.

3 L'INGRAT.
GERONTE.

à Isabelle. Réponds toy donc tout bas,
De ce que vous pensez me ferez-vous mystere?

ISABELLE.

Moy? Je ne pense rien que je veuille vous taire.

LYSETTE.

Il est certains secrets qu'on renferme en dedans,
Et dont les pechez sont de mauvais confidens.

GERONTE.

Tais toy.

LYSETTE.

Je ne le puis, Monsieur, en conscience.

GERONTE.

Je le veux.

LYSETTE. Elle le prévient quand il veut parler.

Qu'il est dur de garder le silence!

GERONTE à sa fille.

Enfin . . .

LYSETTE.

Mais on le veut, il faut bien obéir.

GERONTE à sa fille.

Je sçay . . .

LYSETTE.

Je me tairay quand j'en devrois mourir.

Elle rencontre les yeux de Geronte qui luy jette
un regard terrible.

GERONTE.

Avoiez le sujet de votre resverie.

Ne souhaitrez-vous pas?

ISABELLE.

Quoy?

GERONTE.

Que je vous marie.

LYSETTE.

Ma foy vous devinez.

ISABELLE.

Je le souhaite, moy?

LYSETTE.

C O M E D I E.

L Y S E T T E.

Eh vous n'en mourriez pas, ni moy non plus, je croys.
G E R O N T E.

Lysette parle bien, & j'aime sa franchise,
Sai son exemple, allons.

I S A B E L L E.

Que faut-il que je dise ?
G E R O N T E.

Que tu veux un mari, ne dissimule point.

I S A B E L L E.

Il me sied assez mal de parler sur ce point.

Cependant j'obéis. Si pour le mariage

On consulte mon cœur, j'y vuy mon avantage,

Rien ne peut me flater plus agréablement.

Si l'on veut m'engager sans mon consentement

Je suis le mariage, & je seray ravie.

D'estre comme je suis le reste de ma vie.

G E R O N T E à part.

De mon benest de frere elle a pris les leçons,

Contraignons-nous pourtant. Je goûte vos raisons,

Ma fille, & de ma part vous n'avez rien à craindre.

Allez, je vous promets, de ne vous point contraindre.

Cela découvrez-moy donc le fond de votre cœur.

Cleon . . . Vous rougissez ?

L Y S E T T E.

Eh franchement, Monsieur,
Il joint bien du merite à sa haute naissance.

G E R O N T E.

Il vient ici souvent ?

L Y S E T T E à part.

Plus souvent qu'il ne peult.

G E R O N T E à sa fille.

Dites donc ?

I S A B E L L E.

Quelquefois.

G E R O N T E.

J'ay cru m'appercevoir

Qu'il n'estoit pas fâché quand il pouvoit vous voir.

I S A B E L L E.

Au moins il me le dit.

G E R O N T E.

Vous jurant qu'il vous aime ?
I S A B E L L E.

Quy.

G E R O N T E.

De votre côté vous en usez de même ?

I S A B E L L E.

Comme il est honnête homme, & qu'il veut m'épouser,
A ses empressemens je n'ay pu m'opposer.

G E R O N T E.

Fort bien. Je vous entends, ma petite mignonne,
Vous l'aimez ?

I S A B E L L E.

Il est vray.

G E R O N T E *en fureur.*

Quoy vous l'aimez, friponne ?

Ah ah, vous vous piquez de belle passion !

Et vous osez aimer sans ma permission ?

I S A B E L L E.

Mon pere !

G E R O N T E.

Indigne fille !

I S A B E L L E.

Helas je suis perdue !

G E R O N T E.

Osez-vous bien encor vous montrer à ma vue ?

L Y S E T T E.

Pouvez-vous, car il faut que je parle à mon tour,
Montrer tant d'ignorance en matiere d'amour ?

G E R O N T E.

Quoy coquine, tu veux ?

L Y S E T T E.

Malgré votre colere,
Sçachez qu'on n'aime point selon l'ordre d'un pere.

C O M E D Y .

22

La main dépend de luy. Le cœur en liberté
Du pouvoir paternel brave l'autorité ;
Il ne s'attache à rien qu'à ce qu'il trouve aimable ,
Et c'est de la nature un droit incontestable.
Tres inutilement prétend-on l'engager
Par force , par devoir , par raison à changer.
Ni force , ni devoir , ni raison , ni prudence ,
Rien ne l'y peut forcer que sa propre inconstance.

G E R O N T E .

Quoy pendarde , tu peux me tenir ces discours ?
Ah je t'en puniray.

L Y S E T T E à Isabelle.

Vous tairez-vous toujours ?

Vous-même à votre tour deffendez votre cause.

G E R O N T E .

Aimer sans mon aveu !

L Y S E T T E .

Voyez l'étrange chose !

Ainsi donc il falloit pour aimer tendrement ,
Qu'elle prissoit , Monsieur , d'avoir votre agrément ?
Et vous dist : Mon papa , Cleon me trouve aimable ,
Je m'apperçois aussi qu'il est très-estimable ,
Qu'il est jeune , bien fait , qu'il a l'œil tendre & doux ,
Je voudrois bien l'aimer , me le permettez-vous ?

Elle fait la reverence.

Oh le beau compliment d'une fille à son pere !
De votre temps , Monsieur , étoit-ce la maniere ?
Je ne scay si l'on fait aujourd'huy bien ou mal ,
Mais nous n'observons plus ce Ceremonial.

G E R O N T E .

Enfin malgré mes dents il faut que je me taise
Chienne , pour te laisser jaser tout à ton aise.
Prend bien garde à la fin , de te faire chasser.

L Y S E T T E .

Je vous parle raison , pourquoy vous offenser ?
N'avez-vous pas promis de ne la point contraindre ?

GERONTE.

Va, si je l'ay promis, c'est que je voulois feindre.

LYSETTE.

Mais qui voulez-vous donc luy donner pour époux?

GERONTE.

Damis.

ISABELLE.

Ah Ciel!

LYSETTE.

Damis! vous vous mocquez de nous.
En conscience, là, croyez-vous être sage?

GERONTE.

Oùy. Je veux dés demain faire ce mariage
*à sa fille.*Si vous n'obéissez, un Convent dans trois jours
Vous fera repentir de vos folles amours.

Il sort.



SCENE IV.

ISABELLE, LYSETTE.

ISABELLE pleurant.

Ah ma pauvre Lysette!

LYSETTE sur le même ton.

Ah! ma chere maîtresse.

ISABELLE.

Je ne puis respirer tant la douleur m'opresse.

Cher Cleon, pourrez-vous soutenir ce malheur.

LYSETTE d'une voix entrecoupée.

Hclas, le pauvre enfant, il mourra de douleur.

ISABELLE

C O M E D I E.

I S A B E L L E.

13

C'est donc en vain que j'aime & que je suis aimée !

L Y S E T T E.

Je cede à la fureur dont je suis animée.

du côté dont Geronte est sorti. { tel ? . . .

Quoy donc vous prétendez vieux reistre, vieux bru-

I S A B E L L E.

Ah ! respecte mon pere, & n'en dis point de mal.

L Y S E T T E.

Je veux luy chanter poüille au moins en son absence,

Puisque je n'ose pas le faire en sa presence.

I S A B E L L E.

Si c'est tout le secours que tu veux me donner,

A mon mauvais destin tu peux m'abandonner.

Conseille-moy plutôt sur ce que je dois faire.

L Y S E T T E.

Print'z, désobéir à Monsieur vôtre pere.

Oüy, c'est-là le grand point qu'il vous faut observer,

Et j'ay trouvé cela tout d'un coup sans resver.

I S A B E L L E.

Le Convent. . . .

L Y S E T T E.

Raisonrons en bonne politique

Le Convent est-il fait pour une fille unique,

Qui doit en mariage avoir cent mille écus

Du seul bien de sa mère ? Allez ne craignez plus

Qu'à cette extremité l'on veüille vous réduire ;

Aimez toujouors Cleon, osez même le dire.

Si Geronte vous presse, il faut dorénavant

Luy répondre en deux mots, Cleon ou le Convent.

I S A B E L L E.

Je crains qu'il ne persste. . . .

L Y S E T T E.

Eh je sçay qu'il vous aime,

Il faudra qu'il se rende en dépit de luy-même ;

Et quand Damis sçaura que vous aimez Cleon,

Qui l'a toujouors aidé de sa protection,

C

L'INGRAT.

Et qui depuis peu même , à ce que l'on publie ,
A trouvé le moyen de luy sauver la vie ;
Quand il sçaura de plus , qu'il soupire pour vous ,
Et qu'il aspire enfin à se voir votre Epoux ,
Comptez que le respect & la reconnoissance . . .

ISABELLE.

Je connois peu Damis , mais selon l'apparence
Il ne se pique pas d'avoir des sentimens . . .

LYSETTE.

Jesçay que les ingrats sont communs en ce temps ,
Et . . .

ISABELLE.

Ceder une main qui fait nôtre fortune ,
Ce n'est pas-là l'effort d'une vertu commune .

LYSETTE.

En tout cas , il faudra luy declarer tout net
Que vous le baïssez .

ISABELLE.

Je le hais en effet .

Mais si malgré cela . . .

LYSETTE.

Mon dieu , laissez-moy faire ,

Je trouveray moyen de rompre cette affaire .

Mais voicy son valet , retirez-vous d'icy ,

Et laissez-moy le soin de mener tout cecy ,

ISABELLE.

Je me confie en toy .

LYSETTE.

Vous serez satisfaite .



SCENE V.

LYSETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

TRÈS-humble serviteur à l'aimable Lysette
LYSETTE brusquement.
Bonjour.

PASQUIN.

Comment bonjour ? Quel accueil est-ce là ?
D'où peut naître, dis moy, l'humeur où te voilà ?

LYSETTE.

Que t'importe ?

PASQUIN.

Crois moy, ne fais point la cruelle,
Les hommes aujourd'huy sont rares.

LYSETTE.

Bagatelle.

Il en est encor plus que nous ne voudrions,
Et qui meritent bien que nous les méprisions.

PASQUIN.

Vous avez beau tenir ce discours malhonnête,
Le moindre de nous tous vous fait tourner la tête.

LYSETTE.

Voilà certainement le discours le plus plat,
Qui soit jamais sorti de la bouche d'un fat.

Eh taïez vous, Messieurs, dans le siècle où nous
sommes,

Où l'on voit chaque jour dégenerer les hommes.

Car qu'est-ce qu'un jeune homme ? un jaseur impor-
tun,

Un petit freluquet v uide de sens commun ,
 Qui court , saute , trépigne , & met toute sa gloire ,
 A passer & les jours & les nuits à bien boire ;
 Sans goût , sans politesse , étourdi , dissipé ,
 Qui de la bagatelle est toujours occupé ;
 Esclave plus que nous d'une mode nouvelle ,
 Ami très-indiscret , amant très-infidèle ;
 Qui jute , qui médit , qui prodigue son bien ,
 Qui n'a nuls sentimens , qui ne s'applique à rien ,
 Qui ne sait observer ni raison , ni mesure ,
 Et qui de l'homme enfin , n'a plus que la figure .

P A S Q U I N .

Ta maîtresse a de nous meilleure opinion .

L Y S E T T E .

Que fais-tu ?

P A S Q U I N .

Je vois bien qu'elle lorgne Cleon .

L Y S E T T E .

Oüy , parce qu'il est fait autrement que les autres .

P A S Q U I N .

Bon . Il a ses défauts , & nous avons les nôtres .

A la naissance près , mon maître le vaut bien .

L Y S E T T E .

Plaisant original .

P A S Q U I N .

Comment ?

L Y S E T T E .

Ne m'en dis rien .

Depuis qu'il est ici j'évite sa présence ,

Et me parler de lui , c'est me faire une offense .

P A S Q U I N .

Il t'est fort obligé de ces bons sentimens ,

Et je t'en fais pour lui d'humbles remercimens .

L Y S E T T E . *

Ma maîtresse le hait encor bien davantage .

P A S Q U I N .

Tout de bon ?

C O M È D I È

L Y S E T T È.

De cecy tu pourras faire usage,
Si tu vois que ton maître ait la temerité
D'abuser des bontez d'un vieillard entesté,
Qui forme quelquefois des projets fort bizarres.

P A S Q U I N.

Mais je ne t'entends point, je croy que tu t'égares.

L Y S E T T È.

Non, jे te parle juste. Apprends aussi de moy
Qu'Isabelle à Cleon vient d'engager sa foy,
Et qu'ils se sont promis une amour éternelle.

P A S Q U I N.

J'y consens volontiers. Parlons de moy, la belle,
Vous sentez-vous d'humeur à m'aimer tant soit peu?

L Y S E T T È.

Non; naturellement je vous fais cet aveu.

P A S Q U I N.

Voilà ce qui s'appelle un aveu fort sincere.

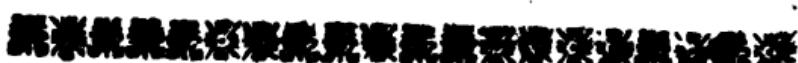
Je me flattois pourtant d'avoir de quoy vous plaire.

L Y S E T T È.

Je te dis franchement les sentiments que j'ay,

Adieu, va t'en au diable, & voilà ton congé.

Elle sort.



S C E N E VI.

D A M I S, P A S Q U I N.

D A M I S.

N entre en riant.

J E te cherchois, Pasquin.

P A S Q U I N.

Ah vraiment

10° L' IN G R A T.

D A M I S.

Pour te dire . . .

Ah, ah, ah.

P A S Q U I N.

Qu'est-ce donc ? & qu'avez-vous à rire ?

D A M I S.

Je suis du plus grand fou qui jamais ait été.

P A S Q U I N.

Auriez-vous entendu comme elle m'a traité ?

D A M I S riant.

Ah ah !

P A S Q U I N.

Vous en avez aussi pour votre complice.

D A M I S.

Parbleu je suis charmé de ce Monsieur Geronte.

Oh j'en riray long-temps, & de bon cœur.

P A S Q U I N.

Comment ?

D A M I S.

Le pauvre homme a ma foy perdu le jugement.

P A S Q U I N.

Qu'a-t-il fait, dites donc, sans tarder davantage ?

D A M I S

Il prétend me donner sa fille en mariage.

P A S Q U I N.

Mais je ne vois pas-là dequoy le recrifier.

Vous vous mocquez de lui pour le remercier ?

D A M I S.

Oüy. Qui peut l'empêcher de choisir pour sa fille,

Un mary d'un haut rang, d'une illustre famille ?

Le bien tient lieu d'honneur, de rang, & de maison,

C'est l'usage du temps fondé sur la raison.

Il petit, comme il voudra, disposer d'Isabelle,

Le Marquis & le Duc soupireront pour elle.

Mais m'aller choisir moy, qui ne tiens lieu de rien,

Qui n'ay, comme tu fçais, ni naissance, ni bien,

Je soutiens que c'est-là l'action la plus folle . . .

C O M E D I E.

15

Tu ne dis rien , Pasquin ?

P A S Q U I N .

J'ay perdu la parole ;
Et je suis assommé par un pareil discours.

Quoy , Monsieur , voulez-vous vous ressembler tou-
jours ?

Mais puisque vous trouvez son projet si risible ,
Vous l'en detournerez .

D A M I S .

Oh point .

P A S Q U I N .

Est-il possible

Que vous veüillez souffrir qu'il puisse s'écartier ?

D A M I S .

Je ris de sa folie , & j'en veux profiter .

Des sortises d'autruy tirer son avantage ,

Yoilà du bon esprit le salutaire usage .

C'est ainsi que je viens d'en user aujourd'huy ;

J'applaudissois Geronte , & me mocquois de lui ,
Car qui ne ritoit pas du motif qui l'oblige

A me donner sa fille ?

P A S Q U I N .

Oh c'est quelque vertige .

Mais , Monsieur , s'il vous plaît , dites-moy ce motif ,
Cela doit , sur mon ame , estre recreatif .

D A M I S .

Oh rien n'est plus plaisant . Enfin cette alliance

Est fondée , a-t-il dit , sur la reconnoissance ,

Et mon pere autrefois l'a comblé de bienfaits

Dont il veut qu'au plûtôt je sente les effets ;

Sinon il se croiroit le plus ingrat des hommes .

Belle raison morbleu dans le siecle où nous sommes !

De quel païs vient-il & ne doit-il pas sçavoir

Que ce qui nous convient est nôtre seul devoir ?

Pour moy c'est ma maxime , & quoy qu'on puisse
dire . . .

Voilà donc le sujet qui vous a tant fait rire ?
DAMIS.

Ouiy.

PASQUIN.

Je ne m'y serois] ma foy pas attendu,
Et pour moy si j'en ris je veux être pendu.
Mais , Monsieur, deviez-vous accepter Isabelle
Sans avoir pris le soin de vous faire aimer d'elle ?

DAMIS.

Avec certain merite on peut être assuré . . .

PASQUIN.

Ma foy votre merite a bien mal operé,
Car Isabelle en vous ne trouve rien d'aimable.

DAMIS.

Non ?

PASQUIN.

Non, mais en revanche on vous trouve effroyable,

DAMIS.

Je m'en console fort , car je ne l'aime point.

PASQUIN.

Ainsi donc vous veilliez tous deux au même point.

DAMIS.

Ouiy. Mais soit qu'elle m'aime, ou qu'elle me haisse,
A l'ordre de son pere il faut qu'elle obéisse.

PASQUIN.

N'en étant pas aimé vous pourriez l'épouser ;
Gagnerez-vous son cœur à la tyranniser ?

DAMIS.

Que m'importe son cœur , si j'obtiens sa "personne" ?

Je ne suis amoureux que du bien qu'on luy donne.

Je cherche à m'enrichir , non à me faire aimer.

D'ailleurs quand mon merite auroit pû la charmer ,
Cela dureroit peu , car à présent l'usage

Est qu'on ne s'aime plus après le mariage.

PASQUIN.

Hai dés-à-présent , quand vous serez mari ,

Ce

C O M E D I E.

23

Ce sera sur mon ame un beau charivari.

Votre front pourra bien être orné par la belle.

D A M I S.

Pasquin , ayons du bien , le reste est bagatelle.

Toutes ces craintes-là sont visions de fous.

P A S Q U I N.

Je voy beaucoup de gens qui pensent comme vous.

Mais , Monsieur , il est bon de vous dire une chose :

Cleon empêchera l'Hymen qu'on vous propose.

Il adore Isabelle , il en est adoré.

D A M I S.

Tu te moques de moy.

P A S Q U I N.

Rien n'est plus assuré.

Tout homme du bel air de qui la bourse est vide.

D'une riche bourgeoisie est diablement avide..

Pouvez-vous devenir le rival de Cleon

Après ce qu'il a fait pour vous ?

D A M I S.

Et pourquoi non ?

Dis moy ?

P A S Q U I N.

Laissons à part son rang & sa naissance ,
Et songez seulement que la reconnaissance . . .

D A M I S.

Quelle reconnaissance est-ce que je tuy doy
Faquin ?

P A S Q U I N.

La question est plaisante , ma foi .

Il vous protège , & même il vous sauve la vie ,
Et ce sont menus droits , qu'aisément on oublie .

D A M I S.

Ah ah ! je m'en souviens , l'affaire de Nevers .

P A S Q U I N.

Ah qu'à votre louange on chantoit de beaux vers !
Vous aviez , disoit-on , d'une ame noble & fiere
Tué pendant la nuit un homme par derrière .

D

L' IN G R A T.

D A M I S.

J'en étois innocent.

P A S Q U I N.

Oify, vous avez raison,
 Je le scay, mais enfin on vous mit en prison.
 Le deftunt comme vous étoit amant d'Orphise,
 Vous aviez eu tous deux sur cela, quelque prise.
 L'assassin avoit scû si bien prendre son temps,
 Que vous eussiez pour lui payé tous les dépens,
 Et que vous perissiez malgré votre innocence,
 Si Cleon n'eût écrit en toute diligence,
 Et n'eût mis tous ses soins à découvrir enfin,
 Qu'un parent du défunt étoit son assassin.

D A M I S.

Il est vray, mais Cleon n'a fait dans cette affaire,
 Que ce qu'un galant homme est obligé de faire.
 L'action est si belle, & lui fait tant d'honneur,
 Qu'il la doit plus que moy tenir pour un bonheur.

P A S Q U I N.

Il vous en doit de reste. Et cette pauvre Orphise,
 Qui vous aimoit si fort, & qui vous est promise,
 Vous l'abandonnez donc ?

D A M I S.

Elle n'a plus de bien..

P A S Q U I N.

Ce qu'elle a fait pour vous

D A M I S.

Ne me replique rien,
 Si tu ne veux déplaire, & retien pour maxime,
 Que pour se rendre heureux tout devient legitime.
 Adien, car on m'attend pour dresser le Contrat.

P A S Q U I N.

Morbleu que je suis las de servir un ingrat !

Ein. du premier Acte.



ACTE II.



SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LYSETTE.

LYSETTE.

M Ais où courrez-vous donc ?

ISABELLE.

Eh que sçay-je, Lysette ?

LYSETTE.

Ecoutez-moy du moins.

ISABELLE.

Je suis trop inquiète.

Mon oncle fort, Cleon ne revient point. Helas !

LYSETTE.

On l'est allé chercher, ne vous desolez pas.

Il va vous demander luy-même en mariage,

Peut-être obtiendra-t-il . . .

ISABELLE.

Ah je tremble.

LYSETTE.

J'enrage

De voir que vous ayez si peu de fermeté.

ISABELLE.

Je sçais trop à quel point mon pere est entesté . . .

LYSETTE.

Eh bien, Madame, il faut imiter votre père.
 Sans vous au bout du compte on ne sauroit rien faire :
 Il tiendra pour Damis, vous tiendrez pour Cleon,
 Il dira toujours ouï, vous direz toujours non.

ISABELLE.

Est-ce là le parti qu'une fille bien sage ?

LYSETTE.

Il vous en aimera mille fois davantage.

Un pere est trop heureux, & sur tout aujourd'hui,
 De se voir un enfant qui tienne un peu de luy.
 Cela n'est pas commun.

ISABELLE.

Je n'ay pas l'assurance.

LYSETTE.

Eh bien signalez-vous par votre obéissance ;
 Damis sera le prix de vos soumissions,
 Et l'on ne force point les intensions.

ISABELLE.

Ah ! ne m'accable point par cette raillerie.

LYSETTE.

Mais enfin, quel parti prenez-vous, je vous prie ?

ISABELLE.

De parler à Damis.

LYSETTE.

Ah ! j'approuve cela.

ISABELLE.

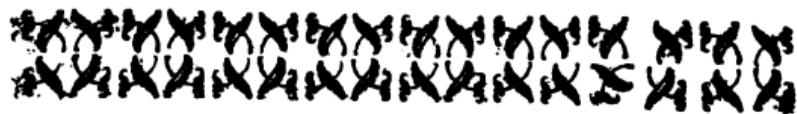
Et de luy declarer . . .

LYSETTE.

Eh tenez le voilà.



SCENE.



SCENE II.

ISABELLE, DAMIS,

PASQUIN, LYSETTE.

DAMIS.

Madame, je ne scay si vous êtes instruite. . . .
LYSETTE à Isabelle.

Courage. Vous voilà déjà toute interdite.

DAMIS.

Des bontez dont Geronte a daigné m'honorer.

ISABELLE.

Je scay jusqu'où son choix vous permet d'aspirer.
Je scay plus, c'est qu'avant de m'avoir consultée,
L'offre qu'il vous a faite est pat vous acceptée.
N'est-ce pas m'offenser? . . .

DAMIS.

Je ne puis le nier.

Mais mon empressement doit me justifier.
Si-tôt que je vous vis, je vous aimai, Madame,
Eh que n'ay-je point fait pour étouffer ma flâme?
Pasquin m'en est témoin.

PASQUIN *à part.*

Il a le diable au corps;

DAMIS *à Pasquin.*

Parle donc.

PASQUIN.

Il est vray qu'il a fait des effors!
à Damis bas.

Mais polivez-vous mentir avec cette impudence?

E

D A M I S.

Ces efforts furent vains. Je m'imposay silence.
 C'estoit beaucoup, Madame, & jusques à ce jour
 Mabouche ni mes yeux n'ont point parlé d'amour.
 À suivre mon penchant Geronte m'autorise,
 Il m'offre votre main. Quelle aimable surprise!
 Ay-je dû balancer, Madame, à l'accepter?
 Etoit-ce vous aimer que de vous consulter?

P A S Q U I N.

Oh, mon maître à cela qu'il va vite en affaires.
 Quand on est bien pressé l'on ne raisonne gueres,

D A M I S.

L'amour & la raison peuvent-ils s'accorder?
 Dans ces occasions l'amour veut décider.

L Y S E T T E.

Eh ce n'est point l'amour en cecy qui déeide;
 Dites-le franchement, l'intérêt seul vous guide.

D A M I S.

L'intérêt, juste Ciel! moy qui ne scias qu'aimer!

P A S Q U I N.

Mon maître intéressé! Fi donc. C'est blasphemer,

D A M I S.

Tu scias que c'est à tort, Pasquin, qu'on me soupçonne,

Et que mon cœur n'en veut qu'à sa seule personne.

L Y S E T T E.

Tenez, vous avez bean faire le langoureux,
 Ma maîtresse est fort riche, & vous êtes fort gueux.
 Voilà tout votre objet.

P A S Q U I N.

Rends luy plus de justice.

à Damis bas,

Ma foy, l'on vous connoît malgré votre artifice.

D A M I S.

Que le Ciel!

P A S Q U I N.

Que l'Enfer . . . mais moy je ne dis rien,
 C'est à vous de jurer.

C O M E D I E.

27

D A M I S.

Oùy, si c'est vôtre bien

Qui me fait accepter ce que l'on me propose . . .

L Y S E T T E.

Eh bien on vous croit donc, mais c'est la même chose.
Car enfin . . . Allons vous , il est temps de parloz
Madame.

I S A B E L L E à Damis.

Il faut icy ne rien dissimuler.

Je ne vous aime point , & sens que de ma vie ,
Monsieur , de vous aimer , je n'auray nulle envio.

P A S Q U I N.

Ce n'est point s'exprimer enigmatiquement ,
Et jusqu'au moindre mot , j'entends ce compliment.

L Y S E T T E.

Elle va du côté de Damis . & le tire à part.

Je vous diray bien plus , mais c'est en confidence.

Ma maîtresse vous hait , Monsieur , à toute outrance ,
Et moy , qui parle , moy , je ne vous hais pas moins.

P A S Q U I N à Damis.

Vous m'avez dit cent fois que vous perdiez vos soins
A chercher en ce monde une fille sincere.

En voicy deux pour uno.

D A M I S à Isabelle.

Ah puisque vôtre pere

De nous unir tous deux a formé le dessein ,

A son ordre absolu vous resistez en vain:

De plus , quand vous scâurez le motif qui l'y porte ,

Vôtre haine , sans doute , en deviendra moins forte..

P A S Q U I N.

Tantôt de ce motif mon maître me parloit.

Morbleu , si vous scâviez comment il l'admiroit !

I S A B E L L E.

Mais quel est-il enfin ?

D A M I S.

C'est la reconnaissance.

Aimable qualité ! Vertu dont l'excellence

E ii

Merite d'autant plus nos applaudissemens,
Madame , qu'elle n'est que trop rare en ce temps.
Limitez votre pere.

LYSETTE.

Imitez le vous même..
Cleon aime Madame , & de plus elle l'aime.
Ce qu'il a fait pour vous est d'un assez grand prix
Pour que vous luy cediez . . .

PASQUIN à Damis bas..

Ma foy vous voilà pris.

DAMIS.

Si Lysette dit vray . . .

LYSETTE.

La chose est positive

Et je . . .

DAMIS.

Cette raison n'est que trop décisive.
Je n'y puis repliquer , j'en suis au desespoir.
Il faut donc pour jamais renoncer à vous voir.

ISABELLE.

Ah Ciel !

DAMIS

Oùy pour Cleon tout me sera . facile.
Je vais agir pour luy.

ISABELLE.

Qui ? vous ?

DAMIS à Isabelle.

Soyez tranquille.

Attendez tout enfin d'un cœur reconnoissant,
Prest à faire sur soy l'effort le plus puissant ,
De l'honneur , du devoir , je seray la victime.

ISABELLE.

Aprés un tel effort comptez sur mon estime.

LYSETTE.

Et sur mon amitié.

DAMIS.

Bientôt par les effets

Madame, vous verrez si j'impose jamais.

I S A B E L L E.

Adieu. Je vais tâcher de disposer mon pere

A seconder l'effort que vous voulez vous faire.

P A S Q U I N à Lysette.

En faveur des bontez que mon maître a pour vous,
Ne pourray-je obtenir quelques regards plus doux?

L Y S E T T E

Je voudrois de bon cœur , te trouver plus aimable,
Mais tien, plus je te voy, moins la chose est faisable.



S C E N E III.

D A M I S, P A S Q U I N.

D A M I S:

P Afquin, que penses tu de tout ce que tu vois?

P A S Q U I N.

Je suis content de vous , Monsieur , pour cette fois.

Oüy j'en pleure de joye; & vous demande en grace
De vouloir bien souffrir . . .

D A M I S.

Quoy?

P A S Q U I N.

Que je vous embrasse.

D A M I S.

D'où te vient donc , Pasquin , un tel ravissement
Dis moy.

P A S Q U I N,

De voir en vous un si prompt changement.

D A M I S.

Moy, je n'ay point changé , je suis toujours le même.

E iii.

L'INGRAT.
PASQUIN.

N'avez-vous pas promis? . . .

D A M I S.

Ta sottise est extrême.

Tu crois que pour Cleon je m'en vais renoncer
A l'Hymen d'Isabelle?

P A S Q U I N.

Oüy.

D A M I S.

Fu l'as pû penser?

P A S Q U I N.

Comment donc, je croyois la chose indubitable.

D A M I S,

Oh bien détrompe-toy, rien n'est moins véritable.
Quoy moy-même j'irois détruire mon bonheur
Pour un sor point de gloire, un chimerique honneur?
Non, la reconnaissance est une tyrannie
Qui ne pourra jamais asservir mon genie.
On la nomme vertu : c'est foiblesse chez moy.
Un genie élevé ne dépend que de soy,
Il bannit ces égards dont on presche l'usage ;
Et son intérêt seul est ce qu'il envisage.

P A S Q U I N.

Mais vous avez promis bien positivement
De parler en faveur de Cleon.

D A M I S.

Oüy vraiment?

Je luy tiendray parole.

P A S Q U I N.

Oh je n'y voy plus goutte.

D A M I S.

Pour venir à mes fins, c'est la plus sûre route.
Jusqu'au dernier excés Geronte est entesté,
Et ne revoque point ce qu'il a projeté.
D'ailleurs en l'assurant que la reconnaissance
Me convie, & m'oblige à fuir son alliance,
Ce discours généreux le prendra tellement

C O M E D I E.

23

Qu'il se confirmera dans son entetement,
Cleon d'un dur refus emportera la honte,
Et sa haine à coup sûr tombera sur Geronte.

P A S Q U I N.

Bon courage , Monsieur , voilà deux trahisons.
Et Belzebut , je croy , vous donne ces leçons.

D A M I S.

Quand on veut réussir , il faut se contrefaire ,
Et sçavoir à propos changer de caractère.
C'est par-là que l'on voit à la Ville , à la Cour ,
Mille adroits imposteurs s'avancer chaque jour.

P A S Q U I N.

Si par la fourberie atjoud'huy l'on s'avance ,
Ma foy vous devez loia potter vôtre esperance.
Au reste , vous voyez qu'Isabelle vous hait.

D A M I S.

J'en suis ravi.

P A S Q U I N.

Ravi , Monsieur , pour quel sujet?

D A M I S.

Ne le conçois tu pas ? Si j'épouse Isabelle ,
Je tiendray mon bonheur & ma fortune d'elle ;
Mais le don de son cœur ne suivant pas son bien ,
Je pourray me vanter de ne lui devoir rien.

P A S Q U I N.

Ma foy m'en croirez-vous ? Fuyez qui vous méprise ,
Retournons à Nevers pour appaiser Orphise .
Elle vous adoroit . Son amour renaîtra
Dès le premier moment qu'elle vous reverra .
En même temps aussi je reverray Neriac ,
Qui depuis nôtre absence est , je croy , bien chagrine ;
Helas ! la pauvre enfant , elle m'aimoit si fort ,
Que lorsque je partis . . .

D A M I S.

Tu pleures ?

P A S Q U I N.

Ay-je tort ?

L' INGRAT.

J'ay quitté pour vous suivre, une aimable maîtresse
 Plus douce qu'un mouton. Icy d'une diablesse
 Pour mes pechez, je crois, je me suis entêté.
 Vous même autant que moy je vous voy maltraité.
 Laissons ces guenons-là. Partons, tout nous invite.

D A M I S.

Je trouve mon bonheur, tu veux que je le quitte?
 P A S Q U I N.

Mais vous aimiez Orphise, au moins je le croyois.
 D A M I S.

Je ne m'en deffends point. Oüy Pasquin je l'aimois.
 Elle devoit avoir un bien considerable.

P A S Q U I N.

Bon, quand elle étoit riche, elle étoit fort aimable.
 D A M I S.

Voudrois tu que je prisse une femme sans bien?
 P A S Q U I N.

Quand Dorante en avoit, examinoit-il rien?

Ne vous donnoit-il pas Orphise en mariage,

Quoy qu'un bien en decret soit tout votre héritage?

D A M I S.

Oüy, mais par un procès Dorante est ruiné.

P A S Q U I N,

Mais cela n'étoit pas tout-à-fait terminé.

On a fait à Dorante une injustice extrême,

Des gens fort bien instruits, vous l'ont dit à vous-même.

Les Juges de Province avoient été surpris,

Il en devoit, je pense, appeler à Paris.

De plus, Orphise attend d'une vieille parente . . .

Attendez, je ne sçay, si c'est cousine, ou tante,

Ou grand-mere.

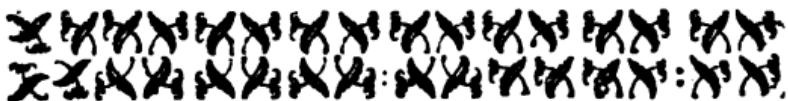
D A M I S.

Tout bien, belle digression.

P A S Q U I N.

Tant y a, qu'elle attend une succession . . .

SCENE;



S C E N E I V.

D A M I S , C L E O N , P A S Q U I N .

C L E O N .

Vous me voyez, Damis, dans une peine extrême,
Mais comme vous m'aimez, autant que je vous
aime,
Je viens me joindre à vous

D A M I S .

Je l'ay dit mille fois.
Je songe incessamment à ce que je vous dois ;
C'est un doux souvenir, & plus je le rappelle
Plus je sens que mon cœur

P A S Q U I N à part.

Autre pièce nouvelle.

D A M I S .

Pasquin sçait que tantôt nous en parlions tous deux..

P A S Q U I N ..

Oh ouïy, nous en parlions.

D A M I S .

Si je forme des vœux

C L E O N .

J'apprends que vous voulez en ami véritable

D A M I S .

Je sçay trop à quel point je vous suis redevable,
Pour ne pas employer tous mes soins désormais,
À montrer que je suis sensible à vos bienfaits.

P A S Q U I N .

Oùy, mon maître est exact sur la reconnaissance.

à part.

J'enrage, de n'oser dire ce que je pense.

CLEON.

Vous pouvez tout, Damis, dans cette occasion,
Et si vous m'appuyez . . .

DAMIS.

Vôtre protection

M'a tiré d'un peril . . .

CLEON.

Oublions cette affaire.

DAMIS.

Ah qu'un pareil credit m'étoit bien nécessaire!

CLEON.

Il est vray, mais sans vous je craindrois un refus . . .

DAMIS.

Et sans ce prompt secours j'étois . . .

CLEON.

N'en parlons plus,
Un soin plus important, m'occuppe & m'embarrasse.

DAMIS.

J'oublirois vos bontez! Ah permettez de grace
Que je puise du meins en parler à loisir,
Et ne me privez pas d'un si charmant plaisir.

CLEON.

M'en parler tant de fois, c'est me faire une offense,
Le plaisir d'obliger tient lieu de récompense;
Quiconque ne sert pas pour servir seulement,
N'en merite pas même un seul remerciment;
Si j'exige de vous une faveur bien grande,
Ce n'est pas comme un droit que je vous la demande;
Je ne veux l'obtenir que de votre amitié.

PASQUIN *à Damis bas.*

Eh quoy cet homme-là ne vous fait pas pitié?

CLEON.

Pour vous récompenser tout me sera facile,
Et je ne seray point satisfait, ni tranquile,
Quelorsque j'auray pû, Damis, vous rendre heureux.

C O M E D I E.

35

Et vous éléver même , au delà de vos vœux .

D A M I S .

Joindre à tant de bienfaits cette nouvelle grâce ;
C'est me faire mieux voir ce qu'il faut que je fasse ;
Oùy, j'executeray tout ce que j'ay promis ,
Pour meriter l'honneur d'estre de vos amis .
Si je pouvois vous faire un plus grand sacrifice . . .

C L E O N .

Me pouvez-vous jamais rendre un plus grand service :
Qu'en renonçant pour moy ? . . .

D A M I S .

Geronte vient à nous ,
Commencez s'il vous plaît , puis j'agiray pour vous . . .

P A S Q U I N *le regarde les bras croisez.*
Ah l'honnête homme !



S C E N E V.

G E R O N T E , C L E O N .

D A M I S , P A S Q U I N .

G E R O N T E *du côté d'où il sort.*

N On , rien ne m'en peut distraire
Laissez-moy . Toy la Fleur , va dire à mon Notaire
Que je l'attends icy . Contre un si bon dessein
Tout le monde murmure & se déchaîne en vain .
Je veux l'executer , & ma joye est extrême
De pouvoir en cela me contenter moy-même ,

Et desoler mon frere , homme vain , entete
Du faste , des grandeurs , & de la qualite .
Mais que voy-je ?

CLEON.

Monsieur.

GERONTE à part.

La peste soit de l'homme .

CLEON.

Je voy que mon abord vous surprend .

GERONTE à Damis.

Il m'assomme .

CLEON.

Malgré l'éloignement que vous avez pour moy ,
Je ne cesseray point

GERONTE .

Je scay ce que je doy

Au sang dont vous sortez , au rang qui vous élève ,
Je me connuis aussi , mais s'il faut que j'acheve ,
La naissance & le rang , que je respecte en vous ,
Font que je n'aime point que vous hantiez chez nous .

CLEON.

Mais songez s'il vous plaît , que l'usage autorise

GERONTE .

Dispensez-moy , Monsieur , de faire une sottise ,
Et soyez informé pour une bonne fois ,
Que je veux m'en tenir à l'étage bourgeois .

Je prétends que mon gendre aime à vivre en famille .

Je veux qu'il considere & cherisse ma fille ;

Qu'il soit doux , complaisant , sincere , officieux ,

Qu'il ne puisse parler ni de rang , ni d'ayeux ,

Que de me ménager il se fasse une affaire ,

Et se tienne honoré de m'avoir pour beaupere .

Or , si j'étois le vôtre , avouez franchement

Monsieur , que tout cela tourneroit autrement ;

Ma famille à vous voir , n'oseroit pas prétendre .

Je serois obligé de respecter mon gendre ,

Et même si j'osois l'appeler de ce nom ,

On .

C O M E D I E.

37

On me commanderoit de regler mieux mon ton,
Vous haïrez ma fille , & d'un vain titre ornée
Elle viendroit chez moy pleurer sa destinée ,
Tandis qu'on vous verroit briller à mes dépens .
Et rire du bon homme avec les Courtisans.

C L E O N .

Non, vous vous abusez , & la reconnoissance
Vous rendra vous & moy d'une égale naissance,

G E R O N T E .

Chansons que tout cela.

C L E O N .

Je ne vous diray pas ;
Monsieur , que tous vos biens n'ont pour moy nul
appas.

Vôtre frere toujours ; a réglé mes affaires ,
Et scait que vos secours me seroient nécessaires ;
Mais c'est le moindre objet qui m'amene chez vous ;
Et j'y suis attiré par un charme plus doux.
Vous l'avoüïray-je enfin ? oùy j'adore Isabelle ,
Et j'ose me flatter que je suis aimé d'elle.

G E R O N T E .

L'effrontée !

C L E O N .

Ah bien loin de condamner nos feux
Consentez quel l'Hymen nous unisse tous deux .
Imposez-moy des loix , je suis prêt à les suivre ,
Dans un parfait accord avec vous je veux vivre .
En moy vous trouverez tous les égards d'un fils
Qui vous respectera , qui vous sera soumis .

G E R O N T E .

Voilà des Courtisans , le doucereux langage ,
Fiez vous-y morbleu .

C L E O N .

Mais quoy , si je m'engage ? . . .

G E R O N T E .

Jurez & protestez jusqu'à la fin du jour ,
Je ne vous croiray point , vous venez de la Cour .

G

L'INGRAT,
CLEON.

Mais esfin . . .

G E R O N T E.

Mais esfin Damis sera mon gendre,

Et . . .

D A M I S.

Non , à cet honneur je n'ose plus prétendre.

G E R O N T E.

A l'autre. Et pourquoy non ? Je vous trouve plaisant,
N'est-ce pas mon dessein ? Est-il ami , parent ,
Egard , avis , priere , ordre qui puisse faire
Que je n'acheve pas au plûtôt cette affaire ?
Oùy je l'acheveray , puis qu'on me contredit ,
Düst mon benest de frere en crever de dépit.

D A M I S.

Sans respecter les loix d'un pere de famille ,
L'amour a contre vous revolé vâtre fille ,
Vous scavez pour Cleon quels sont ses sentimens.

C L E O N .

Youlez-vous separer les plus tendres amans ? . . .

G E R O N T E.

Amour , amant , constance , engagement , tendresse ,
Plaintes , soupirs , sermons , feuz , flâmes & maîtresse ,
Je ne suis pas si son que d'écouter cela ,
Et me mocque mortbleu , de tout ce jargon-là.

à Damis.

Je veux absolument vous donner Isabelle.

D A M I S.

Et moy je veux toujours vous prendre pour modelo.
Je dois tout à Cleon , est-ce vous imiter ,
Si , quand ic luy dois tout , je luy veux tout ôter ?
Si vous tous souvenez des bontez de mon pere ,
Des bienfaits de Cleon la memoire m'est chere ,
Donnez-luy vâtre fille , & souffrez qu'aujourd'huy
Jé puisse à vos dépens m'acquitter envers luy .
Je veux à vos genoux obtenir cette grace.

C O M É D I E.

39

G E R O N T E.

Je n'y puis plus tenir , il faut que je l'embrasse ,
Et mon cœur est saisi de doux ravissemens ,
Lorsque je vois en luy de si beaux sentiments .

D A M I S.

Si . . .

G E R O N T E.

Pour vous il n'est rien que je ne veüille faire .

D A M I S . vivement .

Quoy vous consentez donc que Cleon ? . . .

G E R O N T E.

Au contraint,

Me voila resolu plus que je ne l'étois ,
A vous donner ma fille , & je rebaterois
Un Prince , qui viendroit s'offrir d'être mon gendre ,
Aprés ce que de vous je viens icy d'entendre .

D A M I S .

Songez . . .

G E R O N T E.

Je vous defends d'ajouter un seul mot .

C L E O N .

Vôtre frere sçait bien . . .

G E R O N T E.

Mon frere n'est qu'un sot .
Qu'il me laisse le soin de regler ma famille .
C'est luy qui vous engage à rechercher ma fille ,
Il s'est sur ce sujet fait querelle tantôt ,
Et je m'en vais encor le tancer comme il faut .

Il sort .





SCENE VI.

DAMIS, CLEON, PASQUIN.

DAMIS.

J'Ay peine , je l'avoüe , à cacher ma surprise.
Se peut-il qu'à ce point Geronte vous méprise ?

CLEON.

Quoyque desesperé d'un si cruel refus ,
Je suis charmé de vous , & . . .

DAMIS.

Moy je suis confus
De voir que tous mes soins ne servent qu'à vous nuire .
Mais si par mes conseils vous voulez vous conduire ,
Allez voir Isabelle , & conseillez lui bien
De ne point obéir ; Je n'épargneray rien
De ma part . . .

CLEON *L'embrassant.*

Que le sort me fut vraiment propice .
Quand il me donna lieu de vous rendre service !
Je n'oublieray jamais les generenx efforts
Que vous voulez bien faire en ma faveur. Je sors .
Et je vais consulter ce qu'il faut que je fasse .
Pour ne point essuyer le sort qui me menace ..
Adieu Damis,



S C E N E VII.

D A M I S , P A S Q U I N .

D A M I S .

IL sort trés-satisfait de moy,
Aussi l'ay-je servi comme il faut,
P A S Q U I N .

Oüy ma foy,
Vous n'êtes point ingrat , & la preuve en est claire..
D A M I S

Au fond , n'ay-je pas fait ce que je devois faire ?

P A S Q U I N .
Oüy. Ce qu'un honnête homme eût fait en pareil cas,
Vous l'avez fait , Monsieur , je n'en disconviens pas ,
Et j'enrage de voir que cette perfidie
Ait l'air d'une action qui doit être applaudie.
Quoy, vôtre procédé ne vous fait pas horreur ?

D A M I S .

Non.

P A S Q U I N .

Vous ne sentez pas au fond de vôtre cœur
Des remords ?

D A M I S .

Point du tout..

P A S Q U I N .

Ma patience est lasse..

Fourbe , ingrat , vous pouvez . . .

D A M I S .

Ah finissons de gracie-

G ij

L' INGRAT.
PASQUIN.

Cœur de Tygre.

D A M I S.

C'est trop endurer d'un valet.

P A S Q U I N.

Je pense qu'il me vient de donner un soufflet.

D A M I S.

Insolent apprenez . . .

P A S Q U I N.

Voilà la récompense.

De vous avoir toujours servi dès votre enfance ;
Mais grâce à mon bonheur, jamais votre bonté
N'a donné d'autre prix à ma fidélité.

Ce traitement me fait souvenir d'un voyage,
Où je mangeay pour vous mon petit héritage,
Vous tombâtes malade, & sans vous faire tort,
Par mes soins, mes secours, j'empeschay votre mort.

D A M I S.

J'aurois avec plaisir abandonné la vie.

P A S Q U I N.

Vous n'en témoigniez pas cependant grande envie.
Pasquin, me disiez-vous, en me tendant les bras,
Prend courage, mon fils, ne m'abandonne pas,
Et puisque tu veux bien partager ma misère,
Compte que si le sort me devient moins contraires
Tu t'en ressentiras ainsi que moy. Mais bon,
Huit ou dix jours après vous prîtes un bâton,
Et me fîtes sentir, en me donnant l'aubade,
Que graces à mes soins vous n'étiez plus malade.

D A M I S.

Oh tais-toy malheureux, ou je t'assomme.

P A S Q U I N.

Eh bien,
Puisque vous le voulez, je ne vous dis plus rien,
Mais restez à Paris, retournez à la Guerre,
Baitez si vous voulez tout le tour de la Terre,
Mariez-vous, ou bien ne vous mariez pas,

Le fidèle Pasquin ne suivra plus vos pas.

Adieu, je ne veux plus vous servir davantage.

Il s'en va, puis il revient.

Vous ne m'appellez point ?

D A M I S.

Non.

P A S Q U I N.

Serviteur.

D A M I S.

Il revient encor. Bon voyage.

Plaît-il ?

F A S Q U I N.

D A M I S.

Quoy ?

P A S Q U I N.

Vous voulez me retenir je croys.

D A M I S.

Moy ? Je n'y pense pas.

P A S Q U I N.

Non ?

D A M I S.

Non.

P A S Q U I N.

J'y pense bien moy.

J'ay peine à vous quitter.

D A M I S.

J'en ay l'ame ravie.

P A S Q U I N.

C'a parlez franchement, auriez-vous quelque envie
De vous raccommoder ? Je vous pardonne tout.

D A M I S.

Non tu me déplais trop.

P A S Q U I N.

Vous me poussez à bout ;

J'ay bien peur à la fin de perdre patience.

Songez que je pourrois, si j'aimois la vengeance . . .

Vous êtes un maraut , un faquin . Vous croyez
 Que je vous crains beaucoup . Il faut que vous sçachiez
 Qu'un homme tel que vous ne sçauroit jamais nuire ,
 Et qu'auprès de Geroute on ne peut me détruire .
 Je l'ay si bien saisi qu'il ne peut m'échaper ,
 Et dans vos grands projets vous pourriez vous tromper .
 Songez , loin d'exiger des excuses d'un maître ,
 À demander pardon ; vous l'obtiendrez peut-être .



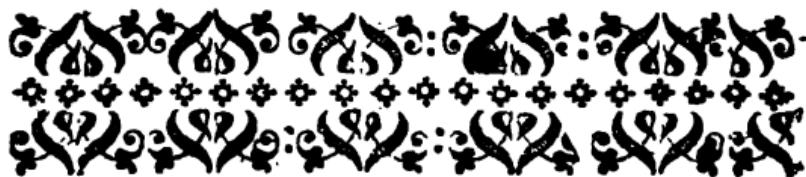
SCENE VIII.

PASQUIN *saph.*

ME voilà sur ma foy joliment ajusté ,
 Et payé comme il faut de ma sincérité .
 Courage Dom Pasquin ; signalez vôtre zele
 Pour un maître . . . Non non , l'occasion est belle
 Pour punir cet ingrat & même dés aujourd'huy ,
 Et moibleu je vais être aussi fourbe que lui .

Fin du second Acte.

ACTE.



A C T E III.



S C E N E P R E M I E R E.

L Y S E T T E. *seule.*

O U trouveray-je Ariste ? Ah qu'il aura de joye
 Du secours imprévu que le Ciel nous envoye !
 Pasquin bien à propos s'est venu rendre à nous ,
 Et je vais à Damis porter de rudes coups.
 Le traître ! il est aimé d'une jeune personne ,
 Et par pure amitié Dorante la luy donne ,
 Enfin ce que pour luy Geronte fait icy ,
 Dorante en sa faveur l'a déjà fait aussi.
 On dressé le Contrat & la Nôce s'apprête ,
 Un malheureux procés vient troubler cette fete .
 On le perd , & Damis à peine en est instruit ,
 Qu'il prend congé d'Orphise , ou plutôt qu'il s'enfuit .
 Ce lâche déserteur qu'il faudra que j'assomme ,
 Se refugie icy , séduit nôtre bon homme ,
 Et veut être son gendre aujourd'huy ? Non morbleu !
 Je l'empêcheray bien , & nous verrons beau jeu .
 De cette histoire cy je prétends faire usage ,
 Et nous en tirerons un fort grand avantage :
 Mais ne nous pressons point ; Avant que d'éclater
 Il faut avec nôtre Oncle un peu me concerter .

Allons donc . . . mais que veut cette noire femelle ?
Je ne la connais point. Voyons.

SCENE II,

LYSETTE, NERINE.

NERINE.

MAdemoiselle,

C'est icy la maison de Geronte ?

LYSETTE.

Oùy vrayment.

NERINE.

Je suis vôtre servante.

LYSETTE.

Oh ça , sans compliment ,

Qu'est-ce que vous voulez ?

NERINE.

Vous me paroîsez vive.

LYSETTE.

Il est vray je le suis , & même un peu naïve ,

Et je vous avouîray que vôtre abord icy

Me paroît surprenant.

NERINE.

Le vôtre l'est aussi.

Quand même du logis vous seriez la maîtresse ,
Vous pourriez me parler avec moins de rudesse ,
Mais je crois , & soit dit sans vous mettre en courroux ,
Que vous êtes icy ce que je suis chez nous.

LYSETTE.

C'est selon. Car enfin deux filles de notre âge ,

C O M E D I E.

47

Peuvent fort bien se mettre à different usage.
Mais brisons là-dessus. Parlez, mon temps m'est
cher,
Quel sujet vous amene icy?

N E R I N E.

J'y viens chercher . . .
L Y S E T T E.

Geronte?

N E R I N E.

Non.

L Y S E T T E.

Son frere?

N E R I N E.

Encor moins.

L Y S E T T E.

Isabelle ?

N E R I N E.

Point du tout.

L Y S E T T E.

Point du tout ! Qui diantre cherche-t-elle ?
Demandez-vous Lyserte ? En ce cas , la voicy.

N E R I N E.

Non.

L Y S E T T E.

Voilà tous les gens qui demeurent icy.

N E R I N E.

Excusez , je croyois y trouver un jeune homme .
On se sera mépris. Elle veut s'en aller.

L Y S E T T E.

Doucement. Il se nomme ?

N E R I N E.

Damis.

L Y S E T T E.

Damis ! Oh oh ! Vous connaissez Damis ?

N E R I N E.

Méz.

L'INGRAT.
LYSETTE.

Il est ceans. Est-il de vos amis ?
NERINE.

Deut-être. Mais de graceachevez de m'instruire,
Damis... .

Elle soupire.

LYSETTE.

Vous soupirerez ?

NERINE.

Il est vray, je soupire.
N'a-t'il pas un Valet qui se nomme Pasquin ?

LYSETTE.

Oùy.

NERINE.

Mon message est fait. Adieu, jusqu'à demain.

LYSETTE *la retenant.*

Souffrez à votre tour que je vous interroge.

Vous avez de l'esprit.

NERINE.

Vrayment c'est un éloge

Que je n'attendois pas.

LYSETTE.

Etes-vous de Paris ?

NERINE..

Non, j'y fluis depuis peu.

LYSETTE.

Quel est votre païs ?

Je voudrois le scavoir.

NERINE.

Helas que vous importe ?

LYSETTE.

J'ay pour le demander une raison très-forte.

NERINE.

J'en ay peut être aussi pour ne le dire point.

LYSETTE.

Non, croyez moy, ma chere, éclaircissons ce point.

A quelque heureux succès cela peut nous conduire,

Et

NERINE.

C O M E D I E.

49

NERINE.

Je suis de Nevers puisqu'il vous faut le dire.

LYSETTE.

Vous êtes de Nevers ? l'ay-je bien entendu ?

NERINE.

Fort bien. De point en point je vous ay répondu,
Souffrez . . .

LYSETTE.

Encor un mot. Connoissez-vous Orphise ?

NERINE.

C'est ma maîtresse.

LYSETTE.

Ah Ciel !

NERINE.

D'où vient cette surprise ?

LYSETTE.

Vous êtes donc Nerine ?

NERINE.

Oüy.

LYSETTE.

Quel ravissement !

Embrassez-moy ma chere , & très-étroitement.
Orphise est-elle ici ?

NERINE.

Sans doute , avec son pere,

LYSETTE.

Une seconde fois embrassez-moy, ma chere.

Soyez la bien venuë. O jour cent fois heureux !
Me voilà maintenant au comble de mes vœux.

NERINE.

Cet accueil obligant me rassure & me charme,
Mais par quelle raison ? . . .

LYSETTE.

Nous sommes en alarme ;

Le Patron de ceans veut donner pour époux
Damis à ma maîtresse.

L'INGRAT.

NERINE:

Ah! que m'apprenez-vous?

LYSETTE.

Or nous n'en voulons point. Nous en aimons un autre,
 Et nous voulons l'avoir. Pour reclamer le vôtre,
 Vous venez à propos. Reprenez votre bien,
 Car très-assurément nous n'y prétendons rien.

NERINE.

Et Damis consent-il à ce beau mariage?

LYSETTE.

C'est ce qui nous désole.

NERINE.

Ah perfide! ah volage!

Je ne m'étonne plus si depuis quatre mois
 L'ingrat n'a pas daigné nous écrire une fois.
 Je tremble, & je ne sçay s'il faut que je hazarde,
 A m'éclaircir aussi... Mais plus je vous regarde,
 Plus je crains que Pasquin n'ait imité Damis.
 Le malheureux ! après ce qu'il m'avoit promis !
 Ma chere, dites-moy franchement s'il vous aime.

LYSETTE.

Voulez-vous le sçavoir au plutôt par luy-même ?

NERINE.

Comment ?

LYSETTE.

Dans un instant il viendra me chercher,
 Et de ce cabrier où je vais vous cacher....
 Mais il vient, entrez vite, & soyez attentive.





SCENE III.

LYSETTE, PASQUIN.

LYSETTE.

VIENS-TU de chez Cleon ?

PASQUIN.

Où, mon enfant, j'arrive.

Des beaux tours de mon maître il est instruit à fond.

LYSETTE.

Il t'en a scû bon gré.

PASQUIN.

Vraiment je t'en répond.

Si tu scavois combien il m'a fait de caresses . . .

Dis-moy, les grands Seigneurs tiennent-ils leurs promesses ?

LYSETTE.

Quelquefois.

PASQUIN.

C'est-à-dire, à parler franchement,

Qu'ils promettent beaucoup, & tiennent rarement.

LYSETTE.

A te dire levray, c'est assez leur allure.

PASQUIN.

Tant pis.

LYSETTE.

Mais pour Cleon, oh sa parole est sûre.

PASQUIN.

Tant mieux. Car il prétend me faire tant de bien,
Que jamais, m'a-t-il dit, il ne me manque rien ;

Enfin à mon merite il fçait rendre justice ,
Et je vais dans deux jours entrer à son service.

L Y S E T T E.

Tout de bon ?

P A S Q U I N.

Tout de bon. C'est un point arrêté ,
Mais n'en dis mot , au moins , car tout seroit gâté.
Il s'agit de fourber un ingrat très-insigne ,
Qui du premier coup d'œil devine au moindre signe.
Une parole , un rien , tout le met en soupçon.
Je croy qu'il est sorcier.

L Y S E T T E.

Eh mon pauvre garçon ,
Je fçay forr bien me taire.

P A S Q U I N.

Oh tu n'est donc pas fille.

L Y S E T T E.

Je suis fille & me tais. C'est par-là que je brille.
Je faisois tout à l'heure une reflexion :
Quand Geronte est coiffé de quelque opinion ,
Rien ne la peut détruire. Il entendra l'histoire
D'Orphise & de Damis sans en vouloir rien croire.

P A S Q U I N,

Il est vray.

L Y S E T T E.

Pour sortir de cette affaire cy ,
Nous aurions grand besoin qu'Orphise fût icy -

P A S Q U I N.

Plût à Dieu qu'elle y fût , aussi-bien que Nerine !
Mais elles sont bien loin , c'est ce qui me chagrine.

L Y S E T T E.

Tu penses donc encor à Nerine ?

P A S Q U I N.

Oüy vramment.

L Y S E T T E

Et d'où peut provenir un pareil changement ?
Tu m'aimois , disois-tu ?

C O M È D I E.

P A S Q U I N.

53

Je ne puis m'en deffendre,
T'es yeux yifs & fripons ont pensé me surprendre ;
Mais enfin tes mépris , dont je te scay bon gré ,
M'ont fait vois que leurs coups ne m'avoient qu'ef-
fleuré.

D'ailleurs crois-tu qu'il soit une peine plus rude ,
Que celle de se voir noirci d'ingratitude ?
Non. Le cœur d'un ingrat est toujours agité ,
Et je croy qu'un damné n'est pas plus tourmenté.
On convient malgré soy que l'on n'est qu'un infâme ,
Et toujors la raison . . . qui regle une belle ame . . .
Car enfin vois-tu bien , quand on a de l'honneur . . .
On rougit aisément . . . & si-tôt que le cœur . . .
Pour ainsi dire . . . avec l'animal raisonnnable . . .
Fi morbleu , les ingratis ne valent pas le diable.

L Y S E T T E.

J'admire la beauté de ton raisonnement.

P A S Q U I N.

Je me suis embrouillé.

L Y S E T T E.

C'est dommage vrayment.

P A S Q U I N.

La morale . . .

L Y S E T T E

Oüy, Pasquin , ta morale est très-fine ,
Mais tu la prêches mal. Revenons à Nerine.
Souhaittes-tu bien fort de la voir ?

P A S Q U I N.

Oüy ma foy.

L Y S E T T E.

Ecoute , scais tu bien qu'il ne tiendroit qu'à moy
De te la faire voir ?

P A S Q U I N.

Comment ?

L Y S E T T E.

Je suis sorcier.

I iij

L'INGRAT
PASQUIN.

Quoy tu vas au sabat ?

LYSETTE.

Serois-je la première ?

Si tu veux, à l'instant un spectre paroîtra
Tout semblable à Nerine, & même parlera.

PASQUIN.

La pauvre fille en tient. Ne dors-tu point Lysette ?

LYSETTE.

Non tu n'as qu'à parler, c'est une affaire faite.

PASQUIN.

Je te croyois plus sage.

LYSETTE.

Ah que de vains propos !

Dis, JE VEUX VOIR NERINE, & moy par quelques mots

Que je vais prononcer, je la feray paroître.

PASQUIN.

Parbleu, c'est être folle aurant qu'on le peut être,
Mais je consens à tout, pour me mocquer de toy.

LYSETTE.

Bon.

PASQUIN.

Je veux voir Nerine, allons montré-la moy.

LYSETTE.

Elle fait plusieurs gestes extravagans, & puis
en cercle autour de Pasquin, & dit ensuite fort gravement . . .

Amo. Masculinus. Diabolus.

PASQUIN.

Comment diable !

Ce sont mots de grimoire.

LYSETTE.

À ma voix redoutable,
Obéissez Nerine, & paroissez icy.



SCENE IV.

LYSETTE, NERINE, PASQUIN.

NERINE.

Tes charmes peuvent tout, j'accours, & me voicy;

PASQUIN.

Ah que vois-je !

LYSETTE.

As-tu peur ?

PASQUIN.

Non. Mais c'est que je tremble.

LYSETTE.

Je vais voir ma maîtresse, & je vous laisse ensemble.



SCENE V.

NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

Lysette, demeurez. Quelle malignité !

Me laisser là tout seul ! Lysette en vérité..

NERINE le retiens.

Approche.

L' IN G R A T.
P A S Q U I N.

Attendez donc.

Il fuit de l'autre côté du Theatre.

N E R I N E.

Suis-je si redoutable ?

P A S Q U I N.

Parlez-moy franchement, n'êtes-vous point un diable ?

N E R I N E.

Oùy sans doute, je suis un diable feminia.

P A S Q U I N.

Peste, vous êtes donc un diable bien malin

N E R I N E.

Vien, je veux t'embrasser.

P A S Q U I N.

Pour m'étrangler peut-être.

Madame Lucifer, allez prendre mon maître.

N E R I N E.

Ah ah ah.

P A S Q U I N.

Vous riez ? Cet esprit est bouffon.

Mais il faut que je sois un insigne poltron.

Approchez, s'il vous plaît, que je vous examine,

Arrêtez. Bon. Voilà tous les traits de Nerine.

Parlez.

N E R I N E.

Eh le poltron, deux filles te font peur :

Toy qui m'as si souvent parlé de ta valeur.

P A S Q U I N.

Oh c'est elle. Je sens revenir mon courage.

Mais pourquoy, s'il vous plaît, ce lugubre équipage ?

N E R I N E.

C'est que la tante est morte, & nous portons le deuil.

Grande succession.

P A S Q U I N.

Bon. Au premier coup d'œil

Cet accoutrement noir m'a frappé. La surprise

De te voir tout d'un coup . . . Tu ris de ma sottise,

Mais

C O M E D I E.

57

Mais bien d'autres que moy, peut-être y seroient plus.
Pourquoy donc, s'il vous plaît, êtes vous à Paris ?

N E R I N E.

Pourquoy ? pour ce Procès qu'avoit perdu Dorante.

P A S Q U I N.

Dieu mercy me voilà hors de toute épouvrante.
Vien, je veux t'embrasser du meilleur de mon cœur,
Il n'en faut point mentir, mais tu m'as fait grand peur.

N E R I N E.

C'est bien fait. Tu voulois prendre une autre maîtresse;
Et t'en voila puni.

P A S Q U I N.

Va croy moy, ma foiblesse :

N'a duré tout au plus que la moitié d'un jour,
Et ce n'est proprement, qu'une éclypse d'amour.

N E R I N E.

J'ay fort bien entendu ton discours à Lysette,
Et de ton repentir je suis très-satisfaitte,
Mais plus d'éclypse au moins,

P A S Q U I N.

Non je te le promets.

Tu me vois étonné si je le fus jamais.

Quel hazard a voulu que tu te sois trouvée

Icy tout à propos . . .

N E R I N E.

Quand j'y suis arrivée :

Je ne m'attendois pas à cet évenement.

P A S Q U I N.

Ma foy ni moy non plus.

N E R I N E.

Je voulois doucement :

Et sans me découvrir, apprendre si ton maître

Comme on nous le dit hyer étoit céans. Peut-être

L'aurois-je pû scâvoir par des gens du quartier.

J'ay crû qu'il valoit mieux m'adresser au Portier.

Je ne l'ay point trouvé. Sa porte étoit ouverte :

J'ay traversé la cour. La cour étoit déserte,

K

Pas le moindre laquais. Moy sans me rebuter
 J'ay monté jusqu'icy. C'étoit beaucoup ~~water~~,
 Mais l'amour me guidoit, j'étois bien soutenué.
 Lysette s'est d'abord présentée à ma vñé.
 J'ay demandé Damis. J'ay scû ses trahisons,
 Cela m'a fait sur toy naître quelques soufçons.
 Je l'ay dit bonnement. Lysette m'a cachée,
 Tu viens, je te fais peur, & n'en suis pas fâchée.

P A S Q U I N.

Les friponnes ! à moy, me faire de ces tours !
 Je n'en seray remis de plus de quinze jours.
 Mais Nerine, apprends moy des nouvelles d'Orphise,
 Que dit-elle de nous ?

N E R I N E.

Ce qu'il faut qu'elle en dise.

Bien du mal.

P A S Q U I N.

Il est vray qu'on n'en peut dire assez.

De mon maître, s'entend. Pour moy comme tu scias...

N E R I N E.

Je scay que si Lysette eût eu plus de foiblesse,
 J'en avois peur mon compte ainsi que ma maîtresse.
 Vas je ne suis pas drappe, & . . .

P A S Q U I N.

Parlons du Procés.

Vôtre appel à Paris a-t-il quelque succès ?

N E R I N E.

Le Procés est gagné, la tante est dans la biere ;
 Orphise ma maîtresse est sa seule heritiere.

P A S Q U I N.

La peste quelle aubeine !

N E R I N E.

Et tous ces bonheurs-là

Sont venus en huit jours ; Que dis-tu de cela ?

P A S Q U I N.

Qu'il semble que le Ciel en tout vous favorise
 Pour punir un ingrat, & pour venger Orphise,

C O M E D I E.

Car je ne pense pas qu'après ce qu'il a fait,
Le dessein qu'elle avoit puise avoir son effet.

N E R I N E.

Si ma maîtresse encor le retrouvoit fidèle,
Avec quelques soupirs il obtiendroit tout d'elle.
Il possedoit son cœur ; Mais dés qu'elle l'aura
Toute sa perfidie , elle se guerira.

P A S Q U I N.

Si tu pouvois ceans amener ta maîtresse ,
Rien ne la pourroit mieux guerir de sa foiblesse.

N E R I N E.

Cela m'est très-facile , elle est fort près d'icy ,
Mais il faut qu'avec moy tu lui parles aussi.

P A S Q U I N

Soit , mais séparons - nous. Damis peut nous sur-
prendre ;
À vingt pas du logis tu n'auras qu'à m'attendre ,
Je m'en vais t'y rejoindre. On vient.

N E R I N E.

Et moy je sors.



S C E N E VI.

I S A B E L L E , A R I S T E ,

L Y S E T T E , P A S Q U I N .

L Y S E T T E à Pasquin.

Q U'est devenu le spectre ?

P A S Q U I N .

Il est déjà dehors ,
Madame la sorcière , & si ton art magique

M'a fait voir tout à coup cet esprit pacifique,
Moy j'en évoque un autre, & dans quelques momens
Vous verrez tout l'effet de mes enchantemens.

ISABELLE.

Que dis-tu ?

PASQUIN.

Qu'à l'instant Orphise va paroître
Pour rompre les projets de mon indigne maître ;
Nous avons entrepris de l'amener icy ,
Et je veux que tantôt Dorante y vienne aussi.

ARISTE.

J'iray le chercher moy.

PASQUIN.

Tant mieux. Dans leur colère
Dieu fçait comme ils peindront Damis à votre pere.

ARISTE.

De l'humeur dont il est , quand il le connoîtra ,
Loin d'en faire son gendre il le détestera ;
Mais il faut que Cleon fçache notre entreprise ,
Et que dans son carosse il aille prendre Orphise.
Va le trouver. Il est dans mon appartement.

ISABELLE.

Depesehe-toy Pasquin.

PASQUIN.

J'y cours dans ce momens.

ARISTE.

Il nous faudroit du temps. Pour l'obtenir, maniece ,
Suivez bien mes conseils.

PASQUIN.

Quels sont-ils ?

LYSETTE.

Ma maîtressé
Va feindre d'accepter ton maître pour époux ,
Mais à condition . . .

PASQUIN.

Je comprends.

ARISTE.

C O M E D I E.
A R I S T E.

Taisez-vous.

quelqu'un vient ce me semble.

P A S Q U I N.

Adieu je me retire.

I S A B E L L E.

Je crains . . .

L Y S E T T E.

Tout ira bien, j'ose vous le prédire.

Oùy, je véux mourir fille, & j'en enragerois.
Si Damis est jamais vòtre Epoux.

I S A B E L L E.

Tu pourrois . . .



S C E N E VII.

G E R O N T E , A R I S T E , D A M I S ;

I S A B E L L E , L Y S E T T E .

G E R O N T E à Ariste.

A H vous voilà. Je viens de conclure une affaire
Qui n'aura pas, je croÿ, le bonheur de vous
plaire,
Mais je vous avouâray que mon ambition,
N'est pas celle d'avoir vòtre approbation.

A R I S T E.

Je vous suis obligé.

G E R O N T E .

Pour vous ma chere fille
Qui veulez, quoy qu'il coûte, ennoblier ma famille,

L .

22

L' IN G R A T.

Et qui vous entez d'un Seigneur indigent
Qui soupire pour vous , moins que pour mon argent.
De vos hauts sentimens , daignez un peu descendre ,
Et recevez l'époux que j'ay choisi pour gendre .
Il n'est point relevé par des titres pompeux ,
Mais il m'aime , il vous aime , & c'est ce que je veux ;
Vous ne vous direz point ni Monsieur , ni Madame ,
Il sera votre époux , & vous serez sa femme ;
Ces beaux noms consacrez à la société ,
Et bannis par l'orgueil & l'infidélité ,
Seront , conformément aux coutumes antiques ,
Vos titres les plus doux , & les plus magnifiques .

L Y S E T T E.

Ces mots ont en effet un agréable son !
Ma femme ! mon époux ! oùy vous avez raison .

G E R O N T E.

Tu veux râiller je crois ?

L Y S E T T E.

Moy ? point du tout . J'admirer .
Mon époux ! Que ce mot est agréable à dire !

G E R O N T E.

Notre Contrat est fait & dressé comme il faut .

L Y S E T T E.

Le beau chef d'œuvre !

G E R O N T E.

Allons le signer au plûtôt .

à Isabelle

Comment vous hésitez ?

I S A B E L L E.

Ah de grâce mon pere !

G E R O N T E.

Quoy coquine ?

A R I S T E.

Calmez un peu votre colere ,

Et daignez l'écouter pendant quelques momens .

G E R O N T E.

Et qu'ay-je affaire moy de ses raisonnemens ?

C O M E D I E.
A R I S T E.

13

Mais enfin . . .

G E R O N T E.

Mais enfin la chose est résolue,
Qui ne réplique pas, ma bile est trop émuë.

A R I S T E.

Quel risque courrez-vous, à scavoir ses raisons ?

G E R O N T E.

De voir qu'elle ne suit que vos sortes leçons.

A R I S T E.

Voilà de vos discours, mais je vous les pardonne,
Pourvu que vous voiez quels conseils je lui donne.

G E R O N T E à sa fille.

Eh bien vous dites donc ?

I S A B E L L E.

Que je ne feray plus

Contre vos volontez des efforts superflus ;
Mais mon pere du moins, si ma plus forte envie
Est de vous immoler le bonheur de ma vie,
Ne me contraignez pas d'obéir dès ce jour,
Et donnez-moy du temps pour combattre l'amour,
Où, pour premier effort de mon obéissance
Je m'en vais à Gleop ôter toute esperance,
Luy dire que Damis doit être mon époux,
Et que l'amour sur moy, peut beaucoup moins que
vous.

Après un tel effort le temps fera le reste,
Il vient à bout de tout. Enfin je vous proteste
Que si vous persisterez dans votre sentiment,
Je vous obéiray mon pere, aveuglément.

G E R O N T E.

Oh j'y persisteray j'ose vous le promettre.
Mais à combien encor voulez-vous nous remettre ?

L Y S R T T E.

Cleon avoit son cœur, & l'avoit tout entier,
Il nous faut bien au moins six mois pour l'oublier.
Et pour aimer Monsieur qui n'est pas trop aimable,

L ij

L'INGRAT.

Un délay de trois ans me paraît raisonnable.

G E R O N T E.

Vous êtes une folle, on vous l'a dit cent fois,
Taisez-vous.

D A M E S.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que je vois,
Monsieur, que je n'ay pas le bonheur de luy plaire.

L Y S E T T E.

Oh vrayment désormais je seray moins sincere,
Car je ne diray plus que mille biens de vous.
De ma maîtresse un jour vous deviendrez l'époux,
Je dois m'accoutumer à vous flatter d'avance,
Et joindre mes respects à son obéissance.

A R I S T E.

Mon frere, vous voyez le fruit de mes avis,
Eh bien a-t'on mal fait de les avoir suivis?

G E R O N T E.

Non, & j'avoue ici que ma surprise est grande.

A R I S T E.

Ainsi donc Isabelle obtiendra sa demande ?

G E R O N T E.

Soit. Nous differerons encore quelque temps,
Il faut la contenter ; mais aussi je prétends
Que Cleon dès ce jour apprenne d'Isabelle,
Combien mes volontez ont de pouvoir sur elle,
Qu'elle obtienne de luy de ne le voir jamais,
Et que Damis enfin soit aimé désormais.

A R I S T E.

Je vais trouver Cleon, & moy-même l'instruire . . .

G E R O N T E.

Mais au moins dites-luy tout ce qu'il faut luy dire.

A R I S T E.

Reposez-vous sur moy.

G E R O N T E.

Je serai pour un instant,
Ma fille, songez bien . . .

COMÉDIE.

LYSETTE.

Eh vous serez content.



SCÈNE VIII.

ISABELLE, DAMIS, LYSETTE.

DAMIS.

J'Ay peine à croire encor ce que je viens d'entendre,
Madame, se peut-il que l'amour le plus tendre
Appuyé du devoir ait touché votre cœur,
Et consentez-vous bien à faire mon bonheur ?

ISABELLE.

Aux loix de mon devoir vous me voyez soumise.

LYSETTE.

Oüy, mais à dire vray c'est faire une sottise.
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait,
Et tout homme d'honneur en doit craindre l'effet :
Je pourrois sur cela me faire mieux comprendre,
Mais vous m'entendez - bien, si vous voulez m'en-
tendre.

DAMIS.

Si Madame consent que je sois son époux
Sa vertu me répond du bonheur le plus doux.

LYSETTE.

Ne vous y fiez pas.

DAMIS.

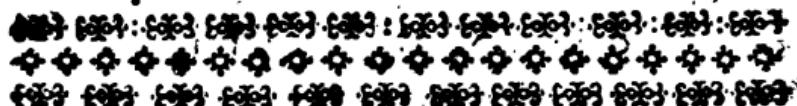
Je ne veux point encore
Vous presser de m'aimer quoique je vous adore :
Un autre a votre cœur, je ne puis l'ignorer,
Mais laissez-moy du moins la douceur d'espérer.
Daignez à mon amour accorder cette grâce.

L iiij.

Pour l'obtenir de vous que faut-il que je fasse ?

Il se jette à ses genoux.

Permettez qu'un amant respectueux, soumis . . .



SCENE IX.

ISABELLE, ORPHISE, CLEON,
DAMIS, LYSETTE, NERINE.

C L E O N .

QUE vois-je ? c'est donc là ce que tu m'a promis,
Perfide ?

O R P H I S E .

C'est ainsi que Damis m'est fidèle,
Et je trouve l'Ingrat aux genoux d'Isabelle ?

D A M I S à part.

Ciel ! qu'est-ce que je vois !

C L E O N .

Sont-ce là les effets
Qu'ont produit dans ton cœur mes soins & mes bien-
faits ?

O R P H I S E .

Est-ce donc là le prix que je devois attendre
D'une estime si pure, & d'une amour si tendre ?

C L E O N .

Fut-il jamais un cœur & plus double, & plus bas ?

L Y S E T T E .

Bon. Pousser l'un & l'autre, & ne l'épargnez pas,

C O M E D I E.

67

C L E O N.

Rends graces au respect qui retient ma colete,
Et compte que sans luy, prompt à me satisfaire
Je scaurois . . .

O R P H I S E.

Non Monsieur, je le puniray mieux;
Et puisque mon amour m'a conduitte en ces lieux,
Cet amour outragé doit me servir de guide,
Pour venger mon injure & confondre un perfide.
Mon pere ignore encor toutes tes trahisons,
Mais je vais au plûtôt confirmer ses soupçons,
Il t'a comblé de biens, il m'aime, & ton offense
Luy fera comme à moy souhaitter la vengeance.

C L E O N.

Ariste avec Pasquin l'est allé visiter
Pour l'informer de tout, & même l'inviter
A détromper Geronte & luy faire connoître
Ce qu'il doit esperer d'un Ingrat & d'un traître.

L Y S E T T E.

Oüy, oüy, nous parviendrrons à le désabuser.
Chez Ariste avec nous, venez vous reposer.
Le bon homme est dehors. Jusqu'à ce qu'il revienne
Il faut sur tout ceci que l'on vous entretieune.

O R P H I S E à Cleon.

Attendant le succès de nos communs efforts,
Perfide, je te laisse en proye à tes remords.

S C E N E X.

D A M I S *seul.*

Quelle avanture ô Ciel ! Comment ? par quel
miracle
Orphise est-elle ici pour me servir d'obstacle ?

Son pere va venir , je les verray tous deux . . .
Que la foudre à l'instant puisse tomber sur eux.
Allons , il faut tâcher de parer ma disgrace.
J'ay déjà concerté ce qu'il faut que je fasse ,
Et pendant leurs discours que je n'écoutois pas ,
Je songeois aux moyens de sortir d'embarras.
Prévenons le bon homme , & sans perdre courage ,
Mensonge , adresse , esprit , mettons tout en usage.
Il ne les connoît point , & sa credulité ,
Peut faire réussir ce que j'ay projeté.

Fin du troisième Acte.



ACTE



ACTE IV.



SCÈNE PREMIÈRE.

GERONTE, DAMIS.

GERONTE.

Ils veulent me surprendre ?

DAMIS.

Oui la chose est certaine.

GERONTE.

Leurs efforts seront vainx, ne soyez point en peine.

DAMIS.

J'ay balancé long temps à vous le declarer.

Mais comme on veut me perdre & me deshonorcer,

J'ay résolu, Monsieur, de rompre le filet,

Vous pourrirez vous laisset tromper à l'apparence ;

Car enfin leur projet est si bien concerté,

Que tout homme croiroit ce qu'ils ont inventé,

Si l n'estoit prévenu sur cette fourberie.

GERONTE.

Mais par où sçavez-vous leur complot, je vous prie ?

DAMIS.

Par mes réflexions.

GERONTE.

Cela ne prouve rien.

M

DAMIS

Voulez-vous m'écouter ?

GERONTE.

Oùy-dà je le veux bien.

DAMIS.

Cleon depuis long temps est aimé d'Isabelle
 Qui ne ressent pour moy qu'une haine mortelle ,
 Ay-je dit , cependant tout d'un coup je là voy
 Preste à quitter Cleon pour me donner sa foy ,
 Mais à condition que l'Hymen se differe.
 On veut gagner du temps , ceci cache un mystere ;
 Me suis-je dit encor .

GERONTE.

Je crois qu'il a raison.

DAMIS.

Vous sortez. Aussi-tôt je vois entrer Cleon.
 Isabelle luy dit , mais sans paroître émuë ,
 Qu'à m'épouser enfin elle s'est resoluë :
 Je croyois que Cleon enflammé de courroux ,
 S'alloit plaindre aigrement de moy , d'elle , de votis .
 Je ne veux point , dit-il , me répandre en injures ,
 Damis , j'étoufferay jusqu'aux moindres murmures ,
 Isabelle vous donne , & sa main & son cœur ,
 J'y con'sens , soyez-en tranquille possesseur .
 D'un amant qu'on trahit est-ce là le langage ?

GERONTE.

Non non , ils m'ont trompé Je le voy bien. J'enrage.

DAMIS.

Lorsque sur tout cela je fais reflexion . . .
 Ecoutez-moy de grace avec attention .
 Isabelle & Cleon en bonne intelligence .
 Vont dans l'appartement d'Artiste .

GERONTE.

.. Plus j'y pense ,
 Et plus je voy mordieu que je ne suis qu'un sot .

DAMIS.

Mais écoutez-moy donc .

C O M E D I E.
G E R O N T E.

71

Je ne diray plus mot.

A chevez.

D A M I S.

Je les suis . . .

G E R O N T E.

Je vous feray connoître . . .

D A M I S.

Mais je les suis de loin , ne voulant pas paroître.

Ils entrent . . .

G E R O N T E.

Ce qu'on gagne à se joüer à moy.

D A M I S.

Je me tiens à la porte . On parle . J'entends . . .

G E R O N T E.

Quoy ?

D A M I S.

Qu'on demande à Pasquin . . .

G E R O N T E.

Vôtre valet ?

D A M I S.

Sans doute , . .

Si les gens qu'il fçait bien , sont arrivés . J'écoute
Pour fçavoir sa réponse , & j'entends ce maraut
Qui dit que ces gens-là vont venir au plûtôt ,
Qu'il les a tous instruits de la bonne maniere ,
Et qu'enfin la suivante ; & la fille & le pere
Sçavent si bien leur Rôle & le joûront si bien ,
Qu'à cette Comedie il ne manquera rien .

G E R O N T E.

Non , car j'en seray moy , je la rendray plaisante .

D A M I S.

Un Vieillard doit venir sous le nom de Dorante ,
Arrivé depuis peu de Nevers à Paris ,
Car de tous leurs discours c'est ce que j'ay compris .
Une fille suivra qui se disant Orphise ,
Soutiendra qu'à Nevers elle me fut promise .

L'INGRAT.

Que je suis un ingrat qui luy manque de foy.
Et pour mieux appuyer ce qu'ils diront de moy,
Une fausse suivante après cent impostures,
D'un air simple & naïf m'accablera d'injutes.

GERONTE.

Allons, sortont . . .

DAMIS.

Il faut . . .

GERONTE.

Suivez-moy.

DAMIS.

Mais enfin ,
Il est bon de sçavoir quel eschâtre dessein.

GERONTE.

Mon dessein ? c'est d'aller chanter pouille à mon frere.

DAMIS.

Si j'osois . . .

GERONTE.

Je n'ay point de plus pressante affaire;

DAMIS.

De grace moderez un tel emportement ,

Il faut pour nous venger agir plus doucement.

GERONTE.

Pour qui me prenez-vous ? usé de politique

Sçachant qu'à me tromper tout le monde s'applique ?

DAMIS.

Oùy si vous m'en croyez.

GERONTE.

Je ne vous croiray point ,

Et rien ne me sçauoit convertir sur ce point.

DAMIS.

Voulez-vous aujord'huy desoler votre frere ?

GERONTE.

Oùy.

DAMIS.

Feignez d'ignorer le nom de cette affaire ,
Mais lorsqu'il vous viendra proposer d'éconter

Ceux

C O M E D I E.

73

Ceux que pour m'accuser il doit vous présenter,
En vous mocquant de luy, dites d'un air tranquile,
Qu'il prend aussi bien qu'eux une peine inutile,
Que déjà vous fçavez le fait dont il s'agit,
Qu'il peut les renvoyer, & vous tenés pour dit... .

G E R O N T E.

Il faut donc ignorer qu'ils veulent me surprendre ?

D A M I S.

Oüy. Mais pour les punir il faut sans plus attendre
Revoquer le délay que l'on vous a surpris,
Et terminer la chose aujourd'huy.

G E R O N T E.

J'y souscris.

D A M I S.

Ils verront bien par-là que toute leur adresse... .

G E R O N T E.

Il est vray. Vos discours sont si pleins de sagesse,
Que je me voudrois mal de n'y pas déferer.
Pour la première fois je vais me modérer.
Oh qu'il m'en coûtera ! Je sens que de ma vie,
Je n'eus de querelle une si forte envie.

D A M I S.

Mais, si vous aimez mieux éclater... .

G E R O N T E.

Non Damis,
Me voilà résolu de suivre votre avis.

D A M I S.

Quelquefois il est bon de se mettre en colere.

G E R O N T E *en fureur.*

Ventrebleu je vous dis que je n'en veux rien faire.

D A M I S.

L'intérêt que je prends... .

G E R O N T E.

Trêve de Compliment.

D A M I S.

Oüy je me sens pour vous un tel attachement,
Qu'il n'est rien... .

N

L' INGRAT.

GERONTE.

Vous plaît-il de garder le silence?

PASQUIN *derrière le Théâtre.*

Je vais le préparer donnez-vous patience.

GERONTE.

Qu'est-ce que j'entends-là?

DAMIS

C'est la voix de Pasquin.

On va pour commencer détaché ce Coquin.

GERONTE.

Eloignez-vous un peu, vous pourrez nous entendre,
Et quand il sera temps, vous viendrez le surprendre.

DAMIS.

Il va vous en conter de toutes les façons.

GERONTE.

Eh vous verrez comment je récoy les fripons.



SCÈNE II.

GERONTE, PASQUIN.

PASQUIN.

LE voici justement. Allons, Pasquin, courage.

GERONTE à part.

Il cherche à m'aborder

PASQUIN à part.

L'affaire où je m'engage

Pourroit bien m'attirer quelque mauvais régâl.

Damis est un fripon. Geronte est un brutal.

Il me voit.

GERONTE.

Que veux-tu?

P A S Q U I N.

Mais je cherche mon maître ;
Si j'osois vous prier de me dire . . .

G E R O N T E à part.

Le traître

à Pasquin.

Va commencer ton Rôle. Eh bien tu veux scâvoir ?

P A S Q U I N.

Où peut être Damis. Il est de mon devoir
De ne lui pas laisser ignorer une chose . . .

G E R O N T E.

Quoy donc ? qu'est-ce que c'est ? Apprends le moy.

P A S Q U I N.

Je n'ose.

G E R O N T E.

Parle. Je te promets de ne me point fâcher.

P A S Q U I N.

Eh le moyen , Monsieur , de vous en empêcher ?
Si vous scâviez le fait , vous voudriez je gage ,
D'Isabelle & de lui rompre le mariage.

G E R O N T E.

Tout de bon ?

P A S Q U I N.

Tout de bon. Rien n'est plus assuré ,
Mais vous ne scâurez rien , car je l'ay bien juré :

G E R O N T E.

Compte . . .

P A S Q U I N.

Un valet discret , & qui veut le paroître ;
Ne doit point publier les défauts de son maître.

G E R O N T E.

C'est bien dit. Je te crois un honnête garçon ,
Quoyque tu portes l'air d'un insigne fripon.

P A S Q U I N.

Ah mon air me fait tort , & plus on m'examine ,
Plus on voit qu'il n'est rien si trompeur que la mine .

L'INGRAT.

GERONTE à part.

La tennne scelerat ne trompe point du tout.

à Pasquin.

Cela dis-moy donc...

PASQUIN.

Jamais vous ne viendrez à bout
De tirer de ma bouche un aveu de la sorte..

GERONTE.

Eh fais moy ce plaisir.

PASQUIN.

Non le diable m'emporte.
Vous croyez que Damis est un homme d'honneur.
Est-ce à moy, s'il vous plaît, à vous tirer d'erreur?
Non non, quoy qu'il ait fait, je ne veux rien vous
dire,
Trop de gens pât malheur sauront vous en instruire.

GERONTE.

Eh qui donc?

PASQUIN.

Ces gens-là demandent à vous voir,
Ils sont ici. Pour moy je feray mon devoir,
Il pleure.
Et bien loin de parler contre mon pauvre maître...
Ne sauriez-vous me dire en quels lieux il peut-être?
Vous allez nous chasser, Monsieur, je le prévoy.

GERONTE à part.

Le fat sur mon honneur croit se mocquer de moy.

PASQUIN.

Peste soit de Dorante, & peste soit d'Orphise.

GERONTE à part.

Le fripon!

PASQUIN.

Je scay bien que Damis les méprise
Quoy qu'ils eussent pour luy mille bontez tous deux,
Mais aime-t-on les gens qui cessent d'être heureux?
Orphise étoit fort riche. Il l'aimoit comme telle.
Un Procès la ruine, il fuit, trouve Isabelle

C O M E D I E.

77

Seule & riche heritiere , & pour bien moins , je croy ,
Que l'on peut-être ingrat & manquer à sa foy .

G E R O N T E à part .

L'y voilà .

P A S Q U I N à part .

Je le tiens . Vous êtes équitable :
De bonne foy leur plainte est-elle raisonnabil ?
Là , je vous en fais jugé , & j'attends . . .

G E R O N T E à part .

De quel Att.
Pour me surprendre mieux sçait user ce pendart !

P A S Q U I N .

Vous ne répondez rien . Ah le maudit voyage !
Que diable allions-nous faire à Nevers .

G E R O N T E à part .

Oh j'enrage
De n'oser sur le champ assommer ce fripon .
Mais feignons . Ton discours m'allarme avec raison ,
Je crains que cette Orphise . . .

P A S Q U I N .

Elle en mourra je pense .
Aussi Damis luy fait une mortelle offense ,
Car enfin il avoit promis de l'épouser ,
Mais comme je l'ay dit , on le peut excuser .

G E R O N T E .

Non Damis est un fourbe .

P A S Q U I N .

Eh mais , à ne rien feindre :
Il est tel à peu près que je vais le dépeindre .
Il a beaucoup d'esprit , mais un esprit malin ,
Adroit , insinuant , & même patelin .
On dit qu'en vers , en prose , il sçait fort bien écrire ,
Mais son plus grand talent est eeluy de médire .
Pour déchirer les gens il se croit tout permis ,
Et s'attaque sur tout , à ses meilleurs amis .
Il est intéressé plus qu'on ne le peut croire ,
Il passe pour impie , & s'en fait une gloire .

N. iiij.

Il cache sa naissance, & voudroit de bon cœur
Faire croire à chacun qu'il est né grand Seigneur.
Il ment à chaque instant. Mais pour l'ingratitude,
C'est à mon sentiment, son vice d'habitnde.
Au reste passez-luy tous ces petits défauts,
C'est le meilleur garçon . . .



SCENE III.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN.

GERONTE à Damis.

Vous venez à propos;
Pasquin me fait ici vôtre panegyrique.

DAMIS.

Je suis heureux d'avoir un si bon Domestique.

GERONTE.

C'est un peintre excellent.

PASQUIN à part.

Morbleu je suis perdu!

DAMIS.

Je reconnois son zèle, & j'ay tout entendu.

GERONTE.

Vous avez entendu ce qu'il vient de me dire?

DAMIS.

Oùy, l'en récompenser est ce que je desire.

On ne peut trop payer des services pareils.

GERONTE.

J'y veux contribuer au moins de mes Conseils:

C O M E D I E.

D A M I S.

Eh bien ordonnez donc ce qu'il faut q're je fasse,
J'obéiray.

P A S Q U I N.

Messieurs je vous demande en gracie
D'en user sans façon. Je sers sans intérêt,
Et vous baise les mains.

D A M I S.

Doucement s'il vous plaît.

Traître.

P A S Q U I N.

Je suis pressé, permettez que je sorte.

D A M I S.

Scelerat ! vous osez déchirer de la sorte
Un maître qui pour vous eût toujours cent bontez,
Il faut que je me venge.

P A S Q U I N.

Eh de grâce arrestez,
Et de Monsieur au moins respectez la présence,
La bienfaveur veut . . .

G E R O N T E.

Vava, je l'en dispense.

P A S Q U I N.

Si vous m'abandonnez, je suis un homme mort.

G E R O N T E.

Tu le mériterois.

P A S Q U I N.

Je scay bien que j'ay tort,
Mais là considerez que si je suis coupable
C'est pour avoir voulu vous servir.

G E R O N T E.

Miserable !

Est-ce donc me servir que vouloir m'abuser ?

P A S Q U I N.

D'un semblable dessein pouvez-vous m'accuser ?

D A M I S.

Quoy, n'a-tu pas pris soin de chercher & d'instruire

Les témoins supposez qu'on doit icy conduire ?
 Car enfin je sc̄ai tout , & j'ay bien écouté ,
 Ce qu'ensemble tantôt vous avez concerté.
 Je sc̄ay qu'un faux Dorante & qu'une fausse Orphise
 Doivent incessamment commencer l'entreprise ,
 Venir devant Monsieur me demander raison
 De mon ingratitudo & de ma trahison.
 Lorsque pour l'abusé tout le monde se ligue ,
 N'es-tu pas , malheureux , entré dans cette intrigue .
 Et l'argent de Cleon ne t'a-t'il pas porté
 A me faire aujourd'huy cette infidélité ?

PASQUIN à part.

Ah le fourbe maudit !

DAMIS.

Parle sans plus attendre.

GERONTE.

Il faut avouer tout , ou je te feray pendre.

PASQUIN.

Avoüer !

DAMIS.

Oùy sans doute , & sur le champ.

PASQUIN.

Bourreau !

GERONTE.

Allons dépêche-toy.

PASQUIN à part.

Le cas est tout nouveau ,
 Pendu si je ne mens ; disant vray , l'on m'assomme ;
 Qui pourroit s'en tirer seroit bien habile homme.

DAMIS.

Parle donc.

PASQUIN.

Demandez , & je vous répondrai.

DAMIS.

N'est-il pas vray maraut ? ...

PASQUIN.

Oùy , Monsieur , il est vray .

DAMIS.

C O M E D I E.
D A M I S.

81

Quoy ?

P A S Q U I N.

Ce que vous voudrez.

D A M I S.

Pour de l'argent , infame ,
M'accuser faussement ! Que le basseſſe d'amé ;

P A S Q U I N.

Nous sommes fais tous deux de diversē fagon .
Vous êtes honnête homme , & je suis un fripon .

D A M I S.

C'est bien récompenser les bantez de Geronte ,
Que vouloir l'abuser ?

P A S Q U I N.

Monsieur , j'en meurs de honte .

Aprés ce qu'il a fait , quiconque de nous deux
Le trompe , est un ingrat , un fourbe , un malheureux .
Un monſtre qui doit faire horreur à tout le monde ,
Et qui merite bien que l'Enfer le confonde .

D A M I S.

Vous voyez qu'il convient de tout ce que j'ay dit ,
Votre frere & Cleon l'avoient fort bien instruit ,
C'est à vous de punir ...

G E R O N T E.

Non cela doit suffire ,

Et puis qu'il se répent , il faut . . .

SCENE IV.

GERONTE, DAMIS,
PASQUIN, LYSETTE.

LYSETTE.

JE viens vous dire
Qu'un Monsieur de Nevers demande à vous parler.
GERONTE à Damis.

• Comme ils s'entendent tous !

D A M I S.

Il faut dissimuler.

L Y S E T T E.

Vous ne répondez rien. Que voulez-vous qu'en fasse ?

GERONTE.

Approche. Oses-tu bien me regarder en face ?

LYSETTE.

Pourquo y non ?

GERONTE.

Effrontée, ôte-toi de mes yeux.

LYSETTE.

Eh mon dieu , qu'est-ce donc qui vous rend furieux ?

GERONTE.

Vrayment vous faites bien ce que l'on vous ordonne.

Je ne sçay qui me tient que vingt soufflets, friponne...
— V. F. E. T. T. E.

L Y S E T T E.

Mais pourquoy vous fâcher ? Dorante veut vous tour,
Sa fille est avec luy. Ne sçauroit-on sçavoir
S'ils peuvent vous parler ?

C O M E D I E.
G E R O N T E.

Nôn.

L Y S E T T E.

Non ?

G E R O N T E.

Eh non te dis-je.

L Y S E T T E.

Mais c'est pour' vôtre bien..

G E R O N T E.

Ah vraiment il m'oblige.

D A M I S.

Monsieur sçait déjà tout , moy-même je l'ay dit.

L Y S E T T E.

Quoy vous sçavez qu'Orphise ? ...

G E R O N T E.

Oüy, je suis bien instruit

De ce qu'elle me veut , & . . . fors impertinente ,
Va dire de ma part à ce Monsieur Dorante ,
A cette Dame Orphise , à sa suivante aussi ,
A tous les Nivernois , qu'ils décampent d'ici .

L Y S E T T E.

Mais y pensez-vous bien ?

G E R O N T E.

Oüy très-bien je t'affure.

L Y S E T T E.

Faire à des gens d'honneur une pareille injure ?

G E R O N T E.

Point de raisonnement. Je hais les gens d'honneur ,
Et j'aime les fripons du meilleur de mon cœur .

P A S Q U I N.

Le pauvre homme ma foy dit plus vray qu'il ne pense.

D A M I S.

Que dis-tu ?

P A S Q U I N.

Rien Monsieur. Je garde le silence.

G E R O N T E.

Va-t'en chercher ma fille & me l'amene icy ,

Je n'iray pas bien loin, je croy que la voie.



SCENE V.

GERONTE, DAMIS, ISABELLE,
LYSETTE, PASQUIN.

ISABELLE.

NE vous a-t-on pas dit qu'Orphise & que Dorante ? . . .

GERONTE.

Ah vous vous en mêlez, Madame l'impudente !
De mes bontez pour vous voilà donc tout le fruit ?

LYSETTE.

Mais qu'avons-nous donc fait, & pourquoi tant de bruit ?

Je ne vous comprends point, & plus je m'examine . . .

GERONTE.

Tu raisonnes encor ? Sortiras-tu coquine ?

à Isabelle.

Approchez-vous. Allons, qu'on luy donne la main.

LYSETTE *en s'enfuyant.*

Je vous le défends.

GERONTE *la poursuit.*

Chienèc.

ISABELLE.

Au moins jusqu'à demain

Donnez-moy le loisir . . .

GERONTE.

C O M E D I E.
G E R O N T E.

85

Non non plus de remise.
I S A B E L L E.

Mais mon pere . . .

G E R O N T E.

Ah morbleu!

I S A B E L L E.

Souffrez que je vous dise
Que vous m'avez prescrit ou d'épouser Monsieur,
ou d'aller au Convent.

G E R O N T E.

Oüy..

I S A B E L L E.

J'y vais de bon cœur.
Donnez-luy tout mon bien j'en suis très-satisfaitte,
Et ne veux plus longer qu'à choisir ma retraite.

G E R O N T E.

Eh tout cela n'est rien , & j'ay vû bien souvent . . .
Où vas-tu donc encor ?

Lysette passe devant Geronte , en lui faisant la reverance.

L Y S E T T E.

Je m'en vais au Convent.



S C E N E VI.

G E R O N T E , D A M I S , P A S Q U I N .

G E R O N T E .

I L faut que je luy parle , & je puis bien d'avance ,
Vous répondre Damis , de son obéissance.

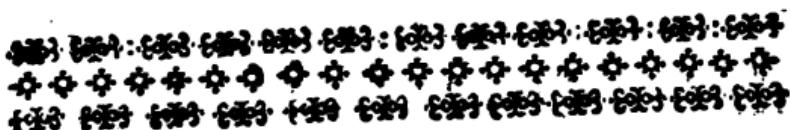
D A M I S .

Gardez-vous s'il vous plaît , de me commettre en rien ;

P

De vos derniers avis je me souviendray bien.

Pasquin veut le suivre, & Damis le retient.



SCENE VII.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

UN mot Monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Monsieur,

DAMIS.

Vous scavez peindre;

PASQUIN.

Vous croyez du Portrait avoir lieu de vous plaindre.
Mais si, quand je l'ay fait, je ne l'ay point flatté,
C'est par excés de zèle & de fidélité.

DAMIS.

Toy fidele, zelé?

PASQUIN

Oüy moy zelé, fidele,

Et des valets parfaits, le plus parfait modèle.

DAMIS.

Quand tu n'épargnes rien pour me rendre odieux,
Et pour rompre un Hymen qui peut me rendre heu-
reux?

PASQUIN.

Je l'ay fait tout exprés pour dégoûter Geronte.

C O M E D I E.

87

D A M I S.

Et c'est donc-là, Bourreau, me servir à ton compte ?
P A S Q U I N.

Oüy, c'est-là vous servir & vous donner moyen,
Et d'épouser Orphise, & d'avoir un gros bien.

D A M I S.

Du bien avec Orphise ?

P A S Q U I N.

Apprenez que sa tante
Est morte en luy laissant dix mille écus de rente.

D A M I S.

Qu'oy donc, sa tante est morte ?

P A S Q U I N.

Et comme les bonheurs
Semblent être enchaînez ainsi que les malheurs,
Elle vient de gagner ce Procès d'importance,
Dont la perte vous fit partir en diligence.

D A M I S.

Pasquin, sa Tante morte, & le Procès gagné ?

P A S Q U I N.

Oüy Monsieur. Tout cela sembloit bien éloigné,
Rien n'est plus sûr. Orphise est-elle méprisable ?

D A M I S.

Non, Orphise devient un objet adorable.

P A S Q U I N.

Eh bien si vous voulez vous servir son époux,
Son pere, elle & son bien tout s'offre encor à vous.

D A M I S.

Quoy Pasquin, penses-tu qu'Orphise m'aime encor ?

P A S Q U I N.

Oh ouïy Monsieur, Orphise est folle, & vous adore.

D A M I S.

Si la chose est bien vraye . . .

P A S Q U I N.

Oüy j'en suis caution.

D A M I S.

Cela merite bien quelque reflexion.

Voyons-là.

PASQUIN.

C'est bien dit.

DAMIS.

Je ne puis quand j'y pense :
Luy marquer trop d'estime & de reconnaissance.

PASQUIN.

Vous me charmez, Monsieur ; je l'ay toujours bien
dit,
Quis vous aviez le cœur aussi bon que l'esprit.

DAMIS.

L'occasion me charme, & m'épargne la honte,,
De devoir ma fortune à ce fou de Geronte.

PASQUIN.

Vous en êtes bien las, ne me déguisez rien.

DAMIS.

Son genie est en tout, trop different du mien.
Son trop de probité, sa candeur, sa droiture,
Tieunent incessamment mon ame à la torture;
Esclave des devoirs, frottement prévenu...
Le bonhomme m'ennuye à force de vertu.

PASQUIN.

Ah que vous pensez juste !

DAMIS.

Allons trouver Orphise.

PASQUIN

Je la croy chez Ariste. Elle sera surprise
D'un si prompt changement, & d'ailleurs vous avez
Des mesures à prendre.

DAMIS.

Et pourquoi?

PASQUIN.

Vous scavez

Qu'Ariste n'est pas trop de vos amis.

DAMIS.

Qu'importe.

Le bonhomme Geronte est prévenu de force.

Que pour tout ce qu'on peut luy dire contre moy,
Quand j'en conviendrois même , il n'auroit point de
foy.

P A S Q U I N .

Oùy, vous avez raison. Et puisque pour Orphise
D'un amour renaissant vous avez l'amè éprise,
Il n'est plus question d'aucun ménagement.
Pour Geronté.

D A M I S

Pasquin , allons tout doucement.

J'en'aime guete Orphise ; encor moins Isabelle ;
Ma fortune m'occuppe , & j'épouseray celle
Qui pourra m'assurer le sort le plus heureux.

P A S Q U I N .

Ne les voulez-vous point épouser toutes deux ?

D A M I S .

Je veux choisir du moins.

P A S Q U I N :

Et par reconnaissance ,

La plus riche des deux aura la préférence.

D A M I S :

C'est ce qui doit regler un cœur sans passion.

P A S Q U I N .

Si vous vouliez pourtant pour obliger Cleon . . .

D A M I S .

Obliger Cleon ? moy ? luy rendre un bon office ?
Il me fait trop sentir qu'il m'a rendu service.
Il met à trop haut prix ses bienfaits & ses soins ,
Et le prix qu'il y met , fait que je les sens moins.

P A S Q U I N .

Ah que vous sçavez bien ce que lés choses valent !
Il n'est point là-dessus de gens qui vous égalent.

D A M I S .

Pasquin , vivons pour nous . C'est là premiere loy ,
Dans tout ce que je fais , je n'ay d'égard qu'à moy .
Je songe à m'avancer , je m'estime , je m'aime ,
Et je n'ay point d'ami plus zélé que moy-même .

Vien , allons voir Orphise , & garde le secret.

PASQUIN.

L'effet vous prouvera combien je suis discret.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.



SCENE PREMIERE.

LYSETTE , PASQUIN.

LYSETTE.

Tout ce que tu me dis me paroît incroyable.

PASQUIN.

Cependant mon enfant rien n'est plus véritable.

La peur d'être battu m'a forcé de mentir ,

J'ay dit qu'Orphise enfin ne pouvoit consentir ,

A s'éloigner de luy quoiqu'il fust infidele ,

Qu'elle luy pardonnoit s'il quittoit Isabelle.

J'ay vanté pour avoir encor plus de succès ,

Et la succession & le gain du Procès ;

Sans me donner le temps de prévenir Orphise ,

Il s'en va la trouver ; juge de ma surprise ,

Aussi-tôt qu'elle a vu Damis à ses genoux ,

Elle a jeté sur luy les regards les plus doux .

C O M E D I E.

91

Le dépit a cessé. L'amour a pris sa place,
Et l'ingrat en un mot vient de rentrer en grâce.

L Y S E T T E.

Quoy si facilement ? si promptement ?

P A S Q U I N.

Dis moy,

Quand on a le cœur pris , est-on maître de soy ?

Dans le premier dépit , ce sont plaintes , murmures ;

On querelle , on menace , on en vient aux injures ,

On se bat quelquefois ; car l'amour irrité

Forc'e ceux qu'il possède à toute extrémité.

Aprés ce grand fracas , un faux calme succede ,

On appelle pour lors la raison à son aide ,

Elle veut nous guérir , l'amour vient , la poursuit ,

Il rentre dans le cœur , & la raison s'ensuit.

L Y S E T T E.

Je conviens avec toy , que l'amour est bien traître.

Quand on le croît éteint , il est prêt à renaître.

P A S Q U I N.

Sur tout quand on s'y prend de certaine façon .

Le traître de Damis a pris d'abord un ton

Respectueux , soumis. Il a versé des larmes ,

De la belle en pleurant exagéré les charmes .

Il m'a fait-pleurer moy .

L Y S E T T E.

Comment ? si prévenu ? . . .

P A S Q U I N.

Si le fond de son cœur m'eût été moins connu ,

J'aurois encor été plus charmé de l'entendre .

On n'a jamais rien dit de si vif , de si tendre .

Mon adorable Orphise , a vos divins attraits ;

Je veux uniquement sensible désormais ,

Ne vivre que pour vous , detester Isabelle ,

Regretter les instants que j'ay passéz près d'elle .

L Y S E T T E.

Le Chien !

L' N G R A T.

P A S Q U I N.

Mais dans le temps qu'un propos amoureux
 Il exhaloit son cœur , un témoin dangereux
 L'écoutoit à la porte.

L Y S E T T E

Et qui ?

P A S Q U I N.

C'étoit Geronte.

L Y S E T T E.

Geronte !

P A S Q U I N.

Oùy parbleu. Pour t'aller rendre compte
 De ce qui se passoit , je laisse nos amants
 Se confondre à l'envi dans de beaux sentiments.
 J'ouvre la porte , & vois , non sans surprise extrême ,
 En ouvrant brusquement , le bonhomme luy-même ,
 Comme au mur attaché , stupefait , interdit ,
 Et qui n'a rien perdu de tout ce qui s'est dit.

L Y S E T T E.

Qui l'avoit conduit là , que venoit-il y faire ?

P A S Q U I N.

Il venoit à dessein de quereller son frere ,
 Tu scias qu'Orphise étoit dans son appartement .
 Mon maître parloit haut. Geronte apperemment
 A reconnu sa voix , & le Ciel a fait naître
 Ce moment fortuné pour nous venger d'un traître.

L Y S E T T E.

Fort bien , & que t'a dit Geronte ?

P A S Q U I N.

Pas un mot.

De son côté chacun est demeuré bien fort.
 En s'en allant pourtant je l'entends qui murmure ,
 Plus il double le pas , plus il s'échauffe. Il jure ,
 Il rencontre son frere au bas de l'escalier ,
 C'est-là que son dépit se fait voir tout entier .
 Il parloit bas pourtant , je ne pouvois l'entendre ,
 Mais en les regardant ce que j'ay pu comprendre ,

LYSETTE.

C'est que tous deux d'accord avec juste raison
Convenoient que Damis estoit un grand fripon.

L Y S E T T E.

C'est un fait sans dispute. Une telle avanture
Doit nous conduire à bien.

P A S Q U I N.

Je le croy.

L Y S E T T E.

J'en suis sûre.



S C È N E II.

ISABELLE, PASQUIN, LYSETTE.

I S A B E L L E.

A h Lysette , sçais-tu par quel succès heureux ? . .

L Y S E T T E.

C'est dequoy dans l'instant nous raisonnions tous deux.

I S A E B L L E.

Mon oncle m'a tout dit , & maintenant j'espere ,
Puisqu'il ne s'agit plus de détromper mon pere ,
Qu'à l'Hymen de Damis bien loin de me forcer . . .

L Y S E T T E.

Il faudroit qu'il fust fou s'il osoit y penser.

Quant à l'éloignement qu'il nous a fait paroître
Pour Cleon , dans la peur de se choisir un maître ,

Il en doit maintenant être moins occupé ,

Connaisant que Damis en tout l'avoit trompé.

Ainsi donc , car enfin nous raisonnons en forme ,
Sans que de son dessein votre pere m'informe ,

Q

Je soutiens , je conclus que son intention
Sera qu'incessamment vous épousiez Cleon.

P A S Q U I N.

Tu conclus brusquement.

I S A B E L L E.

Nous nous flattions Lysette.

L Y S E T T E.

Nous ne flattions point , c'est une affaire faite.

I S A B E L L E.

J'épouserois Cleon !

L Y S E T T E.

Peut être dès ce jour.

Adieu Paris , adieu , nous allons à la Cour.

Quel plaisir ! nous n'allons plus voir que des Com-
tesses ,Des Comtes , des Marquis , des Ducs , & des Du-
chesSES .Les Prinées nous viendront visiter quelquefois ,
Nous ne frequenterons Bourgeoises ni Bourgeois ;Et pour mieux ressembler aux gens du haut étage
Nous changerons d'habits , de mœurs & de langage.

Le bruit & le fracas seront notre élément ,

Plus de soin , de ménage , & plus d'arrangement .

Deux pages , six laquais nous serviront d'escorte .

Vingt créanciers toujours garderont notre porte ,

Nous veillerons la nuit , nous dormirons le jour ,

Adieu Paris , adieu , nous allons à la Cour .

P A S Q U I N.

Voilà tes adieux faits , il faut plier bagage ,

Damis pourtant encor peut rompre le voyage .

L Y S E T T E.

Il ne soupçonne rien de ce qui s'est passé ?

P A S Q U I N.

Non , à moins qu'il ne soit sorcier. Je l'ay laissé

Achevant de tromper la trop credule Orphise .

Et je suis accouru d'abord .

G O M E D I E.

25

L Y S E T T E.

Quelle surprise

Pour ce maître fripon , quand Geronte en fureur
Day dira qu'il connoît tout le fond de son cœur !
Pour jouir de son trouble il faut que je le voye .

P A S Q U I N.

Quel triomphe pour nous !



S C E N E III.

I S A B E L L E , O R P H I S E , L Y S E T T E .

O R P H I S E.

P Renez part à ma joye .

Madame , mon perfide est revenu vers moy ,
Reconnoissant , fidèle , il m'a rendu sa foy ,
Il ne me paroît plus indigne de la mienne .

I S A B E L L E .

Madame ce retour n'a rien qui me surprenne .
Avec tant de merite , avec tant de beauté ,
Vous n'avez pas du craindre une infidélité .
Un cœur a beau tenter de briser votre chaîne ,
Dès que vous paroissez il y rentre sans peine .

O R P H I S E .

Je n'e merite pas un compliment si doux ,
Et j'en attendois un plus sincere de vous .

P A S Q U I N .

Ma foy sincere ou non , ecluy- cy l'est peut-être ,
Soit dit sans vous fâcher plus que ceux de mon maître .

O R P H I S E .

Que dis-tu ?

L'INGRAT.

PASQUIN.

Rien.

NERINE.

J'aprouve assez son sentiment,
Et me défie un peu du raccordement.

ORPHISE.

Nerine, taisez-vous.

NERINE

Je consens à me taire,
Mais pour cela Damis en est-il plus sincère?

ORPHISE.

Il m'a toujours aimée, & m'aimera toujours.

NERINE.

Non Madame, son cœur dément tous ses discours.
Il est né traître, ingrat, scelerat infidele,
Et c'est l'intérêt seul qui vers vous le rappelle.
Sans le gain du Procès & la succession,
Point de retour pour vous, & point de passion.

PASQUIN.

Nerine le connaît.

LYSETTE à Pasquin.

Et tu dois le connaître.

NERINE.

Parle donc qu'en crois-tu?

PASQUIN-

Mais je crois que mon maître . . .

ORPHISE.

Pasquin n'achève pas.

ISABELLE.

Elle me fait pitié.

PASQUIN.

Il est . . .

ORPHISE.

Tais-toi.

PASQUIN.

Pour vous je sens trop d'amitié,
Où Madame, au moment qu'il dit qu'il vous adore,
Malgré

C O M E D I E.

97

Malgré tous les sermens . . .

O R P H I S E.

H e l a s !

P A S Q U I N.

I l ment encore.

O R P H I S E.

J u s t e C i e l !

P A S Q U I N.

I l attend pour se déterminer.

A laquelle des deux il devra se donner,
Q u e d e v o s b i e n s au juste il se soit fait instruire ;
C e s t p a r c e t o b j e t s e u l q u ' i l s e l a i s s e c o n d u i r e ,
A i n s i d o n c i l p r e n d r a s a n s e n é t r e a m o u r e u x ,
C e l l e q u i l u y f e r a l e s o r t l e p l u s h e u r e u x ,
E t v o u s c o m p r e n e z b i e n p a r c e t t e p o l i t i q u e ,
Q u e t o u t c e c i n ' e s t p l u s q u ' u n f a i t d ' A r i t h m e t i q u e .

I S A B E L L E .

C e l a p e u t é t r e v r a y .

P A S Q U I N .

P a r b l e u j e n e m e n t s p o i n t ,
E t j e p u i s v o u s c o n v a i n c r e a i s é m e n t s u r c e p o i n t .

O R P H I S E .

E t m a l g r é t o u t c e l a , p l e i n e d e c o n f i a n c e ,
J e s e n s q u ' a v e c s o n c e u r l e m i e n d ' i n t e l l i g e n c e
S e r e f u s e a u x s o u p ç o n s q u ' o n c h e r c h e à m e d o n n e r ,
A u c e t r o p d e p l a i s i r j ' a y s c ü l u y p a r d o n n e r .
A u c e t r o p d e t r a n s p o r t i l j u r e q u ' i l m ' a d o r e ,
P o u r p r é s u m e r q u ' i l s o n g e à m e t r o m p e r e n c o r e .

I S A B E L L E .

V o u s m e r i t e z d u m o i n s q u ' i l n e v o u s t r o m p e p a s .

O R P H I S E .

A M o n s i e u r v ô t r e p è r e i l v a t o u t d e c e p a s ,
E t p a r l u y - m ê m e e n f i n i l v e u t q u ' i l p u i s s e a p p r e n d r e
L ' e n g a g e m e n t n o u v e a u q u e n o u s v e n o n s d e p r e n d r e .

P A S Q U I N .

A h m o r b l e u c ' e n e s t t r o p , j e n e s o u f f r i r a y p o i n t
Q u e d e v ô t r e f o i b l e s s e i l a b u s e à c e p o i n t .

R

Ici Geronte & luy se trouveront ensemble,
Cachez-vous un moment, vous l'entendrez...

ORPHISÉ.

Je tremble.

NERINE.

Pourquoys trembler? Il faut en avoir le coeur net.
Courage.

ORPHISÉ.

Où nous cacher?

LYSETTE.

Où? Dans ce cabinet.

PASQUIN.

Oùy, l'endroit est commode à pouvoir tout entendre.
C'est de là que ce spectre est venu me surprendre;
J'en ay pensé mourir de surprise & d'effroy,
Mais mon maître sera plus étonné que moy.
Nerine m'écouteoit, & ma trouvé sincère,
Vous allez en Damis trouver tout le contraire.

ORPHISÉ.

A de nouveaux chagrins pourquoys donc m'exposer?

NERINE.

Pour le connoître à fond & vous désabuser.

ORPHISÉ.

Me voilà résoluë, & s'il est aussi traître,
Aussi fourbe, qu'on veut me le faire connoître,
Je jure.

LYSETTE.

Eh si, jurer. Sans serment, vous ferez
Quand vous aurez tout vu comme vous l'entendrez.

ORPHISÉ.

J'aimerois mieux mourir mille fois...

LYSETTE.

Quelqu'un monte.

Cachons-nous promptement, c'est Damis ou Ge-
ronte.



SCENE IV.

DAMIS, PASQUIN.

PASQUIN.

Non, c'est mon digne maître. Ah vous voilà
Monsieur,
Eh bien en quel état sentez-vous votre cœur ?
Qui l'emporte à la fin d'Orphise ou d'Isabelle ?
Pour toutes deux toujouors également fidèle,
N'a-t'il point quelque peine à prendre son parti ?

DAMIS.

Crois-tu donc que jamais il se soit dementi ?

PASQUIN.

Oh non, de changement je vous crois incapable,
Il faut vivre pour soy. La maxime admirable !
Qu'en la suivant Monsieur, vous réussirez bien !

DAMIS.

Pour fixer la fortune est-il d'autre moyen ?

PASQUIN.

Orphise étoit tantôt bien fort persuadée
Que vous aviez pour elle une plus noble idée.

DAMIS.

Orphise a le cœur bon, Pasquin.

PASQUIN.

Assurément.

Etes-vous convenus de vos faits ?

DAMIS.

Ouiy vrayment.

R ij

L' IN G R A T,

Elle part , & Geronte & moy dans son absence
Nous pourrons . . .

P A S Q U I N

Ah j'entends , rompre avec bienséance.

D A M I S.

Elle croit que je dois rompre dès aujourd'huy.

P A S Q U I N.

Oùy-dà. Vous l'avez vu?

D A M I S.

Cleon est avec lui.

P A S Q U I N.

Eh que diable y fait-il ?

D A M I S.

L'importun.

P A S Q U I N.

Il me semble,

Mal à propos pour nous , qu'ils soient tous deux ensemble.

D A M I S.

Ah qu'ils y soient ou non , j'en ay peu d'embarras.

Cleon veut obtenir ce qu'il n'obtiendra pas.

J'attends ici qu'il sorte.

P A S Q U I N.

Il vous est d'importance

De sçavoir ce qu'il dit , ce que Geronte pense.

D A M I S.

Il dit du mal de moy , Geronte en pense bien.

P A S Q U I N.

De ses mauvais discours Geronte ne croit rien.

D A M I S.

Quand Cleon m'auroit vu lui-même aux pieds d'Orphise,

Quand il le soutiendroit à Geronte . . .

P A S Q U I N.

Oh qu'il dise.

Dans sa bouche , le vray semble une fausseté ,

Dans la vôtre , le faux tient lieu de vérité.

C O M E D I E.

107

Facile comme un autre à s'y laisser surprendre,
Orphise croit qu'en vous le retour le plus tendre . . .

D A M I S.

Je t'ay paru l'amant le plus passionné,
Qu'en dis-tu?

P A S Q U I N.

Moy, Monsieur ? Vous n'avez étonné.
J'entends dire souvent que le siècle où nous sommes
Pour toutes sortes d'Arts a produit de grands hom-
mes.

Mais quoy qu'il soit fertile en fourbes excellents,
Je doute qu'aucun d'eux ait atteint vos talents.
Vous pouvez vous flatter d'avoir part à la gloire
Que nôtre siècle un jour recevra dans l'histoire,
Et vous aurez, Monsieur, la réputation
D'avoir porté votre Art à sa perfection..

D A M I S.

Oh trêve s'il vous plaît, aux fades railleries!

P A S Q U I N.

Ne prenez point cela pour des plaisanteries,
Monsieur, vous méritez ma foy d'être admiré,
Vous avez cent ressorts qui vont à votre gré;
Votre cœur, votre esprit, vos yeux, votre visage,
Votre langue, chez vous tout fait son personnage:
Vous êtes un théâtre, & selon l'action
Vous changez à propos de décoration.

D A M I S.

C'est comme il faut agir dans le siècle où nous som-
mes.

Il n'est rien si plaisant que de tromper les hommes.

P A S Q U I N.

Et les femmes aussi, Monsieur.

D A M I S.

Bien entendu.

P A S Q U I N.

Je deviendray fripon, dussay-je être pendu.

Que l'exemple, Monsieur, est une belle chose !

Tu plaisantes, Pasquin, mais qu'on blâme, qu'on
glose,
Crois moy suis ce sistème.

P A S Q U I N.

Oh où je comprends bien:
Qui avec trop de vertu l'on ne gagne plus rien.

D A M I S.

Tais toy, j'entends quelqu'un.

P A S Q U I N.

C'est Geronte lui-même.



S C E N E V.

G E R O N T E , D A M I S , P A S Q U I N .

G E R O N T E ..

J'E ne puis revenir de ma surprise extrême.
Et tout ce que je vois, & tout ce que j'entends
Va désormais m'apprendre à me connoître en gens.
M'oser jouer ainsi d'une insigne maniere!

P A S Q U I N

Que dit-il là?

D A M I S

Je croy qu'il parle de son frere,
Et de Cleon. Tantôt je l'ay persuadé
Qu'ils vouloient le fourber.

G E R O N T E ..

L'infame procedé!

D A M I S.

C'est cela justement.

P A S Q U I N .

Allons , Monsieur , courage ,

Il est fâché . Tâchez le l'aigrir davantage .

D A M I S .

Laisse faire .

G E R O N T E à part .

C'est luy . Feignons adroitemment .

Voyons ce qu'il dira .

P A S Q U I N à part .

Le dangereux moment .

D A M I S .

J'allois vous voir , Monsieur , & mon impatience
 Me force malgré moy de rompre le silence .
 Quand j'adore Isabelle , & fais tout mon bonheur ,
 Pour mieux m'unir à vous , d'en être possesseur ,
 Je voy que mon amour n'attire que sa haine ;
 Tout l'aigrit contre moy , ma présence la gêne ;
 On cherche à me priver du fruit de vos bontez .

G E R O N T E .

On fait naître , il est vray , bien des difficultez .
 Ma fille à mes désirs paroît être soumise ,
 Mais on me vient toujours parler de cette Orphise ,
 Je suis persecuté d'Ariste , de Cleon ,
 Et ne sçay si je dois enfin les croire ou non .

D A M I S .

Se peut-il entre nous que votre esprit balance ?
 N'avez-vous plus pour moy la même confiance ?
 Par où depuis tantôt aurois-je merité
 Que vous puissiez douter de ma sincérité ?
 Pour moy point de bonheur hors de votre famille
 J'adore uniquement votre charmante fille ,
 Je me fais de luy plaire une suprême loy .
 Elle seule a mon cœur , seule elle aua ma foy .
 Oùy , Monsieur , loin d'aimer , loin de connoître Or-
 phise ,
 Quelque part qu'elle soit , je la hais , là méprise .

SCENE VI.

GERONTE, ORPHISE,
DAMIS, NERINE.

ORPHISE.

Perfide, la voilà. Prête de se venger
D'un cœur assez ingrat pour oser l'outrager.
DAMIS.

Ciel!

GERONTE.

Qu'est ceci, Damis?

DAMIS.

Monsieur, je dois me taire,
C'est quelque tour nouveau que l'on cherche à me faire.

ORPHISE.

Que dis-tu malheureux?

DAMIS.

Madame . . .

PASQUIN.

Il ne dit mot,
Et ma foy pour le coup il est pris comme un sot.

SCENE VII.

GERONTE, CLEON, DAMIS,
ORPHISE, NERINE, PASQUIN.

CLEON.

Dans ce même moment, Monsieur, je viens d'apprendre
Qu'Orphise étoit chez vous, j'ay crû m'y devoir rendre.
ARISTE.

Moy mon frere , j'ay crû devoir venir aussi.



SCENE VIII. & dernière.

G E R O N T E , D A M I S , C L E O N ,
I S A B E L L E , O R P H I S E , A R I S T E ,
L Y S E T T E , N E R I N E , P A S Q U I N .

L Y S E T T E en sortant du cabinet avec Isabelle.

Que c'est un bon hazard qui nous rassemble ici !

D A M I S .

Pasquin.

P A S Q U I N .

Monsieur.

G E R O N T E à Damis.

Damis, votre ame est interdite,

D A M I S à Geronte.

Je l'ay prévû , la piece est assez bien conduite,

Mais , du Ciel à l'instant que je suis confondu....,

G E R O N T E .

Arreste : Je scay tout , & j'ay tout entendu.

D A M I S .

Quoy ?

G E R O N T E .

Tantôt lorsqu'aux pieds de cette même Orphise
Tu jurois de l'aimer , j'écouteois.

D A M I S .

Monsieur ...

Ma surprise ,

L' INGRAT.

PASQUIN.

Le fait est vray. Je ne vous l'ay caché
Que parce que j'ay craint que vous fussiez fâché.

GERONTE.

Je vous ay trop long-temps, Cleon, fait injustice.
Qu'aux yeux de cet ingrat vôtre Hymen s'accomplisse.

CLEON.

Vous me comblez, Monsieur, du bonheur le plus
doux.

DAMIS.

Et moy de ce bonheur je ne suis point jaloux,
Cleon devient heureux, Madame, & je puis l'être
Si l'oubli genereux d'une offense . . .

ORPHISE.

Non traître
Garde-toy pour jamais de paroître à mes yeux.

PASQUIN à Damis.

Allons, Monsieur, voyez qui vous prendrez des deux.
Choisissez.

DAMIS.

Insolent, je vous feray connoître . . .

PASQUIN.

Doucement, s'il vous plaît, voilà mon nouveau maître.

GERONTE.

Adieu Monsieur Damis.

ARISTE.

Serviteur.

DAMIS.

Quel revers !

NERINE.

Voudriez-vous mander quelque chose à Nevers?

CLEON à Damis.

Je ne vous diray rien, & votre ingratitude
Reçoit dans ce moment un supplice assez rude.

PASQUIN.

Jusqu'an revoir, Monsieur, soyez heureux toujours;

C O M E D I E.

167

Dans vos autres projets comme dans vos amours.

D A M I S.

Juste Cicl ! où cacher ma honte & ma disgrace ?

L Y S E T T E.

Dans ses pieges toujouors , un fourbe s'embarasse
au Parterre.

Vous avez vu punir le plus grand des ingratis ,
Profitez de l'exemple , & ne l'umitez pas .

Fin du cinquième Acte.



APPROBATION.

J'ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier
la Comedie de l'Ingrat, & je crois que l'Impres-
sion soutiendra l'estime que le Public en a conçue
aux representations. Fait à Paris ce 3. Fevrier 1712.

DANCHE T.

PRIVILEGE DU ROT.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU,
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE.
A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans
nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes
Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Fre-
vost de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieute-
nans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra,
SALUT. Notre bien aimé le sieur Néricault Desfou-
ches, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit
faire imprimer & donner au Public *l'Ingrat, Comedie*
en cinq Actes, de sa composition, s'il Nous plaisoit
lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce ne-
cessaires; Nous luy avons permis & permettons par ces
presentes de faire imprimer ledit Livre, en telle for-
me, marge, caractere, conjointement ou séparé-
ment, & autant de fois que bon lui semblera, & de
le faire vendre & débiter par tout notre Royaume
pendant le temps de quatre années consecutives, à
compter du jour de la date desdites presentes: Faisons
desfenses à toutes personnes de quelque qualité &
condition qu'elles soient, d'en introduire d'impre-
sion étrangere dans aucun lieu de notre obéissance,
& à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'impre-
mer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débi-
tter, ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en partie
sans

sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaçons , de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposant , & de tout dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs , en bon papier & en beaux caractères , conformément aux Règlements de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente , il en sera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliothèque publique , un dans celle de nôtre Château du Louvre , & un dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain , Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des présentes , du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement . V O U L O N S que la copie desdites présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre , soit tenué pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secrétaires , foy soit ajoutée comme à l'original . C O M M A N D O N S au premier nôtre Huissier ou Sergent , de faire pour l'execution d'icelles , tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission , & nonobstant clamour de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires : C A R T E L EST N O S T R E P L A I S I R . Donné à Paris le vingt-sixième jour du mois de Mars , l'an de grace mil sept cent douze , & de nostre Règne le soixante-neuvième . Par le Roy en son Conseil , P A J O T .

Il est ordonné par Edit de Sa Majesté de 1686. & Arrests de son Conseil , que les Livres dont l'impression se permet par chacun des Privileges , ne seront vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Reigistré sur le Registre N. 331. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , page 332. conformément aux Règlements , & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1703. Fait à Paris ce 31. jour de Mars 1712. L. J.O.S.S.E. Syndic.

Et ledit sieur Destouches a cédé & transporté son droit à François le Breton , suivant l'accord fait entre eux.

L'IRRÉSOLU,

C O M E D I E.

*Par Monsieur NERICAULE
DESTOUCHES.*

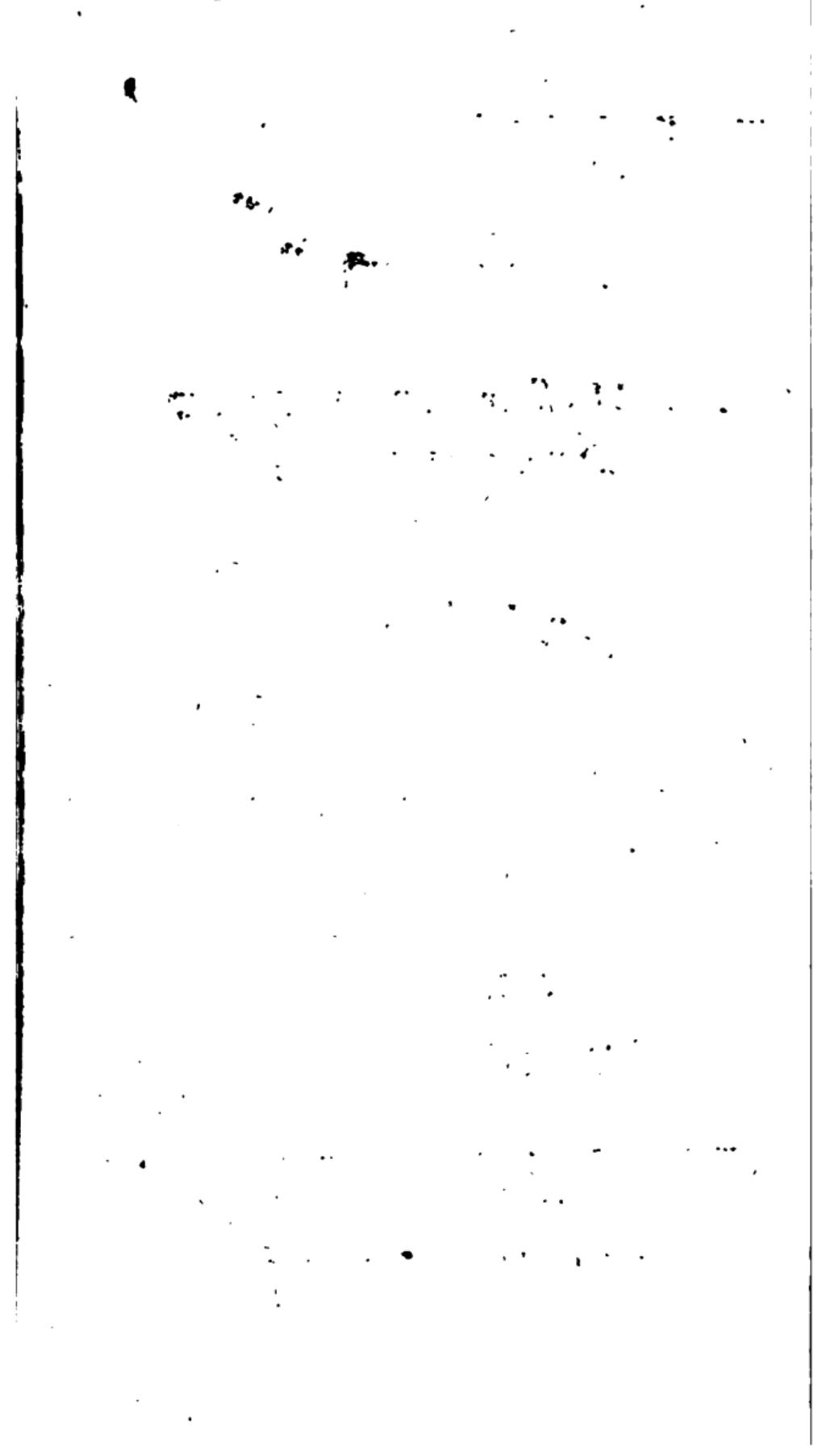


A PARIS.

chez FRANÇOIS LE BRETON au bout de
Pont-Neuf, proche la rue de Guenegaud,
à l'Aigle d'Or.

M. DCCXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





A M O N S I E U R
M O N S I E U R
L E M A R Q U I S
D E C O U R C I L L O N ,
Gouverneur de la Province de
Touraine.

M
O N S I E U R ,

Il y a long-tems que je reçais des marques de
la protection dont vous m'honorez : Il y a long-
tems aussi que je souhaite de vous en témoigner ma
reconnoissance. Mais, M O N S I E U R , par
quel moyen puis-je m'acquiter de ce devoir ? Je rai-
ce en vous dédiant l'Irrésolu ? il ne meritie pas
de vous être présenté. S'il partoit de la plume de
ces grands Flâmmes, qui par des traits qu'on ad-

E P I T R E ,

mirera toujours, ont scù se rendre les délices du Public; vous pourriez le recevoir comme un hommage qui seroit dû, à un esprit aussi éclairé, & à un goût aussi délicat que le vôtre. L'Outrage feroit dignes de vous, MONSEIGNEUR, l'accueil que vous lui feriez seroit digne de l'Ouvrage. Mais la Comédie que je prends la liberté de vous dédier, ne peut me faire espérer un sort si g'oriens. Cependant quelque imperfection qu'elle me paroisse à moy-même, vous avez bien voulu permettre qu'elle vous fût présentée. Muni d'un secours aussi puissant, j'ose espérer quelque grâce des Lecteurs, sur des défauts que j'aurois certainement évitez, si j'avois autant de lumières & d'expérience, que j'ay de désir d'amuser le Public par des productions dignes de ses suffrages. Ce sera donc l'honneur de votre protection, MONSIEUR, qui fera seul le mérite de cette Comédie. C'est une nouvelle grâce que vous ajouez à toutes celles dont je vous suis redévable. Quelle générosité ! Pour répondre en quelque sorte à tant d'obligations, je devois présentement aux yeux du Public; vous donner toutes les louanges que vous méritez : Quel éloge ne ferois-je point de vous ? Où de vous-même, MONSIEUR, quelque ennemi que vous soyez des louanges. Je parlerois des marques également tristes & glorieuses, que vous portez de votre valeur. Je dirais qu'après s'être signalée dans les occasions les plus périlleuses, elle a fait voir en vous une constance & une fermeté, à l'épreuve du plus terrible

EPITRE

Apparut, & des doulours les plus insupportables.
Mais je ne puis entreprendre de traiter ce
sujet ; mes forces ne répondent point à mon
zèle : Je ne dois aspirer qu'à vous le faire connoître : Daignez en agréer les témoignages, & souffrez, MONSIEUR, qu'avant que de finir,
j'ose faire éclater ici ma joie, & celle de toute la
Province où je suis né. Le Roy vient de vous don-
ner le Gouvernement de la Touraine. Que nous
partageons bien la récompense de vos services &
Accoutumée aux grâces & aux biensfaits de Mr.
le Marquis de Luzeau votre Père, la Tou-
raine doit se flater de recevoir de vous, des tra-
temens aussi doux & aussi favorables. Toutes
vos belles qualités les luy promettent ; aussi je
je vous assurer que sa reconnaissance, & la haute
idée qu'elle a conceue de vous, MONSIEUR,
l'engagent à faire incessamment des vœux au Ciel
pour votre Personne, & pour toute votre illustre
Maison. Je pourrois vous répondre de ses sen-
timents sur ce sujet, s'ils ne vous estoient pas aussi
connus qu'à moy-même. Pour moy je prens la li-
bilité de vous assurer, que j'erois toute ma vie,
avec beaucoup de respect & de dévouement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur.

MERIC AULT DESTOUCHES.

ACTEURS.

PYRANTE, Vieillard.

LYSIMON, ancien ami de Pyrante.

M^e. ARGANTE, Veuve.

CELIMENE, Filles de M^e. Argante.

JULIE.

DORANTE, Fils de Pyrante.

LE CHEVALIER, Fils de Lysimon.

NERINE, Femme de Chambre de M^e. Argante.

FRONTIN, Vallet de Chambre de Dorante.

La Scène est à Paris dans un Hôtel garni.



APPROBATION.

T'ay lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Pièces de Theatre du sieur NERICAULT DESTOUCHES, l'avoir, le Curieux impertinent, l'Ingrat, l'Irisolte, Comedies, & j'ay cru que le Public en verroit avec plaisir l'impression. Fait à Paris ce 11. Janvier 1713..

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre à nos amés & Feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillijs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers, & Officiers qu'i appartiendra ; SALUT. Notre amé le sieur NERICAULT DESTOUCHES nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer les Pièces de Theatre de sa composition, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, nous avons permis & permettons audit Exposant par ces Presentes, de faire imprimer lesdites piéces de Theatre en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon luy semblera, par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra choisir, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de huit années consécutives, à compter du jour de la date d'icelles, faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère en aucun lieu de notre obéissance, & à tous

Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & contrefaire lesdites Pièces en tout ni en partie, sous quelque prétexte que ce soit, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy; à peine de confiscation des exemplaires contrefaçans; de quinze cents livres d'amende contre chacun des co-revenans, dont un tiers à l'Hotel-Dieu de Paris, un tiers au dénonciateur, & l'autre tiers audit exposant; & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris; & ce dans trois mois du jour de date desdites Présentes: Que l'impression desdites Pièces sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & ce conformément aux Règlements de la Librairie, & qu'avant de l'exposer en vente il sera mis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Conseiller-Chancelier de France le sieur Phelypeaux, Comte de Ponchartrain, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de mort des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir & user ledit Exposant ou ses ayant causé pleinement & palpablement, sans souffrir qu'il leur soit causé aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie d'icelles qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdites Pièces, soit tenue pour bien & duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos ames & feaux Conseillers & Secrétaires, foy soit ajoutée comme à l'original; commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution des Présentes tous actes requis & nécessaires sans autre pénitention; nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & autres Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le quinzième jour de Janvier, l'an de

grace mil sepr cens treize, & de notre regne le soixante-dix ; Par le Roy en son Conseil.

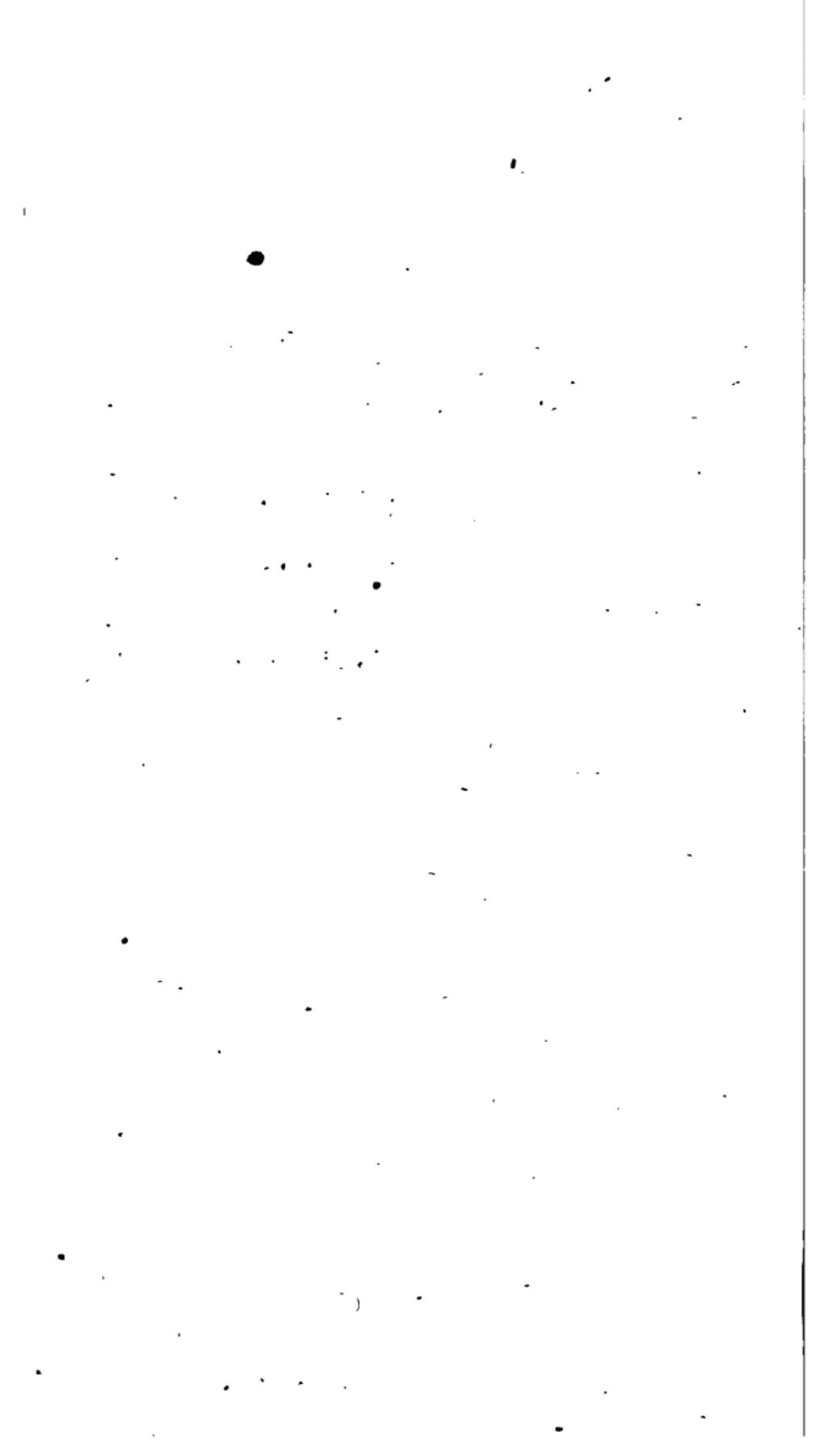
DE LA VIEUVILLE.

Il est ordonné par Edit de sa Majesté de 1686, & Arrêt de son Conseil , que les livres dont l'impression se permet par chacun des priviléges , ne seront vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registre sur le Registre No 5. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris pag. 650. No 607. conformément aux Règlements de la Librairie, & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1705. Fait à Paris le 21. Janvier 1713.

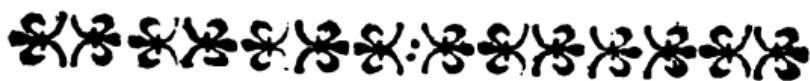
L. Jossé Syndic.

Et ledit Sieur Nericault Destouches a cédé son Privilege pour l'Irrésolu seulement , audit Sieur le Breton, suivant l'accord fait entr'eux.





L'IRRESOLU, COMEDIE.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PYRANTE, LYSIMON.

PYRANTE.



Ui cette Veuve est folle, & son extravagance

A souvent, j'en conviens, laffé ma patience,

Mais depuis tour le tems que vous êtes ici,

Vous vivez avec elle, & j'y puis vivre aussi.

LYSIMON.

J'y vis en enrageant, & maudis cent fois l'heure,

Où dans cette maison j'ay choisi ma demeure.

Allons loger ailleurs.

L'IRRESOLU.

PYRANTE.

Je n'y puis consentir.

LYSIMON.

Vous aurez bientôt lieu de vous en repentir.

PYRANTE

Enfin quoiqu'il en soit, une raison pressante
M'oblige à demeurer avec Me. Argante.

LYSIMON.

Mais vous n'y reveniez que pour l'amour de moy,
Disez-vous.

PYRANTE,

Je conviens...

LYSIMON.

Parlons de bonne foy,

Cette raison pressante est facile à connoître,

Et de vos volontés votre Fils est le maître,

C'est lui qui vous oblige à vous loger ici.

PYRANTE.

Comme il l'a souhaité, je le souhaite aussi.

LYSIMON.

Voulez-vous que je parle avec franchise entière?

Il est très-mauvais Fils, & vous très-mauvais Père,

A ce Fils trop aimé vous ne refusez rien,

PYRANTE,

Non.

LYSIMON,

Il fait votre office & vous faites le sien.

O quel renversement ! N'avez-vous point de honte ?

PYRANTE.

Vous desaprouvez donc ma conduite à ce compte ?

LYSIMON.

En doutez-vous morbleu ? Qui voudroit l'approuver ?

PYRANTE.

Tous ceux qui comme moy pourroient s'en bien trouver.

Imitez mon exemple, & dans huit jours je gage ...

C O M E D I E.

3

L Y S I M O N.

Autoriser mon Fils dans le libertinage?

P Y R A N T E.

Bien loin de l'y plonger vous l'en retirerez.

L Y S I M O N.

C'est en vain sur cela que vous me prêcherez,
Vous blâmez ma conduite, & je blâme la vôtre.

P Y R A N T E.

Oùï, mais la plus heureuse est préférable à l'autre.

L Y S I M O N.

Et que fait donc ce Fils de beau, de merveilleux?

P Y R A N T E.

Apprenez-le en deux mots, il fait ce que je veux.

L Y S I M O N.

Je trouve qu'en cela sa peine n'est pas grande,
Car vous voulez toujours tout ce qu'il vous demande.

P Y R A N T E.

Moy? je cherche son goût, il se conforme au mien,
Mon Fils est mon ami, comme je suis le sien.

L Y S I M O N.

Ma foy vous radoitez, je vous croyois plus sage.

P Y R A N T E.

Je ne me repens point de suivre cet usage.

Dès ses plus jeunes ans j'ay voulu le former.

Le succès de mes soins a droit de me charmer.

D'abord en lui parlant je pris un air sévère

Pour lui faire sentir l'autorité de Père:

La crainte & le respect ayant saisi son cœur,

À la sévérité je joignis la douceur.

Je lui parlois raison dès l'âge le plus tendre

Et je l'acoutumois tous les jours à l'entendre.

Il connaît ses devoirs, non par le châtiment,

Mais par l'obéissance & le raisonnement.

S'il y manquoit par fois, la rougeur dès cet âge,

Quand je l'en repronois luy montoit au visage,

Et je reconnoissois en fondant son esprit

Qu'il rougisseoit de honte, & non pas de dépit.

A ij

L'I R R E S O L U,
LYSIMON.

Moy , je rougis pour vous de depit & de honte ,
De voir que vous puissiez me faire un pareil conte.

P Y R A N T E,

Ecoutez jusqu'au bout.

L Y S I M O N .

Je suis las d'écouter.

P Y R A N T E .

Ecoutez-moy , vous dis-je , afin d'en profiter.
Quand j'eus formé son cœur ..

L Y S I M O N .

Son cœur ! le beau langage !

P Y R A N T E .

Eh bien il ne faut pas vous parler davantage.

L Y S I M O N .

Ohça sans vous piquer de ma sincérité ,
Dites-moi si ce Fils si sage , si vanté
N'a point quelque défaut.

P Y R A N T E .

J'ay pris un soin extrême
De connoître mon Fils aussi bien que moy-même.
Son cœur est excellent , il a beaucoup d'esprit ,
Ce que je vous dis là , tout le monde le dit :
Mais pour avoir trop jeune acquis trop de lumières ,
Il est irresolu sur toutes les matières ,
Chaque chose a pour lui mille difficultés ,
Il l'examine à fond , la prend de tous côtés ,
Et ses reflexions font qu'en chaque rencontre ,
Après avoir trouvé cent raisons pour & contre
Il demeure en suspens , ne se résout à rien ,
Et voilà son défaut , car chacun a le sien.

L Y S I M O N .

Et vous voyez cela , sans vous mettre en colere ?

P Y R A N T E .

Oùï , mais je le plains fort. Je vis son caractère
Lorsqu'il fut question d'embrasser un étar.

L Y S I M O N à part.

Bon , le Fils extravague , & le Pere est un fat

C O M E D I E.

P Y R A N T E.

S

Plait-il?

S Y L I M O N.

Rien.

P Y R A N T E.

Sa raison fut long-tems occupée

A le déterminer pour la robe ou l'épée :

Enfin il souhaita d'avoir un Régiment.

J'y soucrivis d'abord , j'en obtins l'agrément.

S Y L I M O N.

Fort bien.

P Y R A N T E.

Deux jours après il crut tout au contraire ,
Qu'une charge de Robe étoit mieux son affaire.

L Y S I M O N.

Et bien , que fîtes-vous ?

P Y R A N T E.

Je me fis un plaisir
De pouvoir en cela contenter son désir.

J'avois mis cette affaire en train d'être conclue

Quand mon Fils tout à coup vint s'offrir à ma vûe,

Les yeux baignez de pleurs , embrassant mes genoux ,

Avoüant qu'il avoit mérité mon courroux ,

Mais que si je voulois terminer ses allarmes ,

Je le destinerois pour le métier des armes :

Il s'est dans ce métier distingué de façoïn ,

Que j'ai connu depuis qu'il avoit eu raison ,

Et que j'ay résolu le reste de ma vie

De le laisser en tout contenter son envie.

L Y S I M O N.

C'est fort bien fait à vous : Pour moy j'ay résolu

Que mes enfans feront ce que j'aurai conclu ,

Point de quartier mörbleu : Mon Fils ainé Clitandre

Vouloit être d'Epée , & loin d'y condescendre

J'ai voulu qu'il portât la Robe & le Rabat .

P Y R A N T E.

Et vous en avez fait un mauvais Magistrat .

A iiij

L'IRRÉSOLU,

LYSIMON.

Bon il n'est pas le seul , c'est ce qui me console.
Le second de mes Fils n'est qu'une franche idole ,
Vous le fçavez.

PYRANTE.

Eh bien,

LYSIMON.

J'en ay fait un Abbé.

On m'a parlé pour lui , je n'ay point succombé ,
Quand j'ay pris un parti , rien ne peut m'en distraire .
Lors qu'on est d'un avis j'en prens un tout contraire .

PYRANTE.

Et votre Chevalier ?

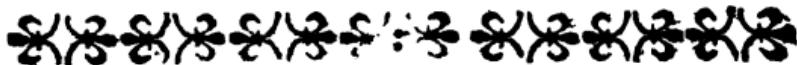
LYSIMON.

Ce n'est qu'un étourdi .

J'en fais un Mousqueraire : Il s'est long-tems rôidit
Contre un pareil dessein , mais il a du courage ,
Il faut . . .

PYRANTE.

N'en dites pas s'il vous plaît d'avantage ,
Un si dur procédé me fâche au dernier point ,
Et je vous promets bien de ne l'imiter point .



S C E N E II.

PYRANTE, LYSIMON, FRONTIN.

FRONTIN à Pyrante.

JE vous cherche , Monsieur , avec impatience .

PYRANTE.

Eh bien , que fait mon Fils ?

FRONTIN.

Il réfléchit , il pense ,
Il me chasse , il m'appelle , il est assis , debout ,
Il court , puis il s'arrête , il balance , il résout ,
Il est joyeux , rêveur , plaisant , mélancolique ,
Il approuve , il condamne , il se taït , il s'explique ,

C O M E D I E.

Il sort de la maison , il y entre aussi-tôt ,
Il veut , il ne veut plus , ne sait ce qu'il lui faut ,
Et voilà pour vous faire un récit bien sincère ,
De Monsieur votre Fils le manège ordinaire .

P Y R A N T E.

Il n'est pas question de ce beau récit-là ,
Et depuis très-long-tems , je connois tout cela .
Tu scias que me trouvant sur le déclin de l'âge ,
Je voudrois voir mon Fils songer au mariage .

F R O N T I N .

De vos ordres secrets je me suis acquitée
Avec beaucoup de zèle & de dexterité :
Hier au soir j'employai mes soins & mon adresse
Pour lui persuader de prendre une Maîtresse
Qui portait ses désirs au lien conjugal ,
Je le prêchai long-tems , & ne prêchai pas mal .
Je suois sang & eau :

P Y R A N T E .

Quelle fut sa réponse ?

F R O N T A I N .

Ah belle cout-à-fait & digne qu'on l'annonce !

P Y R A N T E .

Eh bien il répondit ?

F R O N T I N .

Il ne répondit rien ,
Mais , Monsieur , mon discours l'endormit assez bien .

L Y S I M O N .

Il se moque de vous .

F R O N T I N .

Non , je me donne au Diable .

P Y R A N T E .

Je crois que ce qu'il dit est assez véritable .

Ainsi donc tes discours ont été sans effet ?

F R O N T I N .

Pardonnez-moy vraiment . J'en suis très satisfait .

En voici les raisons en fort peu de paroles .

Ce matin . . .

L'IRRÉSOLU,

LYSIMON.

Il vous va conter des fariboles,
FRONTIN.

Eh mais, si Monsieu: veue contrarier toujours ;
Je ne finirai pas mon récit en deux jours.

PYRANTE.

Eh laissez-le parler.

FRONTIN.

Ce matin donc mon Maître,
Au moment que le jour commençoit à paroître,
S'est levé tout joyeux. Cher Frontin, m'a-t-il dit,
Tes discours ont long-tems occupé mon esprit.
Tout bien considéré je me trouve en un âge
Où je dois en effet songer au mariage.
Je ne balance plus, le dessein en est pris.

PYRANTE.

Plus agréablement pouvois-je être surpris ?
Tien, voilà deux Louis pour la bonne nouvelle.

FRONTIN.

Trés-obligé. Je sors. Mon Maître me rappelle,
Je l'habille ; il se taît. Quand il est habillé,
Je révois, me dit-il, tantôt tout éveillé.
Qui moy me marier ? Ah je n'ai point d'envie
D'aller risquer ainsi le repos de ma vie.

LYSIMON.

Je vous l'avois bien dit, qu'il se moquoit de vous.

PYRANTE.

Allons Coquin, rends-moy mes deux Louis.

FRONTIN.

Tout doux.

Ceci ne finit pas comme on pourroit le croire.
Ecoutez, s'il vous plaît, la fin de mon histoire.
Il sort : A son retour il paraît tout changé.
Il brûle de se voir par l'hymen engagé.
D'un semblable projet je ne faisois, que rire :
Mais comme il m'a permis de venir, vous le direz
Et de vous assurer qu'il ne changera point,

C O M E D I E.

Je crois qu'il ne peut plus reculer sur ce point.

P Y R A N T E.

C'est bien dit : Il me craint , il m'aime , il me respecte.

Sa résolution ne peut m'être suspecte.

Mais dis-moy.

F R O N T I N.

Quoi , Monsieur ?

P Y R A N T E.

Je serois curieux

De sçavoir s'il n'a point encor jetté les yeux
Sur quelque objet...

F R O N T I N.

Eh oui, C'est ce qui fait sa peine.

P Y R A N T E.

Comment ? A-t-on pour lui du mepris , de la haine ?

F R O N T I N.

Non ce n'est point cela. La peine où je le vois
C'est qu'il aime , Monsieur , deux Belles à la fois.
L'un de ces deux objets est une jeune Blonde
Qui paroît à ses yeux la plus belle du monde ;
Et l'autre est une Brune aux yeux vifs & perçans
Dont les charmes sur lui ne sont pas moins puissans.
Le sérieux de l'une & sa langueur touchante
Lui disent qu'elle est tendre , & fidelle & constante,
Mais l'enjouement de l'autre , & sa vivacité
Ont un attrait piquant dont il est enchanté.
Enfin passant toujours de la Blonde à la Brune ,
Il les veut toutes deux & n'en choisit aucune ,
Et quant à moy , je crois que pour le rendre heureux ,
Il les lui faudroit faire épouser toutes deux.

P Y R A N T E.

Finis ce badinage , & tire-moy de peine.

Qui sont ces deux objets ?

F R O N T I N.

Jalie & Celimene

L'I R R E S O L U,
P Y R A N T E.

Je ne m'étonne plus s'il a tant souhaité
Que je logeasse ici.

F R O N T I N .

Pour sa commodité
Il a voulu loger avec Madame Argante,
Et la chose en sera beaucoup moins fatigante,
Car nous ferons l'amour sans quitter la maison,

P Y R A N T E.

Je m'étois bien douté que c'éroit la raison

L Y S I M O N .

Si vous vous en doutiez, c'est par là ce me semble,
Qu'il falloit éviter de loger tous ensemble.

P Y R A N T E.

Pourquoy?

L Y S I M O N .

Vous souffrirez sans en être honteux,
Qu'à vos yeux votre Fils fasse le langoueurx;

P Y R A N T E.

Sans doute.

L Y S I M O N .

Vous pourrez avoir la patience
De l'entendre parler de flâme, de constance,
Et vous tiendrez enfin à tous ces sots discours
Que nos Amants transis rebattent tous les jours.

P Y R A N T E.

Oùï : mon Fils est d'un âge à sentir dans son ame
Les tendres mouvemens d'une amoureuse flâme.

L Y S I M O N .

Les tendres mouvemens ! Quels termes doucereux !
Je crois qu'en un besoin vous seriez amoureux.

P Y R A N T E.

Non mon tems est passé : Mais comme en ma jeu-
nesse

J'ai goûté les plaisirs d'une vive tendresse,
Je dois trouver fort bon que mon Fils à son tour
S'abandonne aux transports d'un legitime amour ;

C O M E D I E.

11

Je ne condamne point ce que j'ay fait moy-même.
J'aimois quand j'étois jeune , il faut que mon Fils aime.

L Y S I M O N.

Mais pouvez-vous souffrir qu'il songe à s'allier
Avec Madame Argante ? Elle est folle à lier.

P Y R A N T E.

Oui , mais ses Filles sont aussi sages que belles.

L Y S I M O N.

Elles ont peu de bien..

P Y R A N T E.

Mon Fils en-a pour elles.

L Y S I M O N.

Je ne repliquè rien tant je suis en courroux.

Mais je vous avertis que je romps avec vous :

Plus de commerce ensemble .. Adieu , je me retire.

P Y R A N T E.

Adieu donc.

L Y S I M O N.

Serviteur.



S C E N E III.

P Y R A N T E ; F R O N T I N.

P Y R A N T E .

I

L faut le laisser dire.

Que Dorante choisisse en toute liberté

Jy consens,mais voici ce que j'ay projeté.

Je vais tout au plutôt trouver Mme. Argante

Pour râcher d'obtenir qu'elle accorde à Dorante

Julie ou Celimene,après qu'il m'aura dit

Celle qui luy convient.

L'I R R E S O L U,
FRONTIN.

Voylà sans contredit
Le plus sage dessein que l'on pût jamais prendre.
Allez l'exécuter, & moy je vais attendre
Que Dorante...

P Y R A N T E,

Sur tout, parle luy sagement,
Et ne luy marque rien de mon empressement.



S C E N E I V.

FRONTIN seul.

J'Amas Pere fut-il ni meilleur, ni plus sage?
Mais j'apperçoy mon Maître. On voit sur ses
visage
L'irresolution peinte avec tous ses traits.
Puisqu'il ne me voit pas, approchons de plus près.



S C E N E V.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

A H! te voilà Frontin.

FRONTIN.

Oüï, Monsieur, c'est moy-même.

DORANTE se promenant

Frontin.

C O M E D I E.
FRONTIN.

13

Monsieur.

DORANTE.

Je suis dans une peine extrême...

Le Carrosse est-il prêt?

FRONTIN.

Oùii , depuis ce matin.

DORANTE.

Je m'en vais. Tu diras à mon Pere... Frontin
Tu ne lui diras rien.

FRONTIN.

Bon , la chose est facile.

DORANTE s'en va , puis il revient.

Qu'on ne m'attende point. Je dois dîner en Ville,

FRONTIN.

Cela suffit.

DORANTE se promenant toujours.

Je croy qu'il seroit à propos...

Frontin. Dis au Cocher qu'il ôte les Chevaux,

Je ne sortiray point.

FRONTIN.

Vous avez une affaire... ,

DORANTE.

Fais ce que l'on te dit.

FRONTIN.

Soit , je m'en vais le faire.



S C E N E VI.

DORANTE seul.

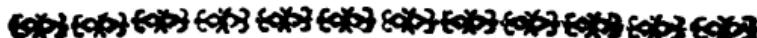
ENfin... J'avois mieux fait cependant de sortir.

Eh ne te presse point de l'aller avertir.

Mais il ne m'entend plus. Restons. Le Mariage

Est un joug trop pesant, & plus je l'envisage...

Non, ne nous mettons point au rang de ces Maris
Dont le sort...



SCENE VII.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH ! Frontin, voilà mon parti pris,
FRONTIN.

Tout de bon ?

DORANTE.

Tout de bon.

FRONTIN.

Quoy déjà ?

DORANTE.

Chose sûre.

FRONTIN.

Tant pis. Cela n'est pas d'un favorable augure.

DORANTE.

Pourquoy ?

FRONTIN.

Quand vous voulez decider promptement,
Cela ne dure au plus que le quart d'un moment.

DORANTE.

Non c'en est fait, je dis-je, & pour toute ma vie.

FRONTIN.

En jureriez-vous ?

DORANTE.

Ouy.

FRONTIN.

J'en ay l'ame ravie.

Laquelle épousez-vous ?

C O M E D I E.
DORANTE.

15

Laquelle?

FRONTIN.

Ouy dites-moy,

Est-ce Julie à qui vous donnez votre foy ?
C'est elle assûrement. Je voy que je devine,
Mais vous tournez la tête , & vous faites la mine.
Prenez-vous Celimene ? hem ? vous ne dites mot.

DORANTE.

Ne cesseras tu point de parler comme un sor?

FRONTIN.

Comment ?

DORANTE.

J'épouserois Julie ou Celimene ?

FRONTIN.

Oüi , vrayment , & je croy la chose bien certaine.

DORANTE.

Et sur quoy le crois-tu ?

FRONTIN.

Plaisante question !

N'en aviez vous pas pris la resolution ?

DORANTE.

Oüi, tu dis vray. Mais grace à mon heureuse étoile,
Je ne suis plus aveugle , & j'ay brisé le voile
Qui cachoit à mes yeux les dangers & l'ennuÿ
Que dans le Mariage on effuye aujourd'huy.

Ouy, tout ce que je voy m'attriste ou m'épouvente.
Ma Femme sera prude , ou bien sera galante,
Prude , elle m'ôtera toute ma liberté ,
Et voudra gouverner avec autorité.
Inquiète , jalouse , altiere , soupçonneuse ,
Triste , vindicative , & sur tout , querelleuse.

Si ma Femme est galante , à quoy suis-je exposé ?
Mari très-incommode , ou très apprivoisé ,
Par trop de complaisance , ou par trop de scrupule ,
D'un ou d'autre côté , je deviens ridicule.

Si je me mets au rang des maris trop prudens

Tranquile aux yeux de tous , jurant entre mes dents,
 Je n'entretiendray seul mon infidèle épouse ,
 Que pour donner carrière à ma fureur jalouse ,
 Et je ne réponds pas qu'enfin cette fureur...
 Non , en fuyant l'hymen , j'évitte mon malheur.

FRONTIN.

Tenez vos sentimens ne sont plus à la mode.
 Et tout cela , Monsieur , sent l'ancienne méthode .
 Autrefois sur l'honneur on étoit delicat ,
 Un Mari qui s'en pique à présent , est un fac.
 Mais d'ailleurs ce qui peut calmer votre épouvente ,
 Toute Femme après tout , n'est pas prude ou ga-
 lante ,
 Il en est d'une espece... ah ! d'une espece... .

DORANTE.

Et bien ?

FRONTIN.

Des Femmes qui jamais ne chicannent sur rien ,
 Et de qui la douceur égalant la sagesse... .
 La difficulté gît à trouver cette espece ;
 On dit quelle est fort rare , & je le dis aussi ,
 Mais je crois tout de bon qu'elle se trouve ici ,
 Clémene & Julie... .

DORANTE.

Oüii , l'une & l'autre est sage ,
 J'en augure fort bien , mais point de mariage.

FRONTIN.

Mais tout à l'heure encor , vous m'avez assuré... .

DORANTE.

J'ay changé de pensée & je m'en scay bon gré.

FRONTIN.

Monsieur , permettez-moy de vous dire une chose .
 Ne resolvez plus rien sans y mettre une clause.

DORANTE.

Une clause : & pourquoi ?

FRONTIN.

C'est qu'en peu de moments

vous

C O M E D I E.

17

Vous avez quatre fois changé de sentimens.

D O R A N T E.

Quatre fois ?.

F R O N T I N.

Tout autant.

D O R A N T E.

Je ne le scaurois croire.

F R O N T I N.

T'en vais faire le compté il est dans ma memoire.

Item en s'éveillant mon Maître que voilà

Souhaittoit une Femme.

D O R A N T E.

Oüii , je scaay bien cela.

F R O N T I N.

Plus , s'étant habillé , mon-dit Maître trop sage

A blasphemé vingt-fois contre le mariage.

Item , il est sorti disant que son retour

Né seroit au plus tôt que vers la fin du jour ,

Mais un quart d'heure après est rentré pour me dire

Qu'il s'alloit marier , ce qui m'a fait bien rire.

Item le susdit Maître , en ce susdit moment

Dit au susdit Frontin , que craignant prudemment

Pour son front délicat quelque sensible outrage ,

Ou d'une prude au moins l'humeur fiere & sauvage .

Il renonce à jamais au lien conjugal ,

Le tout bien supposé se monte le Total

Qui ne me paroît pas rehausser votre gloire .

A quatre sentimens sauf erreur de memoire .

D O R A N T E.

Quand il est question ; Frontin ; de s'engager

Par les noeuds de l'hymen , on n'y peut trop songer .

FRONTIN.

Mais sur tout autre fait , comme sur cette affaire

Vous ne scaavez jamais ce que vous voulez faire .

Vous résvez ?

D O R A N T E.

Après tout , de l'humeur dont je suis

B.

L'IRRÉSOLU,

Je pourrai mieux qu'un autre éviter les ennuys
 Et tous les accidens dont l'hymen nous menace.
 Oùy, je scâi les moyens de parer ma disgrâce,
 De faire que pour moy l'hymen ait des douceurs;
 Quand on fait un bon choix, c'est le lien des coeurs,
 Un Mari complaisant, liberal, jeune & tendre,
 Au bonheur d'être aimé peut aisément prétendre,
 Si lors qn'il se marie il possede le cœur
 De celle, dont il veut faire tout son bonheur.
 Son exemple est puissant sur l'esprit de sa femme.
 Vertueux, il soutient la vertu dans son ame,
 Rempli dégards pour elle, il en est respecté,
 Fidele, il la maintient dans la fidélité.
 Mille exemples enfin font aisément connoître
 Que souvent les Maris sont ce qu'ils veulent être.
 Malgré les moeurs du tems, je veux me rendre heureux,
 En bornant à ma femme & mes soins, & mes vœux,
 Et plus amant qu'Epoux, toujours la politesse
 Suivra les doux transports de ma vive tendresse.
 Voilà le vrai moyen d'être en repos, cheri,
 Et de faire au galant préférer le mari.

FRONTIN.

La chose en ce tems-ci me paroît difficile:
 Quiconque y réussit peut passer pour habile,
 Mais ce miracle-là vous étoit réservé.

DORANTE.

Oùi, je prétends me faire un bonheur achevé.

FRONTIN.

Voyons donc maintenant à choisir des deux belles.
 Votre cœur penche-t'il également pour elles?

DORANTE.

Si je l'en erois, Frontin, mon choix est déjà fait.

FRONTIN.

N'aimez vous point Julie?

DORANTE.

Oùi, je l'aime en effet.

Son aimable enjouement me ravit & m'enchante.
Quel brillant ! Quel éclat !

F R O N T I N .

Elle est vive & piquante.

Ses yeux quoy que mutets demandent clairement,
Ce que sa bouche n'ose expliquer nettement.

D O R A N T E .

Je l'avoué entre nous , dès que je l'envisage ,
Je n'ai plus de raisons contre le mariage.

F R O N T I N .

Je suis de même avis. Or donc sans biaiser ,
Il faut nous dépecher , Monsieur , de l'épouser .

D O R A N T E .

M'y voilà resolu... Mais pourtant quand j'y pense ,
Sa Sœur est bien aimable.

F R O N T I N .

Elle est d'une indolence ...

D O R A N T E .

Tu nommes indolence , un gracieux maintien ,
Une douce langueur , un modeste entretien ,
Tout ce qui fait enfin que l'on ne peut sans crime
Lui refuser au moins la plus parfaite estime .
Oüï , quoi que malgré moi Julie ayt tous mes vœux ,
Je sens qu'avec sa Sœur , je serois plus heureux .

F R O N T I N .

Prennons donc celle-ci . Bon , le voilà qui pense ,
Votre choix est-il fait ?

D O R A N T E .

Non , je suis en balance ,

Je ne sçai que résoudre , & d'une & d'autre part ...

F R O N T I N .

Ma foy m'en croirez-vous ? choisissez au hazard .

D O R A N T E .

Non Frontin , mais je sçais en moyen infaillible .

Pour sortir d'embarras .

F R O N T I N .

Seroit-il bien possible ?

L'I R R E S O L U,
D'ORANTE.

Si l'une des deux Soeurs a du penchant pour moy ;
Dès que je le scauray je lui donne ma foi.
Celle qui m'aimera sera la plus aimable.

FRONTIN.

Parbleu cette pensée est assez raisonnable.
Nerine peut scavoir leurs secrets sentimens ,
Elle m'aime , il est sûr que jamais deux Amants
N'ont de secrets entr'eux , outre que d'ordinaire .
Toute Fille suivante est peu propre à se taire.
Je vais sur ce sujet la faire raisonner.

D'ORANTE.

J'attendray ton retour pour me déterminer.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NERINE *seule.*



Elez, Monsieur, Frontin, comptez sur mon
adresse ,
Je mourrai dans la peine, ou tiendray ma
promesse.

Je puis fort aisément sonder deux jeunes
cœurs

Dont le monde n'a point encor gâté les mœurs ,

C O M E D I E.

51

Et quand je n'aurois pas toute leur confiance,
Comme je l'eus toujours dès leur plus tendre enfance,
Je suis fine, & je sçay du cœur le plus discret,
Arracher quand je veux, un amoureux secret,
Sur tout je voudrois voir Celimene amoureuse,
Car elle me paroît un peu trop dédaigneuse ;
Elle fait vanité de n'avoir nuls desirs,
Et dans l'indifference elle met ses plaisirs.
Triste état, à mon sens, que cette lethargie,
Mais pour moi sans l'amour j'estime peu la vie.
Finissons : & tandis que Madame est dehors,
En faveur de Dorante employons nos efforts.
Voici tout à propos, la prude Celimene.



SCENE II.

CELIMENE, NERINE.

NERINE.

Vous êtes bien rêveuse.

CELIMENE.

Ouy, je suis fort en peine.

NERINE.

Et de quoy?

CELIMENE.

Je ne sçay. Je venois te trouver.

Dis moy, ne sçais-tu point ce qui me fait rêver?

NERINE.

Tout franc, la question me paroît fort plaisante?

Comment vous ignorez? ..

CELIMENE.

Je ne suis pas contente.

C'est tout ce que je sçais.

L'IRRÉSOLU,
NERINE.

Examinez-vous bien.

CÉLIMÈNE.

Je cherche, j'examine, & ne découvre rien.

NERINE.

Mauvais mal ! depuis quand êtes-vous si réveuse ?

CÉLIMÈNE.

Depuis trois jours.

NERINE.

Oh, oh, l'affaire est sérieuse.

Depuis trois jours ?

CÉLIMÈNE.

Tu fais que naturellement.

Je me plaît à rester dans mon appartement,

Que j'évite le monde, & que toujours tranquille,

Je nourris mon esprit d'une lecture utile.

NERINE.

Eh bien ?

CÉLIMÈNE.

Depuis trois jours je ne me connais plus ;

Pour me tranquiliser mes soins sont superflus.

Je vais, je viens, je suis inquiète, agitée.

NERINE.

Pauvre enfant ! Je vous trouve aussi plus ajustée

Qu'à l'ordinaire.

CÉLIMÈNE.

Où, mais je ne sais pourquoi.

NERINE.

Des mouches, des rubans. Ah qu'est-ce que je voy !

Vous avez mis du rouge !

CÉLIMÈNE.

Il faut suivre la mode.

NERINE.

Quoi, vous qui la trouviez ridicule, incommode ?

CÉLIMÈNE.

Ah ma chère ! Aide-moy de grâce, à deviner

D'où vient ce changement qui paroît t'étonner.

C O M E D I E.
N E R I N E.

23

N e le sçavez-vous pas ?

C E L I M E N E.

Non, ma peine est extrême,
Je ne sçaurois encot me deviner moy-même.

N E R I N E.

J e m'en vais vous ayder. Là ; regardez-moy bien.
Bon.

C E L I M E N E.

Parle franchement & ne me cache rien.

N E R I N E.

Non , non. Depuis un tems je me suis aperçue ,
Que notre Chevalier jette sur vous la veue ,
Qu'il vous dit des douceurs ... Je crois que m'y voile.

C E L I M E N E.

S i tu ne sçais pas mieux deviner que cela ,
Nous ne pourrons jamais sçavoir ce que je pense.

N E R I N E.

Excusez , s'il vous plaît , mon peu d'expérience .
J e viens de m'essayer dans l'Art de deviner ,
Et dans un coup d'essay l'on peut mal raisonner .
Voyons si cette fois je serai plus habille .
C'a , depuis quand Dorante est-il en cette Ville ?

C E L I M E N E.

Eh mais... depuis trois jours , justement .

N E R I N E.

Justement,

Vous avez remarqué la chose , exactement .

C E L I M E N E.

Eh bien , Nérine .

N E R I N E.

Eh bien ... Je n'ay plus rien à dire ;

C E L I M E N E.

Cela ne suffit pas ,acheve de m'instruire .

N E R I N E.

Ceci commence donc à vous interesser ?

L'IRRÉSOLU,
CELIMENE.

Plus que le Chevalier.

NERINE.

Je le puis bien penser.
CELIMENE.

Poursui donc.

NERINE.

Vous étiez solitaire & tranquille ;
Nourrissant votre esprit d'une lecture utile,
Maintenant tout cela ne vous diverte plus :
Pour vous tranquiliser vos soins sont superflus,
Et c'est depuis trois jours sans en scavoir la cause
Que vous sentez en vous cette métamorphose.

CELIMENE.

Il est vrai.

NERINE.

Confrontons bien curieusement
Le retour de Dorante, & votre changement,
Et si ces deux faits-là forment la même époque,
Nous connaîtrons bientôt le mal qui vous suffoque.
Depuis trois jours Dorante est de retour ici,
Votre humeur a changé depuis trois jours aussi,
Donc, ce que je conclus la belle sérieuse,
C'est que depuis trois jours vous êtes amoureuse.

CELIMENE.

Crois-tu cela ?

NERINE.

Sans doute, & dès hier je vis...
CELIMENE *en soupirant.*

A te dire le vrai, je suis de ton avis.
Adieu. J'ay trop parlé.. Mais dis-moy, pour m'in-
struire

N'aurois-tu point encor quelque chose à me dire ?

NERINE.

Non.

CELIMENE

Crois-tu que Dorante ait du goût pour ma Sœur?

Ce

C O M E D I E.

25

• Ce n'est pas que Dorante ait fort touché mon cœur
• C'est curiosité plutôt que jalouſie.
• Curiosité pure.

N E R I N E.

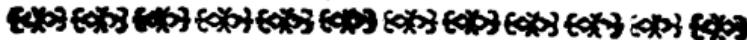
Ouy. Pure hypocriſe.

C E L I M E N E.

Que dis-tu?

N E R I N E.

Que je vais travailler de mon mieux,
Afin de contenter vos desirs curieux,
Mais si vous m'en croyez, & si vous voulez plaire,
De toutes ces façons tâchez à vous défaire,
Et pour vous dire net, ce qu'il faut sur ce point,
Vous faites l'innocente & vous ne l'êtes point.



S C E N E . I I I .

N E R I N E *seule.*

L A solitaire en tient, & me voilà contente.
Nous pourrons à présent déterminer Dorante.



S C E N E . I V .

J U L I E , N E R I N E .

J U L I E entre en chantant & en dansant.

J E ne ſçay pas pourquoy mille gens chaque jour
Sur un ton langoureux fe plaignent de l'amour.
Et comment on ſoutient qu'une vive tendreſſe

C

Fais soupirer , gemir , & languir de tristesse ;
 Pour moy Nerine , j'aime , & j'aime de bon cœur ,
 Cela n'a pourtant rien changé dans mon humeur.

NERINE.

Vous aimez ? Cet aveu me paroît fort sincère.

JULIE.

Oh ! je ne suis pas Fille à t'en faire un mystère.

NERINE.

J'en scay qui ne sont pas aussi franches que vous ,

JULIE.

Moy j'aime & je le dis , l'amour en est plus doux .
 D'Amantes & d'Amans chaque País abonde ;
 Pourquoy rougir d'un feu qui brûle tout le monde ?

NERINE.

L'amour est en effet , un puissant Potentat ,
 Le guerrier petulent , le grave Magistrat ,
 Le doucereux Abbé , le Procureur avide ,
 L'Avocat babillard & l'usurier perfidé ,
 Le Vautour son Confrere & tous les animaux ,
 Jeunes , vieux , doux , cruels , sur terre ; dans les eaux
 Tout est bon gré , malgré , soumis à son Empire ,
 Ainsi l'on peut aimer sans craindre de le dire .

JULIE.

Les exemples du moins ne me manqueront pas .

NERINE.

Celuy que vous aimés adore vos appas
 Sans doute ?

JULIE.

A dire pray , je n'en scay rien encoré .

NERINE.

Comment ! vous l'ignorez ?

JULIE en s'assant.

Vrayment ouy je l'ignore .

NERINE.

Mais je ne voy pas là de quoi rire & sauter .

JULIE.

J'aime pour mon plaisir , & non pour m'attrister .

COMEDIE.

NERINE.

Vous m'avoüerez du moins que cette incertitude
Doit mettre en votre esprit un peu d'inquiétude.

JULIE.

Point. Si celui que j'aime a de l'amour pour moy,
Je veux pour l'en payer l'aimer de bonne foy.
S'il prétend m'honorer de son indifference,
Bien loin de me piquer d'une forte constance,
Avant qu'il soit huit jours je m'en consoleray,
Et par quelque autre amour je me détacheray.
De l'humeur dont je suis vois-tu , rien ne m'afflige.

NERINE.

J'aime assez cette humeur.

JULIE.

Point de chagrin te dis-je.

Il faut prendre l'amour comme un amusement.

DORANTE

Ne me direz vous point quel est l'heureux amant ?...

JULIE.

C'est Dorante.

NERINE.

Dorante ?

JULIE.

Ouy , Dorante lui-même,

Ne te paroît-il pas meriter que je l'aime ?

NERINE.

Je le trouve au contraire un Cavalier parfait ,
Et j'approuve le choix que votre cœur a fait.

JULIE.

Ah ! je voudrois qu'il scût à quel point je l'estime.

NERINE.

Ne souhaitez-vous rien de plus ?

JULIE.

Seroit-ce un crime

De souhaiter aussi qu'il m'aimât tendrement ?

NERINE.

Non. Ne desirez-vous que cela seulement ?

Cij

L'IRRESOLU,
JULIE.

Mais je voudrois aussi pour me prouver sa flamme,
Qu'il pût me demander & m'obtenir pour femme.
NERINE.

Ensuite ?

JULIE.

Ensuite, ensuite ; Oh demeurons-en là,
Mes vœux jusqu'à présent ne passent point cela.

NERINE.

Dorante à ce qu'on dit, vous croit un peu volage,
Et craint votre inconstance après le mariage.

JULIE.

Non. Dussent me railler les Femmes d'aujourd'hui,
Tous mes vœux, tous mes soins ne seront que pour
luy.

Mais à condition, pour prix de ma tendresse,
Que je lui tiendrai lieu de femme & de maîtresse.
S'il s'en tient à l'estime & porte ailleurs l'amour . . .

NERINE.

Vous n'êtes point ingrate, à beau jeu, beau retour
JULIE.

Non, mais . . .

NERINE.

Si vous voulez suivre cette méthode,
Je garantis bien-tôt le futur à la mode.
Car il est statué par les loix d'aujourd'hui
Qu'un Mari du bel air n'aime jamais chez luy.

JULIE.

Ma Mere vient, adieu ; garde toy de lui dire . . .





SCENE V.

Me. ARGANTE, JULIE,
NERINE.

Me. ARGANTE à Julie.

QUe faites vous ici ? Vite, qu'on se retire,
Et sur-tout, ayez soin de rester là dedans.
NERINE.

GUY.

JULIE faisant la reverence, & des mines à
Nerine.

Je m'en vais.



SCENE VI.

Me. ARGANTE, NERINE.

Me. ARGANTE.

Quelqu'un est-il venu céans ?
NERINE.

GUY, Madame, j'ay vu le bon homme Pyrante
Qui venoit vous parler d'une affaire importante.

Me. ARGANTE vivement.

Et dis moy ma mignone, étoit-il avec lui ?

Ciij.

L'IRRESOLU,
NERINE.

Qui donc ?

ME. ARGANTE.

Dorante,

NERINE.

Non.

ME. ARGANTE.

Se peut-il qu'aujourd'hui

Il ne soit pas venu pour me rendre visite?

NERINE.

Non, je ne l'ay point vu. Vous êtes interdite.

ME. ARGANTE.

Mais de sa part au moins, on est venu sçavoir

Comment je me portois, & s'il pouvoit me voir.

NERINE.

Encor moins.

ME. ARGANTE.

Comment donc ?

NERINE.

Ouy, j'en suis bien certaine

ME. ARGANTE.

Dis-moi, n'a-t'il point vu Julie ou Céline ?

NERINE.

Tout aussi peu.

ME. ARGANTE.

Tant mieux. Je respire.

NERINE.

Comment ?

ME. ARGANTE.

Je ne me sens pas d'aise & de ravissement;

NERINE.

Et d'où vous vient, Madame, un tel excès de joie ?

ME. ARGANTE.

Tu le sçauras, Dorante. Il faut que je le voye.

J'acheverai bientôt ce que j'y commençai.

NERINE.

Quoi donc ?

C O M E D I E.

31

Me. AR G A N T E.

Par un regard qu'hier il m'a lancé,
J'ay vu qu'il me trouvoit encor assez aimable.. .

N E R I N E.

Et donc, vous vous moquez,

Me. AR G A N T E.

Rien n'est plus véritable.

J'ay de l'experience.

N E R I N E.

Oh ! je n'en douté point.

Me. AR G A N T E.

Et je ne prens jamais le change sur ce point ;
C'a, Nerine, après tout, est-ce que je me flatte ?
N'ay-je pas des attraits ?

N E R I N E.

Ils sont de vieille date.

Me. AR G A N T E.

Nerine.

N E R I N E.

Quant à moi je ne scai point flotter
Et je ne suis point fait à vouloir vous gâter :
Chaque chose à son temps. Il faut vous mettre en tête
Que jamais à votre âge on n'a fait de conquête ;
Que cette gloire est due à des charmes naissants ,
Et non à des appas âgés de cinquante ans.
En vain vous disputez contre le Baptistaire
Par vos ajustemens , par le désir de plaisir ,
Par le mélange adroit des plus vives couleurs ,
Par un rîs attrayant , par de tendres langueurs ,
Et par tout ce qui peut avec le plus d'adresse ,
Pour conserver les cœurs imiter la Jeunesse .
L'âge est un ennemi qui nous trahit toujours ,
Jamais nous ne plaisons qu'au Printemps de nos jours ,
C'est alors que sied l'Art de la Minauderie ;
Sur l'arrière saison l'Art de la pruderie
Convient , & si le cœur se laisse encor blesser
On peut aimer sous cap , mais il faut financer.

C iiii

L'IRRESOEU.
Mme. ARGANTE.

Moy financer, Nérine?

NERINE.

Ouy, la seule ressource
À votre âge, est d'avoir des appas dans sa bourse.

Mme. ARGANTE.

Soit, je financeray, mais légitimement,
Je ne veux me lier que par le sacrement.

NERINE.

Avec Dorante?

Mme. ARGANTE.

Ouy.

NERINE.

Mais vous seriez sa Mère..

Mme. ARGANTE.

Vous êtes une folle.

NERINE.

Et là, point de colere.

On ne nous entend point.

Mme. ARGANTE.

Nérine, je prétends.

Etre comme j'étois à l'âge de vingt ans.

NERINE.

Voilà je vous l'avouë une belle vieillesse.

Mme. ARGANTE.

Non, non, crois-moy, je suis encor dans ma jeunesse.

NERINE.

À vos discours, Madame, on le croira fort bien,

Mais à votre visage, hom, l'on n'en croira rien.

Et d'ailleurs vous avez deux Filles très nubiles..

Mme. ARGANTE.

Ah ! c'est mon desespoir &c. .

NERINE.

Plaintes inutiles..

Il faut les marier.

Mme. ARGANTE.

Sans ces friponnes-là,

Je n'aurois pas trente ans.

NERINE.

Ouy, je croy bien cela.

Mais malheureusement on vous en croit cinquante,
Combien vous donnerez-vous?

Me. ARGANTE.

Mais j'en ai bien quarante.

NERINE.

Quarante?

Me. ARGANTE.

Je te vais confier un secret;

Garde toi bien...

NERINE.

Je suis d'un naturel discret.

Me. ARGANTE.

Feu Monsieur mon Mari... Devant Dieu soit son
ame,

Mais c'étoit un grand sor.

NERINE faisant la reverence.

Je le fçay bien, Madame.

Me. ARGANTE.

Or donc, feu mon Mari voulut bien m'épouser.

Pour ma seule beauté. Sans vouloir mepriser,

Étois comme je suis, fraiche, vive, charmante.

Il avoit bien en fond trois mille écus de rente.

Mais je connus depuis qu'il avoit de furplus

En Billets au porteur, plus de cent mille écus.

Cinq ans avant sa mort il m'en fit confidence,

Et je fçus me contraindre à tant de complaisance

Que le pauvre benêt crut que je l'aimois fort,

Et qu'il me confia ses billets. Il est mort

Grace au Ciel, & je puis en fort belles especes

Recompenser les feux...

NERINE.

Voilà de bonnes pieces:

Aux dépens du défunt vous avez des appas;

Qu'un jeune homme à coup sûr ne méprisera pas.

L'IRRESOLU,

Me. ARGANTE.

Voilà ce qu'à Dorante il faudroit faire entendre.
NERINE.

A. Dorante?

Me. ARGANTE.

Au plus tôt.

NERINE.

Je commence à comprendre.

Me. ARGANTE.

Veux-tu luy parler?

NERINE.

Ouy.

Me. ARGANTE l'embrassant.

J'ay toujotres bien compes'

Que tu m'aimois, Nerine, avec sincerité.

Fais donc agir pour moy tes soins & ton adresse;

Et dis luy que s'il veut répondre à ma tendresse:

Mes billets sont à luy.

NERINE.

Fort bien : cela suffit.

Me. ARGANTE As s'en allane.

Ce petit fripon-là me fait tourner l'esprit.



SCENE VII.

NERINE seule.

ME voilà gracie au Ciel, l'unique confidente
Dè nos deux jeunes Soeurs & de Madame Argante.

Qu'un petit homme aimable est dangereux ! Ma foy,
Je crains fort qu'à mon tour je ne l'aime aussi moy,
Franchement si j'étois faite pour y prétendre... .

A Dorante,

Vous venez à propos.

SCENE VIII.

DORANTE, NERINE, FRONTIN.

DORANTE.

ET bien vas-tu m'apprendre
Quelque chose qui puisse enfin fixer mes vœux ?

NERINE.

Je ne sçay, mais enfin, vous êtes trop heureux.
Oh ça, pour commencer, Célimène vous aime.

DORANTE.

Ne te tromp's-tu point ?

NERINE.

Je le sçay d'elle-même,
Avant votre départ je l'avois soupçonné,
Votre retour fait voir que j'ay bien deviné.

DORANTE.

Pour moi qui n'en jugeois que selon l'apparence,
J'avois presque cotripié sur son indifférence.

NERINE.

Aussi, quand j'ay tâché d'éclaircir mes soupçons.
Si vous sçaviez combien elle a fait de façons,
Elle vouloit parler. Une honte secrète
L'empêchoit tout à coup d'avouier sa défaite,
Elle s'efforçoit même, admirés sa pudeur,
Jusques à se cacher le trouble de son cœur ;
Mais enfin son amour a trahi son adresse.
Un mouvement jaloux m'a marqué sa tendresse.

DORANTE.

Ah ! que cette pudeur releve ses appas !
Et que j'aime à la voir dans un tel embarras !

Qu'un Amant delicat , apprenant ses alarmes ,
 Ses troubles , ses combats , trouve en elle de charmes !
 Quel tresor est un cœur qui n'a jamais aimé
 Et qui n'ose avouer que l'amour l'a charmé ;
 Et qu'heureux est l'Amant à qui le sort prépare
 Les solides plaisirs d'un triomphe si rare !
 Conçois-tu bien , Frontin , jusqu'où va mon bonheur ?

FRONTIN.

Ouy, la pudeur , Monsieur , je suis pour la pudeur.
 à Nerine.

As-tu de la pudeur toy ?

DORANTE.

Sage Celimene
 D'un cœur irrésolu vous triomphés sans peine ;
 Ouy, vous avez déjà mon estime & mes vœux ;
 Vous m'aimez , & c'est vous qui me rendrez heureux .

NERINE.

Ainsi vous renoncerez désormais à Julie ?

DORANTE.

Il le faut bien , Nerine. Est-il une folie
 Plus grande , que d'aimer qui ne nous aime pas ?

NERINE.

Elle vous aime aussi .

FRONTIN.

Bon , nouvel embarras .

DORANTE.

Je suis aimé-dis-tu , de Julie ?

NERINE.

Ouy , vrayment .

Elle en a fait l'avou tout naturellement ,
 Même elle a souhaité que l'on pût vous l'apprendre ,
 Et voudroit bien sçavoir ce qu'elle en doit attendre .
 Si vous voulez l'aimer , elle vous aimera ,
 Si vous la méprisez , elle se guérira ,
 Si vous êtes cotistant , elle sera fidelle .
 Et si vous souhaitiez vous unir avec elle ,
 Par les noeuds de l'hyphen , elle y borne ses vœux .

COMEDIE.

37

Et sera très-heureuse, en vous rendant heureux.

FRONTIN.

Et bien, qu'en dites-vous?

DORANTE après avoir rêvé.

Ce qu'il faut que j'en dise.

On ne peut trop louer une telle franchise,

Et dans ce libre aveu dont je suis enchanté,

J'admire les effets de sa sincérité.

Je voulois être aimé d'une Fille sincère,

Je la trouve en Julie, elle a droit de me plaire,

Sans la sincérité qu'il faut toujours chercher,

La plus rare beauté ne scauroit mè toucher.

Une femme sincère est un trésor si rare,

Que dès qu'on la rencontre il faut qu'on s'en empare;

Et quel bonheur encor, quand l'esprit, la beauté,

Mille agréments sont joints à la sincérité!

Tous ces charmes, Frontin, se trouvent dans Julie,

Et le sort m'offre en elle une fille accomplie.

FRONTIN.

Vous l'épouserez donc?

DORANTE.

Ouy, je voy que nos coeurs

Sont...

FRONTIN.

J'entends, vous allez épouser les deux sœurs.

DORANTE.

Quel discours!

FRONTIN.

Par ma foy, c'est la suite du vôtre;

NERINE.

Les prendrez vous ensemble, ou bien l'une après l'autre?

DORANTE.

Je voudrois n'être aimé que de l'une des deux.

NERINE.

Vous ne vous plaignez donc que d'être trop heureux?

DORANTE.

Le moyen de choisir?

L'IRRESOLU,
NERINE.

Vôtre malheur est rare,
Et la plainte est nouvelle aurant qu'elle est bizarre.
Mais vous avez le don de châsser tous les coeurs,
Et vous ne l'avez pas encor tous vos malheurs.

DORANTE.

Comment donc ?

NERINE.

Je connois une jeune poupoane
Qui voudroit vous pouvoir offrir une Couronne,
Et qui pour abréger les discours superflus,
Veut payer votre cœur plus de cent mille écus.

FRONTIN.

Cent mille écus ?

NERINE.

Comptants.

FRONTIN.

La peste quelle somme !

Vite, dis nous comment cette belle se nomme.
Cent mille écus, Monsieur, en argent bien compté.
Cela vaut la pudeur & la sincérité.

DORANTE.

Tu railles.

NERINE.

Non l'amour, je croi, la rendra folle.
On vient de me charger de vous porter parole.

FRONTIN.

Veut elle épouser ?

NERINE.

Ouy.

FRONTIN.

Monsieur donne sa foy,
Mais il faut cent Louis de pot de vin pour moy.
Nerine, quelle est donc cette beauté charnante ?

NERINE.

Devinez.

COMEDIE.
DORANTE.

39

Je ne puis.

NERINE.

Eh bien c'est...

DORANTE.

Qui?

NERINE.

Me. Argante,

Ce qu'elle fent pour vous lui cause des transports...

DORANTE.

Madame Argante m'aime?

FRONTIN.

Elle à le Diable au corps.

C, a voyons qui des trois aura la marchandise.

D'un côté la pudeur, de l'autre la franchise,

D'autre part on nous vient offrir cent mille écus,

Ma foy prenons l'argent, & laissons les vertus.

NERINE.

Du siècle où nous vivons c'est assez-là l'usage.

DORANTE.

Qui? moi? J'épouserois une femme à son âge;

FRONTIN.

Fort bien.

NERINE.

Je vais les faire espérer toutes trois

Pour vous donner le tems de fixer votre choix.

Jusqu'au revoir, Frontin.

FRONTIN.

Adieu belle Poulette,





SCENE IX.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

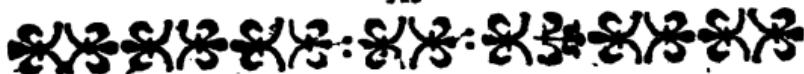
COnçois-tu l'embarras où tout cela me jette?

FRONTIN.

Ouy, pour vous empêcher de déterminer rien,
Toutes trois vous aimer ! Fi, cela n'est pas bien.

DORANTE.

Oh pour leur Mere, non, mais ce qui fait ma peine,
C'est, qu'en lui demandant Julie ou Celimene...



SCENE X.

DORANTE, LE CHEVALIER,
FRONTIN.LE CHEVALIER *du côté d'où il entre.*

CRiez, pestez, jurez autant qu'il vous plaira,

Je vous dis en un mot, que cela se fera.

Maugrebleu du vieux fou.

FRONTIN.

Vous êtes en colere,

A qui parliez-vous-là ?

LE CHEVALIER.

Je parleis à mon Pere.

Bon

COMEDIE.

41

Bon jour, Frontin.

FRONTIN.

Je suis vòtre humble Serviteur.

LE CHEVALIER.

J'enrage.

FRONTIN.

Vous voilà de bien mauvaise humeur.

LE CHEVALIER.

Et qui n'y seroit pas ? Mon Pere en est la cause ;
Il veut me gouverner.

FRONTIN.

Voyez la belle chose.

Un Pere qui veut mettre un fils à la raison,
Il a perdu l'esprit.

LE CHEVALIER.

Ay-je tort, dis-moy ?

FRONTIN.

Norf.

On devoir autrefois du respect à son Pere ;
Mais à présent, Monsieur, oh ! c'est une autre affaire.

LE CHEVALIER.

La vieillesse est toujours sujette à radoter.

Cependant les vicillards veulent nous regenter.

Mais je soutiens morbleu que c'est à la jeunesse

De prétendre à bon droit gouverner la vieillesse.

L'esprit des jeunes gens est malé & vigoureux,

Et celui des vicillards est foible & langoureux.

Mais je voi d'où leur vient l'ennui qui nous tracasse.

Ils enragent morbleu de nous quitter la place.

Ah ! Bon jour donc Dorante.

DORANTE sortant de sa réverie.

Ah ! Chevalier bon jour,

LE CHEVALIER.

Jé pense qu'à la fin te voilà de retour.

T'avois je déjà vu depuis ton arrivée ?

DORANTE.

Non. Es l'occasion ne s'en est pas trouvée.

D

L'IRRESOLU,
LE CHEVALIER.

Que jet'embrasse donc. Ma foi je t'aime bien,
Mon cher. Ton Pere est-il aussi fou que le mien ?
Parle donc.

DORANTE.

Mon Pere est un vieillard venerable,
Pour qui j'aurai toujours un respect véritable.

LE CHEVALIER,
Et si tu parles-là comme nos vieux Gaulois.
Quitte ce sor langage, & parle moy François.

DORANTE.

Je dis vray.

LE CHEVALIER.

Tu fais donc tout ce que tu veux faire ?

DORANTE.

Ouy. Mais je fais aussi tout ce que veut mon Pere.

LE CHEVALIER.

Le mien me contredit du matin jusqu'au soir,
Et souvent par ses cris me met au desespoir.
A mes moindres desirs il cherche des obstacles.
J'aime le vin, le jeu, les femmes, les spectacles,
Les spectacles s'entend, pour y faire du bruit.
J'aime à dormir le jour, puis à courir la nuit,
A jurer, à médire, à ferrailler, à battre,
Mon Pere sur cela me fait le Diable à quatre,
Et ne peut concevoir que c'est là mon employ,
Et que nos jeunes gens sont tous faits comme moy.

FRONTIN.

Il a tort.

LE CHEVALIER.

Ay-je lieu de l'aimer, je te prie ?
Il vaut même empêcher que je ne me marie.

DORANTE.

A te dire le vrai, je crois qu'il a raison.
Pourquoi te marier ? un Cadet de maison ?

LE CHEVALIER.

Et palsanbles, faut-il qu'un Cadet se motfondre ?

C O M E D I E.

43

Et les aînés tout seuls peupleront-ils le monde ?

Oh je veux peupler moy.

D O R A N T E.

Mais n'ayant pas de bien...

L E C H E V A L I E R.

Va, pour en acquérir je scâis un bon moyen.

Nôtre vieille Maman, cette Madame Argante

A de l'argent, dit-on, & cet argent me tente.

Je prétens au plutôt épouser ses écus.

D O R A N T E.

Bon. Tu m'empêcheras d'essuyer un refus.

L E C H E V A L I E R.

Comment ?

D O R A N T E.

Je me prépare à demander Julie,

Et je brûle de voir cette affaire accomplie.

F R O N T I N.

Julie emporte donc la Victoire ?

D O R A N T E.

Oùy.

F R O N T I N.

Ma foy.

C'est bien fait.

D O R A N T E.

Mais sa Mère a des desseins sur moy,

Cela peut empêcher le bonheur ou j'aspire.

Et comme un jeune Epoux est ce qu'elle désire,

Dès que tu t'offriras...

L E C H E V A L I E R.

Elle mourra d'amour,

Je la livre à mes piés avant la fin du jour.

Ma figure d'abord surprend, saisit, enchanter.

F R O N T I N.

Et croyez-vous peupler avec Madame Argante ?

L E C H E V A L I E R.

Non, son argent est tout ce que j'en veux tirer.

Dij.

Je suis jeune, elle est vieille, & j'ay lieu d'espérer...
FRONTIN à Dorante.

Si vous prenez Julie, & qu'il prenne la Merc,
Monsieur le Chevalier sera vôtre beau-pere.

DORANTE.

Ouy, vraiment.

LE CHEVALIER.

Palsangbleu, Cela sera bouffon.

Tu me respecteras.

DORANTE.

Avec juste raison.

Ne nous aimons pas à râiller davantage,
Va t'en la demander toi-même en mariage.
Ton compliment reçû j'iray la disposer . . .

LE CHEVALIER.

Assuré du succès, je vais me proposer.

La vieille à le goût fin, & le cœur le plus tendre! . . .

DORANTE.

Beau-pere hâtens-nous.

*Il vient passer devant, le Chevalier le retient
& passe gravement devant lui.*

LE CHEVALIER.

St. Après moy mon Gendre..

Ein du second Acte.



COMEDIE.

3



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PYRANTE, DORANTE, FRONTIN.

PYRANTE.

JE vous l'ay déjà dit ; l'Inresolution,
Mon Fils, est dangereuse en toute occasion.

DORANTE.

D'un homme irresolu la noble inquiétude

Est l'ordinaire effet d'une profonde étude,
D'un raisonnement sain , & des reflexions
D'où naissent sur un fait plusieurs opinions.
Un pareil embarras n'est connu que du sage ,
Mais un esprit grossier suit ce qu'il envisage ,
Il ne voit qu'un seul point où tendent ses souhaits ,
Et l'embarras du choix ne l'arrête jamais.
Pour moy qui veux en tout agir avec prudence ,
Et qui crains de me voir seduit par l'apparence
Je cherche , j'examine ; & pour ne faillir pas ,
Je crois être obligé de marcher pas à pas.

PYRANTE.

Il raisonne fort juste , & qui le veut entendre
Toujours à son avis est forcé de se rendre.

L'IRRESOLU,
FRONTIN.

Moi je ne me rends point à ces belles raisons,
Tout irresolu visé aux petites Maisons.

DORANTE.

Maraute.

PYRANTE.

Tais-toy, Frontin. Vous ne devez pas craindre
Qu'à prendre aucun parti je veuille vous contraindre,
Je ne vous ay parlé que comme votre ami,
Et je ne serai point complaisant à demi.
Pesez, examinez, j'ay resolu d'attendre
Et j'aprouveray tout. Mais il m'a fait entendre
Qu'au mariage enfin vous étiez résolu.
Y-pensez vous toujoars ?

FRONTIN.

Ouy, nous avons conclu;
Et concluons encor, si cela peut vous plaire,
Qu'une Femme nous est de tout point nécessaire.

PYRANTE.

Vous choisissez Julie, à ce que l'on m'a dit.
Quoy ?

DORANTE.

Tantôt ce dessein m'a passé par l'esprit;
Mais depuis un moment j'ai changé de pensée.

FRONTIN à part.

Encore ? oh ! par ma foy, sa tête est renversée.

PYRANTE.

Auroit-elle pour vous marqué quelque froideur ?
Où bien vous sentez vous du penchant pour la Societé ?

DORANTE.

Point du tout.

PYRANTE.

Pourquoi donc, dites-le moy vous-même ;
N'épouser pas Julie ? hem ?

DORANTE.

Parce que je l'aime.

C O M E D I E.

P Y R A N T E.

Parce que vous l'aimez, vous ne l'épouvez pas?
C'est par là qu'il faudroit...

D O R A N T E.

Non, elle a trop d'appas,
Et mon cœur pour Julie auroit tant de foiblesse,
Que de mes sentimens elle seroit maîtresse.
D'abord j'avois pensé que pour se rendre heureux
Il falloit de sa femme être fort amoureux,
Mais j'étois dans l'erreur, & je tiens pour maxime,
Qu'on ne doit pour sa femme avoir que de l'estime.

P Y R A N T E.

Quel étrange système!

D O R A N T E.

Il est bien raisonné.

F R O N T I N.

Et moi je dis...

D O R A N T E.

Quoy?

F R O N T I N.

Rien. Je me tiens condamné.

P Y R A N T E.

Vous vous formez, mon fils, de bizarres scrupules,
Que l'on pourra traiter de craintes ridicules,
Et je crois...

D O R A N T E.

Permettez que suivant mon dessein
Je porte à Celimene & mes vœux & ma main,
Pour elle pensée de la plus forte estime...

P Y R A N T E.

C'est là vous entêter d'une fausse maxime,
Et si vous y pensez pendant quelques momens...

D O R A N T E.

J'y pense, & la raison règle mes sentimens.

F R O N T I N.

Morbieu votre raison raisonne en précieuse,
Et je crois franchement qu'elle est un peu quinzeuse.

Tantôt elle dit blanc, tantôt elle dit noir;
 Elle blâme au matin ce qu'elle loue au soir,
 Sans cesse elle épilogue & n'est jamais contente,
 Et c'est un vray lutin qui toujours vous tourmente.

PYRANTE.

Tout franc pous un Valet c'est fort bien raisonner,
 La raison ne fera point à vous déterminer.

DORANTE.

Mais mon dessein est pris.

PYRANTE.

Avant que de rien faire

Il faut examiner mûrement cette affaire.
 Consultez-vous encor pour n'agir point en vain,
 Et si vous persistez dans le même dessein
 Mon Fils, bien loin d'y faire aucune résistance
 Je vous donne déjà mon agrément d'avance.
 Mais pour moy j'ay toujours été d'opinion,
 Qu'on doit se marier par inclination.



SCENE II.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

JE parle sensément.

FRONTIN.

Ouy, la chose est certaine.

DORANTE.

Crois-tu que je persiste à choisir Céline?

FRONTIN.

La belle question que vous me faites-là!

Et qui peut mieux que vous répondre de cela?

DORANTE.

J'en réponds. Mais enfin qu'en pense-tu?

FRONTIN.

COMÉDIE.

49

FRONTIN.

Je pense

Que déjà sur cela vous êtes en balance.

Qu'après avoir formé vingt projets tour à tour,
Nous reviendrez enfin au projet de l'amour.

DORANTE.

Oh bien, détrame-toi.

FRONTIN.

Je m'en serois scrupule.

DORANTE.

Detous ces changemens je sens le ridicule.

J'ay choisi Celimene , & la reflexion
Ne détruira jamais ma résolution.

En vain à ce projet l'amour veut mettre obstacle.

FRONTIN.

Oh si vous persistez , je veux crier miracle.

DORANTE.

Tu seras bien surpris ?

FRONTIN.

Oüï , Monsieur , par ma foy .

DORANTE.

Tu le serois bien plus , Frontin . si comme moy
Tu pouvois pénétrer jusqu'au fond de mon ame.
Car j'adore Julie , & pour vaincre ma flâme
Je me fais des efforts qu'on ne peut concevoir ;
Souvent de ma raison je combats le pouvoir.
Je voudrois quelquefois vaincre la résistance ,
Et quelquefois mon cœur fait pencher la balance ...
Amends Frontin.

FRONTIN.

Quoy donc ?

DORANTE.

Je croy qu'en ce moment

L'amour sur la raison l'emporte hautement.

Julie à mon esprit s'offre avec tous ses charmes.

Qu'elle est belle, Frontin! Je suis dans des allarmes,,
Non....

FRONTIN.

Ferme, résistez à la tentation.

DORANTE.

J'aurai peine à tenir ma résolution.

Je le vois à présent. Même pour Celimene,

Je sens naître en mon cœur des mouvements de haine.

FRONTIN.

De haine, dites-vous?

DORANTE.

Où. C'est-elle en ce jour

Qui me force à quitter l'objet de mon amour.

Sans cette estime enfin qu'inspire son mérite

Je me livrerais d'abord à l'objet que j'évite.

Cette estime m'a fait entrevoir le danger

Où guidé par l'amour je m'allois engager:

La crainte du péril n'estonnoit point mon ame,

FRONTIN.

Et quel est ce péril?

DORANTE.

Celuy d'aimer ma femme.

Il n'est point de malheur égal à celuy-là,

Et j'ay mille raisons qui me prouvent cela.

FRONTIN.

Il faut donc pour sa femme avoir beaucoup de haine;

DORANTE,

Non pas,

FRONTIN.

Et pourquoi donc épouser Celimene?

Si vous la haïssez, devenu son époux

La haine ne fera que s'augmenter en vous.

Vous vous rappellerez les charmes de Julie,

Et cela vous fera faire quelque folie.

DORANTE.

Sçais-tu que quelques fois tu raisonnas fort bien?

FRONTIN.

Oh, je n'en doute point, Monsieur. Le seul moyen
Pour sortir d'embarras, est d'épouser la belle
Qui sçair vous inspirer une ardeur si fidelle ;
Il faut de bonne grâce affronter le danger.

DORANTE.

Qui moy? que par l'amour je me laisse engager?
Non : D'ailleurs je me sens un fond de jalousie ...

FRONTIN.

Quoy! vous seriez atteint de cette frenesie?

DORANTE.

Oüii, Frontin, je serois jaloux au dernier point.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, Monsieur, ne vous mariez point.
Plus on craint le malheur, plus le malheur est proche,
La Femme d'un jaloux, eût-elle un cœur de roche,
Si quelqu'un du dépit saisit l'occasion,
Ne sçauroit résister à la tentation.

DORANTE.

Et voilà justement ce qui cause ma crainte.
Mais je ne pourrai point résister à l'attente
Que l'estime ou l'amour porteront à mon cœur
Tant que je serai libre, & pour fuit ce malheur.
J'imagine un moyen ...

FRONTIN.

Quel dessein est le vôtre?

DORANTE.

Qui m'empêche à jamais d'épouser l'une ou l'autre.

FRONTIN.

Quel est-il ce moyen, ne le sçauray-je pas?

DORANTE.

Tu seras étonné lorsque tu l'apprendras.

FRONTIN.

Ma curiosité devient impatiente:

DORANTE.

Je m'en vais épouser ...

L'IRRÉSOLU,

FRONTIN.

Qui donc ?

DORANTE.

Madame Argante.

FRONTIN.

Madame Argante ?

DORANTE.

Où.

FRONTIN.

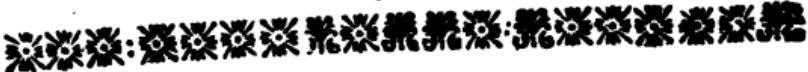
Je conviens avec vous :

Que c'est le vrai moyen de n'être point jaloux.

DORANTE.

Sans cela, tôt ou tard, je ferai la folie
D'épouser malgré moy Célimène ou Julie.

FRONTIN.

D'ailleurs cent mille écus peuvent faire penser...


SCENE III.

Mme. ARGANTE, DORANTE, NERINE,
FRONTIN.

Mme. ARGANTE.

Oui, je veux voir Dorante.

NERINE,

Et pourquoi vous presssez ?

Laissez-le se résoudre.

Mme. ARGANTE.

Oh je perds patience.

Comment, depuis une heure il résoud, il balance ?
Riche comme je suis, aimable au dernier point...
FRONTIN.

La voici, parlez donc, & ne balancez point,

Me. ARGANTE.

Ye l'apperçoy luy-même. Il me cherche, Nérine,
Il brûle de me voir.

N E R I N E.

Oh je me l'imagine.

FRONTIN à Dorante.

Comment, vous hésitez quand il faut déclarer?..

D O R A N T E.

Ah, Frontin, donne moy le tems de respirer.

N E R I N E.

Je crois que forte aspect l'embarasse, Madame,

Me. A R G A N T E.

Il m'aime, & n'oseroit me découvrir sa flâme.

En effet, mes appas ont jusques à ce jour

Inspiré du respect autant que de l'amour.

Mais je vais réchauffer le beau feu qui le guide,

Et deux de mes regards le rendront moins timide;

Bon jour, mon cher Dorante.

D O R A N T E.

Ah, Madame... Bon jour.

FRONTIN.

Où. Bon jour. Beau début pour lui parler d'amour.

Me. A R G A N T E.

Je vous trouve à propos & j'en suis si ravie... .

Avouez franchement que vous avez envie

De me ouvrir votre cœur. N'est-il pas vrai, mon cher?

FRONTIN.

C'est pour ce sujet là qu'il alloit vous chercher,

Madame, vos vertus, votre argent & vos charmes,

Font qu'il est obligé de vous rendre les armes,

Et que lorsqu'il vous voit il sent des mouvements... .

Allons, Monsieur, allons, dites vos sentiments.

Me. A R G A N T E.

Quoy donc! en nous voyant nos bouches sont muettes?

Voulez-vous que nos yeux soient nos seuls interprètes?

Sortons de l'embarras où nous jettent nos feux,

Pourquoy nous en tenir aux regards amoureux?

A Nerine.

Parlez, mon cher enfant. Vois-tu comme il soupire ?
DORANTE.

A Frontin.

Madame, vos bontés... Je ne scay que luy dire,
FRONTIN.

Faites vous un effort au moins dans ce moment.

A Madame Argante.

Mon Maître, à ce qu'il dit, vous aime éperdument.
Me. ARGANTE.

Éperdument, Nerine. Ah quel comble de gloire !
NERINE.

Ma foy je n'en croy rien.

Me. ARGANTE.

Pourquoys ne le pas croire,

Insolente !

FRONTIN.

Olli, Madame est-elle hors d'etat
De captiver le cœur d'un homme délicat ?
Apprenez que mon Maître est en fait de tendresse,
Plein de raffinement & de délicatesse,
Et trouve des appas quand il a bien rêvé,
Où les autres, morbleu, n'en ont jamais trouvé.

NERINE.

En ce cas je me rends & n'ay plus rien à dire ;
Suivez les mouvements que le cœur vous inspire,
Si Madame a pour vous de si charmants appas,
Vous pouvez l'adorer, je ne l'empêche pas.
Madame se croit belle, elle se rend justice,
D'ailleurs on voit souvent des amours de caprice.

Me. ARGANTE.

Des amours de caprice ? est-ce que pour m'aimer
Il faut ? ...

NERINE.

Non, je scay bien que vous scavez charmer,

C O M E D I E.

55

Me. ARGANTE.

Des amours de caprice ! Ecoutez impudente,
Si vous vous avisez... Oh ça, mon cher Dorante
Que dirois nous ?

DORANTE.

Et mais, ... tout ce qu'il vous plaira.

Me. ARGANTE.

Qu'il est tendre & galant ! Jamais on n'aime ra
Comme nous nous aimons, n'est-il pas vray ?

DORANTE.

Madame...

Me. ARGANTE.

J'aime son embarras, il exprime sa flamme
Mieux que tous les discours ...

DORANTE.

Oui, Madame, il suffit ...

Me. ARGANTE.

Que sa réponse est pleine & d'amour & d'esprit !
Vous savez bien pour vous, tout ce que je veux faire

DORANTE.

Ah ! ce n'est point par là que je vous confidere,

FRONTIN.

Non, Il admire en vous une mûre beauté,
Un charmant embonpoint rempli de majesté.
Car il ne peut souffrir les tailles délicates.

Me. ARGANTE à Frontin.

Tu ne croirois jamais à quel point tu me flatte.
C'a faites moy l'aveu de tous vos sentimens,
Secondez mes soupirs par des transports char-
mant;

Dites que ma beauté vous charme & vous enflamme,
Dites que mon portrait est gravé dans votre ame,
Et que si notre hymen ne se fait dans ce jour
Vous allez expirer de tristesse & d'amour.

DORANTE.

J'allois vous proposer... Ah, Frontin, qu'elle est folle

L'IRRESOLU;
ME ARGANTE.

Que dit-il?

FRONTIN.

Que l'amour luy coupe la parole;

ME. ARGANTE.

C'est l'ordinaire effet des grandes passions.

Mais vos tendres regards ont des expressions...

De grace si. illez un si charmant langage,

Je n'y puis plus tenir. A quand le mariage?

DORANTE.

Et mais... quand vous voudrez, dès demain, que
fçait-on?

NERINE.

Quoy, Monsieur ! vous voulez l'épouser tout de bon?

FRONTIN.

C'est son dessein, Nerine, & l'affaire est conclue.

NERINE.

Puisque votre union est si bien résolue,

Souffrez que la première en ce même moment,

Je vous fasse à tous deux mon humble compliment.

A Dorante

On m'avoit déjà dit, Monsieur, que la sagesse

Chez vous estoit égale à la délicatesse,

Déjà plus d'une fois j'en avois vu l'effet ;

Mais ceci passe encore ce que vous avez fait.

Et preferer Madame à deux Filles fort belles,

C'est avoir sur le goût des maximes nouvelles.

C'est un trait singulier qui sera fort vanté.

Mais qui sera, je croy, rarement imité.

A Me. Argante.

Je m'en vais informer Célimene & Julie

Qu'à Monsieur, dès ce jour un doux hymen vous liera,

Puissiez-vous vivre ensemble aussi tranquillement

Qu'on le doit espérer d'un tel assortiment;

Puissiez-vous à Dorante inspirer la tendresse,

Puisse Dorante en vous trouver de la jeunesse,

Et pour rendre le trait encor plus singulier.

COMEDIE.

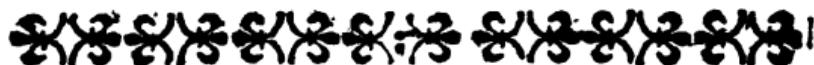
37

Quifiez-vous à Monsieur donner un heritier.

Elle s'en va en riant.

FRONTIN.

La carogne !



SCENE IV.

Me. ARGANTE, DORANTE,
LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

B On jour Maman trop adorable,
On a beau vous chercher, vous êtes introuvable.

Me. ARGANTE.

Pourquoime cherchez-vous ?

LE CHEVALIER.

Bour vous parler d'amour
Il faut nous marier avant la fin du jour.

DORANTE à Frontin.

Qu'il arrive à propos !

LE CHEVALIER.

Ma flâme est violente,
Et je ne fçay pourquoij e vous trouve charmante.
Je viens donc vous jurer que vous avez en moy
Un protestant tout prêt à vous donner sa foy.

Me. ARGANTE.

Laifsez-nous.

LE CHEVALIER.

Refuser un homme de ma sorte ?

Oh ! nous nous convenons, ou le diable m'empêche.

Me. ARGANTE.

Si donc, petit badin, vous vous passionnez.

LE CHEVALIER.

Et peut-on retenir l'amour que vous donnez ?

Pour vous voir un moment j'ay couru comme un
lièvre.Vous m'avez mis en feu. N'aurois-je point la fièvre ?
Tâchez ...

Me. ARGANTE.

Oh ! je vous crois, car j'ai si peu de tout temps
Inspirer des transports si prompts, si violents ...LE CHEVALIER *se jette sur ses genoux.*

Que je meure à vos pieds si je ne vous adore.

Vous êtes ma Beauté, mon Soleil, mon Aurore.

Ma grand Maman, daignez m'honorer d'un regard.

Me. ARGANTE.

Mon pauvre Chevalier, vous vous offrez trop tard.

LE CHEVALIER.

Est-il quelque Rival dont la flamme insolente ? ...

Me. ARGANTE.

Où, vous en avez un, le voilà. C'est Dorante.

DORANTE *au Chevalier, bas.*

N'en croyez rien, Chevalier.

Me. ARGANTE.

Pour couronner nos feux,
Les doux nœuds de l'hyamen vont nous unir tous
deux.

LE CHEVALIER.

Bon, vous rêvez cela.

Me. ARGANTE.

Non je vous dis qu'il m'aime.

Si vous ne m'en croyez, demandez-le à lui-même.
Il vient de m'affurer qu'il seroit mon Epoux.

LE CHEVALIER.

Dieu me damne, ma mere ; il se moque de vous.

Me. ARGANTE.

Allons, avouez donc ce que Monsieur ignore.

C O M E D I E.
D O R A N T E.

59

Que faut-il avouer?

Me. A R G A N T E.

Que votre cœur m'adore,
Et que vous me trouvez de s'charmants appas,
Que Venus près de moy ne vous toucheroit pas.

An Chevalier.

Vous allez voir, Monsieur.

D O R A N T E.

Madame, en conscience,
Rien n'est moins véritable.

F R O N T I N *à part.*

Oh quelle impertinence!

Me. A R G A N T E.

Quoy?

D O R A N T E.

Mon respect pour vous ne peut être égalé,
Mais pour vous aimer non, qu'il n'en soit point parlé.

Me. A R G A N T E.

Vous en avez menti, car je scâi le contraire.

L E C H E V A L I E R.

Je vous avois bien dit que vous réviez, ma mère.

F R O N T I N *à Dorante.*

Il falloit scindre.

D O R A N T E.

Non, je ne puis.

L E C H E V A L I E R.

Sur ma foy,

Ne vous attendez point à d'autre Epoux que moy.
Il refuse la main qui par vous est offerte;
Mais qui peut mieux que moy réparer cette perte?
C'a, je compte déjà notre hymen arrêté,
Ainsi je vais user de mon autorité,
J'entends, je veux, j'ordonne en pere de famille,
Que Dorante au plutôt épouse notre fille.

Me. A R G A N T E.

Ma Fille?

50 L'IRRESOLU,
LE CHEVALIER.

Où, Julie. Il l'aime à la fureur,
Le friponne pour luy tressent la même ardeur.

Mé. ARGANTE.

Vous ne répondez rien. Me ait-il vray, Dorante ?
FRONTIN.

Quelque chose approchant.

DORANTE.

Tout franc, Madame Argante,
Monsieur le Chevalier vous convient mieux que moy,
Vous êtes nés tous deux l'un pour l'autre.

LE CHEVALIER.

Où, ma foy.

Mé. ARGANTE.

Quoy! par un feint amour vous m'auriez donc lorréet
FRONTIN.

C'est qu'il s'estoit mépris. La chose est réparée.

Mé. ARGANTE.

Répondez, répondez; comment justifier ?...

DORANTE.

Je vous parle en ami, prenez le Chevalier.

Mé. ARGANTE.

Traître.

LE CHEVALIER.

Belle Maman, souffrez que je vous prié,
Si c'est peu d'ordonner, qu'il épouse Julie.

Mé. ARGANTE.

Vous aimez la friponne?

DORANTE.

Où, Madame, il est vray.

Mé. ARGANTE.

Pourquoy donc m'abuser ?...

FRONTIN.

C'estoit un coup d'essay.

Mé. ARGANTE.

Un coup d'essay.

C O M E D I E.

61

FRONTIN.

Sans doute, il adoroit Julie,
Mais par bonnes raisons il a conçû l'envie
De quitter cet objet qui l'avoit l'embrasé,
Afin de vous servir & de vous épouser:
Mais pour votre malheur, ainsi que pour le môtre,
Il n'a pu réussir ni dans l'un ni dans l'autre.

DORANTE.

Oüï, j'ay fait mille efforts pour me donner à vous:
Je mettois mon bonheur à me voir votre Epoux;
Tous ces efforts sont vains. Consentez donc, Madame,
Qu'un prompt hymen m'unisse à l'objet de ma flamme,
Et recompensez-moy d'avoir tout employé
Pour...

ME. ARGANTE.

Vous êtes un sot.

FRONTIN.

Vous voilà bien payé.

DORANTE.

Madame, en vérité...

ME. ARGANTE.

Pour votre récompense,

N'attendez de ma part que haine & que vengeance,
Adieu. Vous, suivez-moy, Monsieur le Chevalier.





SCENE V.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tout franc, cet adieu-là me paroît singulier.
Mais vous méritez fort un telle avanie,
Et votre incertitude est assez bien punie.

DORANTE.

J'avois mille raisons . . .

FRONTIN.

Oüï, maintenant je voy
Que vous en trouveriez pour m'épouser, je croys.
Mais enfin ces raisons que vous croyez si belles,
Cedent dans le moment à des raisons nouvelles,
Vous preferiez la mère à l'une & l'autre sœur,
Et dès qu'elle paroît son aspect vous fait peur.
Ecouter votre amour, c'estoit une folie,
Et l'entretien finit en demandant Julie.

DORANTE.

Sa mère m'a paru si folle en ce moment,
Qu'elle m'a fait d'abord changer de sentiment,
Et Julie avec elle à l'instant comparée
M'a paru de tout point digne d'être adorée.
Oüï : je luy vais offrir, & mon cœur, & ma main,
Et rien ne scâuroit plus m'arracher ce dessein.

FRONTIN.

Sa mère voudra-t-elle? . . .

DORANTE.

On scâura la réduire.

FRONTIN.

Chut, Voici les deux sœurs. Que vont-elles vous dire?



SCENE VI.

CELIMENE, JULIE, DORANTE,
FRONTIN.

JULIE.

Avec empressement nous accourons vers vous;
Ma mere va bien-tôt vous avoir pour Epoux...
Et nous venons, Monsieur, par un respect sincere
Saluer, reconnoître en vous notre Beau-pere.

Elles luy font toutes deux la reverence.

FRONTIN.

Ah ! le trait est malin.

DORANTE.

Si j'ay pu concevoir...

CELIMENE,

Loin de nous écarter des regles du devoir,
Nous vous respecterons en Pere de famille,
Et chacune de nous se dira votre Fille.

Celimene fait la reverence.

JULIE DORANTE ?

J'avoue ingenuement que...

JULIE.

Pour moy dès ce jour
Je vais mettre mes soins à vous faire ma Cour.
De vos bontés, Monsieur, j'espore estre appuyée.
Et que de votre main je serai mariée.

Elle fait la reverence.

FRONTIN.

Je parlerai pour vous, je suis son favori,
Allez, je vous promets à chacune un mari.

Te tairas-tu maraut? Si vous vouliez m'entendre...
JULIE.

Non, vraiment, c'est un soin que je ne veux point prendre.

Je croyois que pour vous mon cœur eût du penchant,
Mais, Monsieur, sans me faire un effort violent
Je puis le reserver aisément pour un autre,
Et mon indifférence est égale à la vôtre.
Je vais trouver ma mère afin de la presser
De célébrer la noce où je veux bien danser.

*Elle s'en va en dansant & en chantant après
avoir fait plusieurs reverences.*

FRONTIN à Célimène.

Danserez-vous aussi? Mais vous pleurez je pense,
Hom, celle-ci n'a pas tant de goût pour la danse.

CÉLIMÈNE.

Ah Dorante, Dorante, où me réduisez-vous?
J'attendais de vous seul mon bonheur le plus doux,
Je ne l'espere plus, & ma douleur extrême...
Adieu, vous voyez trop à quel point je vous aime.

DORANTE.

Madame... Elle me fuit.



SCENE VII.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Que vous en dît le cœur?
DORANTE.

Ah! je suis penit de joie & de douleur.

je

COMÉDIE.

65

Je suis desesperé des mépris de Julie.
Par les pleurs de sa Soeur, mon ame est attendrie.
Je retombe par là dans ma perplexité,
Et mon trouble est plus grand qu'il n'a jamais été.
Mais le dépit enfin me domine, & je jure . . .
Je n'oserois, Frontin, je crains d'être parjure.
Si l'une par ses pleurs a su gagner mon cœur,
L'autre par ses mépris irrite mon ardeur.
Allons trouver Julie, ah je veux qu'elle apprenne . . .

FRONTIN.

Allons.

DORANTE.

Non, il vaut mieux parler à Célimène.

FRONTIN.

Et que lay direz vous ?

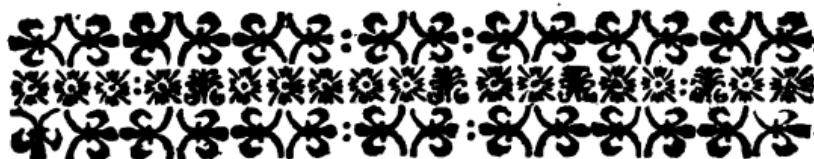
DORANTE.

Je ne scay, mais enfin . . .

Nien, suy-moy, je pourrai me résoudre en chemins.

Fin du Troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

ENFIN donc, Celimene emporte la balance?

DORANTE.

Je me livre au plaisir d'une juste van-

geance.

Je veux braver Julie.

FRONTIN.

En conscience, là,

Combien de tems encor voudrez-vous bien cela?

DORANTE.

Combien je le voudrai?

FRONTIN.

Si pendant un quart d'heure
Vous suivez ce dessein, c'est beaucoup ou je meure.

DORANTE.

Moy, je pourrois changer après tous les mepris?...
Ah! ne m'en parle point, le dessein en est pris.

FRONTIN.

Mais, Monsieur....

D O R A N T E.

Mais, Frontin, la chose est résoluë,
 Je suy de ma raison la puissance absoluë ;
 Car enfin ne croy pas qu'un dépit amoureux
 Me fasse renoncer à l'objet de mes vœux.
 C'est la reflexion. Jamais un homme sage
 Ne consulte son cœur touchant le mariage ;
 Il ne veut point aimer celle qu'il se choisit,
 Il s'en tient à l'estime, & cela luy suffit ;
 Je te l'ai dit vingt fois, je te le dis eneore :
 Mais il doit souhaiter que sa femme l'adore ;
 Estre aimé sans aimer, c'est le sort le plus doux
 Dont se puise jamais assurer un Epoux,
 S'il sçait par une feinte adroite & legitime,
 Marquer beaucoup d'amour, n'ayant que de l'estime.
 La raison me constraint à prendre ce parti.

F R O N T I N.

L'amour luy pourra bien donner un démenti.

D O R A N T E.

Non, je ne le crains point. Je n'aime plus Julie.

F R O N T I N.

Mais cependant, Monsieur, vous la trouviez jolie.

D O R A N T E.

Jolie ! Ah, dis plutôt que c'est une beauté ;
 Qu'on ne sçauroit la voir sans en être enchanté ;
 Qu'elle a l'esprit charmant, qu'elle a la voix divine.
 Que ...

F R O N T I N.

Vous ne l'aimez plus ?

D O R A N T E.

Mais je me l'imagine.

F R O N T I N.

Je m'imagine moy que vous en êtes feu.

D O R A N T E.

Oh ! je te prouverai le contraire.

F R O N T I N.

Et par où

E i j

L'IRRESOLU,
DORANTE.

Par mes empressemens auprès de Celimene...
Mon intérêt le veut , & j'y soussris sans peine.
Elle m'aime ; je vais luy jurer mille fois
Que ses divins appas m'ont rangé sous ses loix.
Moins je verray mon cœur avouer ce langage.
Moins je redouterai les noeuds du mariage ,
Plus il voudra parler en faveur de mes feux ,
Et plus contre son gré je ferai ces noeuds.
Enfin tu connoîtras bien-tôt que mon sistème ,
Est qu'on n'épouse point les personnes qu'on aime:

FRONTIN.

Allons donc; tout coup vaille, épousons sans amour.
Mais ...

DORANTE.

Tu raisonnerois jusqu'à la fin du jour.
As-tu vu Nerine ?

FRONTIN.

Où, je l'ay desabusée.

La chose à dire vray n'estoit pas mal-aisée ;
Elle ne dourroit point que bien-tôt la maman
Ne vous dégoûtât d'elle , & pour moy votre place
M'a paru ...

DORANTE.

Laissons là ta pensée & la sienne ,
A-t-elle scû calmer Julie & Celimene ?
Et leur a-t-elle dit que je ne voulois plus ?...

FRONTIN.

Elles sont toutes deux instruites là-dessus.

DORANTE.

Allons donc au plurót

FRONTIN.

Celimene s'avance.

DORANTE.

Tu vas voir si l'amour emporte la balance.



SCENE II.

**CÉLIMÈNE, DORANTE,
FRONTIN.**

CÉLIMÈNE entre en rêvant & sans les voir.

I L a beaucoup d'esprit & beaucoup de raison.
Avoit-il pu former un pareil projet? Non.
Mais sachant que ma Mere est facile & credula,
Il la vouloit, je croy, tourner en ridicule.

FRONTIN à Dorante.
Elle donne un bon tour à votre beau projet.
Laissons-la dans l'erreur.

DORANTE:

C'est bien dit.

CÉLIMÈNE:

En effet

Croiroit-on?... Le voici. Tâchons avec adresse
De savoir quel est donc l'objet de sa tendresse.

FRONTIN à Dorante.
Elle approche.

DORANTE:

Ah! Frontin.

FRONTIN,

Quoi! qu'avez-vous, Monsieur?

DORANTE à Frontin.

Qu'elle est belle!

FRONTIN:

Charmante!

DORANTE:

Elle efface sa sœur.

Oüii.

DORANTE.

Je crains qu'à la fin sa beauté ne m'enflame ;]
FRONTIN.

Diable, gardez-vous-en ! Ce sera votre femme.

DORANTE.

Madame, quel bonheur vous présente à mes yeux !
Mais helas ! que je crains de vous être odieux !

CELIMENE.

Non. Il me sieroit mal d'affecter de la haine,
Et vous connoissez trop le cœur de Celimene.
Mes sentimens tantôt ont paru malgré moy.

FRONTIN à Dorante bas.

Son cœur est bien malade.

DORANTE.

Oüii, Fronrin, je le voys.

CELIMENE.

Mais n'allez pas penser qu'écoutant ma foiblesse,
Je cherche en votre cœur une égale tendresse.
Quoique votre conquête eût de quoy me charmer,
Je vous ai toujours cru peu capable d'aimer,
Ainsi je veux me vaincre, & le soin de ma gloire... .

DORANTE.

Peu capable d'aimer ! Avez-vous pu le croire ?
Quoy donc ! peut-on vous voir & ne vous aimer pas ?
Vous présumez trop peu de vos divins appas.
Rien ne peut résister à leur éclat suprême :
Il sçauroient attendrir l'indifférence même.

FRONTIN.

L'indifférence même ! Ah morbleu, le beau mot !
Vous mentez quelquefois joliment.

DORANTE.

Tais-toy, sor.

CELIMENE.

En vain vous me flatez d'un pareil avantage,
Ce n'est point votre cœur qui me tient ce langage !

C O M E D I E.

71

D O R A N T E.

Vous me faites injure & me connaissez peu.

F R O N T I N.

Dès que vous paroissiez, mon Maître est tout en feu,
C'est ce qu'il me disoit tout à l'heure.

D O R A N T E.

Moy, feindre !

A cet indigne effort qui pourroit me contraindre ?
D'ailleurs quand je voudrois feindre de vous aimer,
Mon cœur à votre aspect se laisseroit charmer,
Et l'éclat de vos yeux que personne ne brave,
D'un Amant supposé s'auroit faire un Esclave.

F R O N T I N.

On ne badine point avec votre Beauté.

La peste, il y fait chaud.

C E L I M E N E.

Dites la vérité.

Pourquoy donc osez-vous proposer à ma mère
De l'épouser ?

D O R A N T E.

De grâce oublions cette affaire,
J'avois quelques raisons pour en user ainsi,
Mais . . .

F R O N T I N.

Traittons le sujet qui nous assemble ici.

D O R A N T E.

Oüï, Madame, songez que ma plus forte envie
Est de m'unir à vous le reste de ma vie.
Trop heureux, si daignant approuver mon dessein,
Vous consentez, Madame, à me donner la main.
Vous ne répondez rien ! Ah ! rompez ce silence,
Et permettrez du moins qu'une douce esperance . . .]

C E L I M E N E.

Une Mère a sur nous un pouvoir absolu,
Obtenez son aveu, notre hymen est conclu.
Mais je crains que ma Sœur . . .

L'FR R E S O L U;
DORANTE.

Julie partis & éconne sans être vaincue.

Non, belle Celimene;
Je veux, jusqu'au trépas, vivre dans votre chaîne :
Ce n'est que votre hymen qui peut combler mes vœux,
Et de tous les mortels je suis le plus heureux.
Que je vous trouve en tout, préférable à Julie !
Madame, c'en est fait, pour jamais je l'oublie.
Puisque vous acceptez & ma main & mon cœur,
Je jure à vos genoux, que jamais votre sœur...
Il appose ses faveurs.

Juste Ciel !

CELI MENE.

Qu'avez-vous ?

FRONTIN.

Achevez donc.

DORANTE.

Il se lève.

Je ne puis.

FRONTIN.

Qui vous vient ?... Ah ! Voici l'encloueuse ;



S C E N E I I I.

JULIE, CELIMENE, DORANTE,
FRONTIN.

JULIE à Celimene.

Vous lui faites jurer de ne m'aimer jamais ;
Ma sœur, craignez-vous tant l'effet de mes at-
traits ?
Monsieur à vos genoux vous livre la victoire,

SIX

C O M E D I E.

73

S'il ne fait des sermens, vous n'osez pas le croire.
Mais vous ne rendez point justice à vos appas.
Qu'est-ce donc? Vous voilà tous deux dans l'embarras!
Vous ne répondez rien! Craignez-vous ma présence?
Du moins honorez-moi de votre confidence.
Quoi! pas un mot! Frontin, ils se taïsent tous trois.

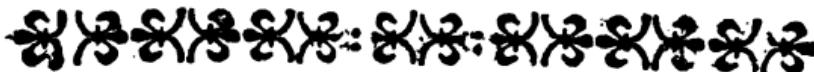
F R O N T I N.

Les transports de l'amour nous étrangent la voix.
Julie se met à rire.

C E L I M B R I N *se justifie.*

Ce que vous avez sur vous en doit assez dire,
Pour n'avoir pas besoin de vous en faire instruire.;
Mais par ce discours je connois aisément
Que l'aveu qu'on m'a fait vous blesse vivement.
Et par son embarras je remarque de même
Que votre aspect le jette en un désordre extrême.
Je n'examine point d'où cela peut venir,
Et vous pouvez tous deux vous en entretenir.

Elle sort.



S C E N E IV.

D O R A N T E, J U L I E, F R O N T I N.

J U L I E *à Dorante.*

C E que je viens de voir a lieu de me surprendre;
Et dans vos procedez, j'ai peine à vous comprendre.

Ma mere, ce matin, a reçû votre foi:
Tout prêt à l'épouser, vous la quittez pour moi:
Quand j'y pense le moins, j'apprends cette nouvelle;
Je vous dirai bien plus, car je suis naturelle;

G

L'AMORESOLU,

J'espérois que bien-tôt je la saurrois par vous ;
Et dans le même instant, je vous trouve aux genoux
De ma sœur, qui j'aurai bientôt à vous faire faire.

DORANTE.

Ouy, je suis trop sincere,
Madame, pour vouloir vous en faire un mystere.
J'estime votre sœur, je l'épouserai demain,
Si votre mere veut approuver ce dessein.

JULIE.

Ma mere ? Vous venez de lui faire une offense
Qui mérite plutôt qu'elle en tire vengeance.

DORANTE.

Je ferai mes efforts pour flétrir son courroux.

JULIE.

Je vous promets aussi de lui parler pour vous.

DORANTE.

Vous parlerez pour moi, vous, Madame ?

JULIE.

Moi-même,
D'où vous vient donc, Monsieur, cette surprise extrême ?

DORANTE.

Je m'attends bien plutôt à vous voir tout tenter
Pour rompre mon dessein.

JULIE.

Vous voulez vous flater
Que je n'espérois voir qu'à qqq beaucoup de peine,
Que vous veuilliez, Monsieur, épouser Célimène,
Mais désabusez-vous ; Loin de troubler vos feux,
Je m'en vais travailler à vous unir tous deux.

DORANTE.

Quoi ! sérieusement ?

JULIE.

Oui, la chose est constante,

FRONTIN à Dorante.

Voilà ce qui s'appelle une fille obligeante,

COMEDIE.

JULIE.

Dois-je pas à ma sœur ces marques d'amitié?

DORANTE à Frontin.

Peut-on plus durement se voir humilié?

Ah, cruelle!

JULIE.

Comment?

DORANTE.

Vous me charmez, Madame,

Je sens pour Célimene une si vive flamme,

Que si je ne l'obtiens, je mourray de douleur.

JULIE.

Cette mort vous feroit à tous deux grand honneur.

Ah! que ne puis-je voir une fois en ma vie,

Quelqu'un mourir d'amour; c'est toute mon envie,

Si vous aimez autant que vous me l'avez dit,

J'auray ce plaisir là, car je connois l'esprit

De ma Mere, & malgré les soins que je vais prendre

Je doute qu'à vos vœux elle puisse se rendre:

Je jurerois que non: Ainsi dès ce moment,

Vous n'avez qu'à songer à votre testament.

FRONTIN à pare.

Je ne vis de mes jours plus maligne femelle.



SCENE V.

DORANTE, JULIE, NERINE,
FRONTIN.

NERINE.

Qu'on m'écoute: J'apporte une grande nouvelle;
Depuis une heure entière, en son particulier
Madame tient conseil avec le Chevalier.

G ij

Voici le résultat de leur haute folie,
Pour vous punit, Monsieur, d'avoir aimé Julie,
Et d'avoir témoigné la volonté épouser,
On a pris le parti de vous la refuser.

JULIE.

On a bien fait.

NERINE.

Comment?

JULIE.

Où, j'en suis très-contente.

NERINE.

Vous m'étonnez. De plus, comme on sait que Dorante

N'aime point Celimene, on connaît de bon cœur
Qu'il l'épouse au plus tôt.

JULIE à Dorante.

Allez trouver ma sœur,

Qu'elle apprenne par vous ces heureuses nouvelles.

DORANTE.

J'y cours.

FRONTIN.

Allons. L'amour nous prêtera ses ailes.

DORANTE.

Adieu, Madame.

JULIE.

ADieu.

FRONTIN à part.

Je crains quelque retour.

DORANTE.

Vous souhaitiez de voir quelqu'un mourir d'amour,
Et tous vos vœux étoient que ce fût moy, Madame.
Un refus, en effet, alloit me percer l'âme.
Sans votre aimable Sœur le jour m'est odieux.
Notre hymen va bien-tôt se conclure à vos yeux,
Qu'une autre par sa mort contente votre envie,
Puisque je suis heureux je dois cherir la vie.

NERINE.

Qu'est-ce donc que ceci ? Depuis quelques moments
Il s'est fait entre vous d'étranges changements ?

FRONTIN.

Où, mon cœur, nous allons épouser Céfimene,
Et l'arrêt prononcé ne nous fait point de peine.

DORANTE.

Où, Nerine, le Ciel exaucé tous mes vœux,
Je vais trouver l'objet qui doit me rendre heureux.

A Frontin.

Elle rêve, Frontin.

FRONTIN.

Où, je crois qu'elle enrage.

DORANTE.

Voyez comme le dépit paroît sur son visage.

Jé suis charmé.

FRONTIN.

Morbleu ! ne songez qu'à sa fécu.

DORANTE.

Où, sortons.

NERINE à Julie.

Qu'est-ce donc ? vous changez de couleur ?

Allez, consolez-vous, vous serez mariée.

JULIE.

Comment ?

NERINE.

À Chevalier vous êtes destinée,

Dorante n'en est pas éconse.

JULIE.

Juste Ciel !

DORANTE.

Ah, Frontin !

NERINE à Julie.

Montrez présentement

Que l'amour n'est pour vous qu'un simple amuse-
ment.

C'est ainsi que tantôt vous traitiez cette affaire.

G 111

L'IRRÉSOLU,

Quoi ! voulez-vous sortir de votre caractère ?

JULIE d'un ton qui marque son dépit.

Non, je crains ce reproche, & j'ay pour l'éviter,
L'exemple de Monsieur, dont je veux profiter.

Epousez donc ma Sœur, & moy sans plus attendre.
Je vais trouver l'Epoux qu'on m'ordonne de prendre
A Nerine.

Me reconnois-tu là ?

NERINE.

Vous voilà trait pour trait.

DORANTE la retient.

Madame, demeurez.

JULIE.

Non, Monsieur, c'en est fait.

DORANTE.

Pouvez-vous consentir que l'hymen vous unisse
Avec le Chevalier ?

JULIE.

Il faut que j'obéisse.

DORANTE.

Si vous obéissez, ordonnez donc ma mort.

Vous seule vous pouvez me faire un heureux sort.

JULIE.

Vous juriez à ma Sœur ...

DORANTE.

Croyez-vous que je l'aime ?

Je la trompais, Madame, & me trompais moy-mê-
me.

NERINE à Dorante.

Je m'en vais l'informer de votre changement.

JULIE voulant regagner, Nerine.

Nerine.

NERINE.

Ne songez qu'au raccordement.

Le dessin qu'il a pris d'épouser Céline,

Ne peut s'exécuter, & j'en suis bien certaine ;

A Julie.

L'hymén du Chevalier vous plairoit chose moins ;
 A vous cacher vos feux vous mettez tous vos soins,
 Mais vos yeux, vos discours, tout parle de tendresse :
 Ce sont là les témoins de l'humaine faiblesse !
 Allons, tenez-vous-en à votre premier échoix ;
 L'amour veut que l'hymén vous range sous ses loix.

JULIE

Qui pourra me répondre...

DORANTE

Ah ! divine Julie,
 Je veux vous adorer le reste de ma vie,

*Nerina sort.***SCÈNE VI**

**DORANTE, JULIE, LE CHEVALIER,
 FRONTIN.**

LE CHEVALIER à Dorante.

JE te chagraschois.

DORANTE.

Pourquo?

LE CHEVALIER.

Pour te voir enrager.

Le parti qu'on a pris doit beaucoup t'affliger,
 Tu filois le parfait avec cette charmante.
 On te donne sa Sœur, la chose est affominante,
 D'autant plus que ce soir j'épouse cet enfant.

FRONTIN.

Monsieur le Chevalier a l'air bien triomphant.

L'IRRESOLU,
LE CHEVALIER.

L'amoureuse Maman est fort vindicative ;
Et plus elle t'aimoit, plus sa colere est vive.

JULIE.

Elle peut s'en venger par un autre moyen :
Mais moy, vous épouser ? Ah je n'en ferais rien.

LE CHEVALIER.

Vous n'en ferez rien ? Vous ? Oh palsembleu, Madame,

Je vous garantis, moy, que vous ferez ma femme ;
Malgré vous, malgré lui vous nous obéirez,
Et je réponds de plus, que vous m'adôrerez.

DORANTE.

Chevalier.

LE CHEVALIER.

Quoy ?

DORANTE.

Sçais-tu que la plaisanterie
Convient ici fort mal ? Trêve de raillerie.

JULIE.

croyez-moy, Chevalier, vous vous fâchez en vain :
De posseder bien-tôt & mon cœur & ma main.
Je ne vous aime point, & contre votre attente.
Je vais me déclarer en faveur de Dorante.

LE CHEVALIER.

Ceci mérite bien quelque reflexion :
En conscience, là, parlez-vous tout de bon :

JULIE.

Oüii, vraiment.

LE CHEVALIER.

Je me pique aussi d'être sincère,
Si vous ne m'aimez point je ne vous aime guere ;
Dorante est mon ami, vous vous charmerez tous deux,
J'aurois tort sans amour d'aller troubler vos feux,
Et d'ailleurs votre Sœur, vous, ou la bonne femme ?
Tout m'est bon.



SCENE VII.

Mé. ARGANTE, DORANTE,
JULIE, LE CHEVALIER, NERINE,
FRONTIN.

Mé. ARGANTE *dès du côté d'où elle entre.*

OUi, Dòrante est pour vous.
NERINE.

Mais, Madame..

Mé. ARGANTE.

Non, non, ma volonté doit luy servir de loy.
Pourquoie le refuser, je le psendrois bien moy.
Mais tien, je l'apperçois, que je le trouve aimable!

DORANTE à Mé. Argante.

Madame, vous voyez la douleur qui m'accable.
Ne pourrai-je flétrir votre injuste courroux?
Et voulez-vous me voir mourir à vos genoux?

Mé. ARGANTE.

Ah petit scelerat,

DORANTE.

Si l'en connaît un tortime.

Lorsque l'on n'a pour vous qu'une parfaite estime,
J'avoué en rougissant, que je suis criminel.

NERINE.

Laveu n'est pas touchant, mais il est naturel.

Mé. ARGANTE.

Tenez, quoiqu'il m'ait dit une sottise en face,
Il met dans ses discours tant de feu, tant de grace,
Que le dépit ne peut contre luy m'animer.

Hélas, mon cher enfant, si tu pouvois m'aimer !
Là, consulte-toy bien.

DORANTE.

Cela n'est pas possible,
Madame, si par choix où dévouement sensible
J'ose vous protester que vous auriez mon cœur :
Mais je sens pour Julie une si vive ardeur ...

Me. ARGANTE à Julie.

Coquine.-

DORANTE.

Accordez-moy l'adorable Julie,
Ou bien-tôt vos refus vont terminer ma vie !
Car enfin je ne puis ...

Me. ARGANTE.

Petit tygre, pourquoi
Tout ce que tu dis-là, n'est-il pas dit pour moi ?

JULIE.

Madame, permettez ...

Me. ARGANTE.

Taisez-vous, impudente.
Attendez-vous vraiment qu'on vous donne à Dorante ?

NERINE.

Où, c'est pour votre nés.

Me. ARGANTE.

Songez au Chevalier.

LE CHEVALIER.

Tout beau, je n'en veux plus.

Me. ARGANTE.

Que vous êtes grôfier !
Et pourquoi, s'il vous plaît, ne voulez-vous plus
d'elle ?

LE CHEVALIER.

C'est que j'en veux à vous ; je vous trouve plus belle.

Me. ARGANTE.

Monsieur le Chevalier dans sa vivacité

A quelquefois des traits dont on est échancré.

COMÉDIE.

LE CHEVALIER.

83

On me l'a toujours dit.

ME. ARGANTE.

Mais montrez-vous plus sage ;
Je prétens vous donner Julie en mariage,
La noce se fera même dés aujourd'huÿ,
Et vous me vangerez de ma fille & de luy.

JULIE.

Jaimerois mieux mourir...

ME. ARGANTE.

Vous avez l'insolence...

DORANTE.

Eh bien, Madame ; il faut hâter votre vengeance ;
Je renonce à Julie, aussi bien qu'à sa Sœur,
Et vais en d'autres lieux emporter ma douleur.

LE CHEVALIER *veut le retenir.*

Dorante.

DORANTE.

La fureur la fureur m'empporte.

LE CHEVALIER.

Morbleu tu reviendras, ou le diable m'emporte.

DORANTE à Me. Argante.

Adieu, Madame, adieu, vous ne me verrez plus.

LE CHEVALIER.

Je ne te quitte point.

DORANTE.

Tes soins sont superflus.





SCENE VIII.

Mme. ARGANTE, JULIE, NERINE.

Mme. ARGANTE à Julie.

C'est vous qui me causez un affront si sensible,
Offrez-vous de mes yeux.
Julie sort.



SCENE IX.

Mme. ARGANTE, NERINE.

Mme. ARGANTE.

Est-il donc bien possible
Que je tie verrai plus Dorante?

NERINE.

Es doutez-vous?
Il s'en va transporcé d'un violent couroux.
Mais, Madame, après tout, pouvez-vous bien prétendre
Qu'il puisse avoir pour vous un cœur facile & tendre
Là, rendez-vous justice, avez-vous dû penser
Qu'entre Julie & vous il pourroit balancer?
Qui s'il a balancé, vous flatiez-vous, Madame;
Qui il voulût en effet vous choisir pour sa femme?

C O M E D I E.

33

Me. A R G A N T E.

C'est donc pour me jouer & me desesperer
Que d'un pareil projet il venoit me leurrer?

N E R I N E.

Non, c'est de bonne foy qu'il vous a dit la chose;
Mais execute-t-il tout ce qu'il se propose?
Par exemple, il est sûr, & je le cray par luy,
Qu'il voulloit épouser Celimene aujourd'huy.

Me. A R G A N T E.

Celimene?

N E R I N E.

Oili vraiment.

Me. A R G A N T E.

Par quelle fantaisie

Veut-il donc la quitter pour épouser Julie?

N E R I N E.

Par la même raison qui fait qu'en un momens
Il a sur votre hymen changé de sentiment.
Il adore Julie, & fait tout son possible
Pour braver les appas qui le rendent sensible,
Il veut rompre ses fers, il propene son cœur,
Il s'engage, il promet, mais un charme vainqueur
Fait qu'au moment qu'il croit triompher de luy
même,

Il sent que Julie est l'unique objet qu'il aime.

Me. A R G A N T E.

La friponne! elle eût dû suivant mon sentiment,
Se tenir renfermée en son appartement,
Y lire, y travailler, non se montrer sans cesse
Pour venir m'effacer par son air de jeunesse.

N E R I N E.

Où, cet air est à craindre.

Me. A R G A N T E.

Oh sans cela, je cray

Qu'elle ne seroit pas plus piquante que moy.

N E R I N E.

Mais voulez-vous manquer un fort bon mariage,

Par un entêtement ridicule à votre âge ?

Me ARGANTE.

Je ne puis digérer l'affront qu'elle me fait.

NERINE.

Votre ressentiment peut être satisfait.

Me. ARGANTE.

Comment ?

NERINE.

En permettant qu'elle épouse Dorante.
C'est un homme quinzeux, dont l'humeur incon-

stante,

Incommode, bizarre, aura dans peu de jours
Détruit leur union par de fâcheux retours.

D'ailleurs il est sujet à trop de jalousie,
Pour vivre bien long-tems tranquile avec Julie.

Enfin, si vous vouliez avoir un jeune Epoux,
Le Chevalier, Madame, est plus propre pour vous;

Son humeur me paraît très-conforme à la vôtre ;
Et vous devrez, ma foi, le préférer à l'autre :

A l'âge près, pourtant, qui ne me paraît pas . . .

Me. ARGANTE.

Va, Nerine, croi moi, quand on a mes appas,
On peut bien à tout âge épouser un jeune homme.

NERINE.

Et d'ailleurs par l'appart d'une assez grosse somme,
Vous pouvez l'obliger à des ménagemens. . . .

Me. ARGANTE.

Je commence à goûter un peu tes sentimens.

Va-t'en trouver Dorante, & dis-lui qu'il espere ;

Moi, je vais cependant rêver à cette affaire,

Et voir si je pourrai me résoudre à la fin. . . .

Nerine sort.

SCENE X.

Me. ARGANTE. PYRANTE.

PYRANTE.

J'Éviens de voir mon fils dans un mortel chagrin.
 Voulez-vous empêcher un hymen si sortable,
 Et ne prendrez-vous point un parti raisonnable?
 Son humeur & la vôtre ont si peu de rapport,
 Que si vous l'épousiez, je plaindrois votre sort.
 Songez-y bien, Madame, & souffrez qu'on vous dise...
 sc....

Me. ARGANTE.

Doucement. Vous m'allez lâcher quelque sottise.
 Car je vous voi venir, mais tous ces discours-là
 Ne me conviennent plus.

PYRANTE.

Pour finir tout cela

Consentez que mon fils épouse ce qu'il aime,
 Et songez qu'à votre âge...

Me. ARGANTE.

A votre âge vous-même.

Ne le voilà-t'il pas sur mon âge aussi-tôt?
 Je fais ce que je veux, je fçai ce qu'il me faut:
 J'ai fait reflexion sur ce que je dois faire,
 Et j'ai plus de raison que vous, ni votre pere,
 Ni que tous vos ayeux.

PYRANTE.

Oh, je n'en doute point.

Me. ARGANTE.

Et vous faites fort bien,

Mais revenons au point

Qui m'amene vers vous.

Me ARGANTE.

Donnez-nous patience;

L'affaire, ce me semble, est assez d'importance,
Pour meritier, Monsieur que j'y pense deux fois,
Et l'en attendra bien ma réponse, je crois.



SCENE XI.

Me. ARGANTE, PYRANTE,
LYSIMON.

LYSIMON.

A H ! vous voilà, Monsieur, Bonjour, Madame Argante.

Vraiment je viens d'apprendre une chose plaisante.

Vous mariez mon fils sans que j'en fâcherien.

Je viens vous dire, moi, qu'il a trop peu de biens.

Pour qu'il puisse épouser Julie ou Célimène,

Et que

Me ARGANTE.

Sur ce sujet ne soyez point en peine,

Si mes filles n'ont pas assez de bien pour lui

Peut-être pourra-t-on se resoudre aujourd'hui,

A faire en sa faveur un si bon mariage,

Que vous le trouverez fort à son avantage.

LYSIMON.

Et quelle est la personne à qui vous prétendez?

Me ARGANTE.

Faut-il vous le dire?

LYSIMON.

C O M E D I E.

LYSIMON.

Olli.

ME. ARGANTE.

Mon Dieu, vous m'entendez.

LYSIMON.

Point.

ME. ARGANTE.

S'il n'épouse pas Celimene ou Julie,
Vous ne devinez pas à qui je le marie?

LYSIMON.

En aucune façon.

ME. ARGANTE.

Mais regardez-moi bien,

LYSIMON.

Eh bien, je vous regarde & ne devine rien.

J'en suis las à la fin de tout ce badinage,

Et si . . .

ME. ARGANTE.

Vous n'en sçauriez pourtant pas davantage,

Et lorsque j'aurai pris mes resolutions,

Je vous informerai de mes intentions.

Adieu, Messieurs, Adieu, je suis votre servante.



SCENE XIE

PYRANTE, LYSIMON.

LYSIMON.

J'ne comprehens plus rien à cette extravagance.

PYRANTE.

Je m'en vais la rejoindre, & tâcher de sçavoir

H

Quels sont donc ses desseins. Je croi les entrevoir.
 Mais si vous voulez croire un homme qui vous aime,
 Tâchez en tout ceci de prendre sur vous-même,
 Et suivez . . .

LYSIMON.

Oh Monsieur, gouvernez votre fils ;
 Je sc̄ai que vous aimez à donner des avis ;
 Et moi, comme il me plaît, je prétends me conduire.
 C'est-là ma folie.

PYRANTE.

Ouy ! Je n'ai rien à vous dire ;
 Bien-tôt par les effets nous pourrons voir, je croi,
 Qui se gouvreanc mieux, ou de vous, ou de moi.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CELIMENE, NERINE.

NERINE.

Oui, j'ai si bien parlé qu'enfin Madame Argante

A quitté le dessein de s'unir à Dorante,
Et par un effort triste & pour elle & pour

vous,

Consent que de Julio il devienne l'Epoux.

Le bon homme Pyrante est instruit de l'affaire,

La chose est résolue, & j'ai vu le Notaire.

CELIMENE.

Il épouse ma sœur ! Eh qui l'eût cru, dis-moi,

Après qu'il m'a donné sa parole & sa foi ?

NERINE.

L'aventure est cruelle, & franchement j'admiré.

CELIMENE.

Plus cruelle cent fois, que je ne la puis dire.

Car enfin (Je te parle à présent sans détour)

L'amour propre est blessé tout autant que l'amour.

Dorante m'étoit cher, sa perte m'est sensible ;

Mais de m'en consoler il me seroit possible,

S'il ne me falloit point pour surcroît de malheur
De mes foibles attraits voir uomapher ma sœur.
C'est-là ce qui me tuë.

NERINE.

Ah bon, je suis ravie,
Que vous soyez sensible une fois en la vie..

CELIMENE.

Je creve de dépit.

NERINE.

Et vous n'avez pas tort,
Jarez deux ou trois fois, cela soulage fort,
Dit-on.

CELIMENE.

Pour un moment fais trêve au bâtinage.
Dis-moi par où ma sœur emporte l'avantage?
Quoi donc ! pour m'effacer a-t'elle tant d'appas ?

NERINE.

Non. Elle a l'air coquet & vous ne l'avez pas.
La beauté bien souvent plaît moins que les manières,
Les belles autrefois estoient prudes & fieres,
Et ne pouvoient charmer nos severes ayeux,
Qu'en affectant un air modeste & vertueux.
Mais dans ce siècle-ci, c'est une autre méthode,
Tout ce qui paroît libre est le plus à la mode.
Une belle à présent par des regards flatteurs,
Tendres, insinuans, va relancer les coeurs,
Et moins elle paroît digne d'être estimée,
Et plus elle jouit du plaisir d'être aimée.
On veut se voir heureux dès qu'on est engagé,
Et l'on traite à présent l'amour en abrégé,
Si bien qu'une beauté qui suit cette méthode,
Est comme un bel habit qui n'est plus à la mode.

CELIMENE.

Tu me fais concevoir ce qui fait mon malheur.
Mais j'ai tout employé pour cacher ma douleur,
Et jai même voulu paroître indifférente,
Jusques à refuser de m'unir à Dorante.

C O M E D I E.

90

Cela ne suffit pas pour me venger de lui,
Et je veux hautement le braver aujourd'hui.

NERINE.

Comment ?

C E L I M E N E.

Pour lui marquer que mon cœur le méprise,
Je viens de projeter une grande entreprise.

NERINE.

C'est...

C E L I M E N E.

De me marier au plus tôt.

NERINE.

Tout de bon?

C E L I M E N E.

Dès ce soir s'il se peut. J'ai plus d'une raison...

NERINE.

Vous marier si-tôt? C'est le dépit peut-être..

C E L I M E N E.

Non, non; c'est le moyen de lui faire connaître..

NERINE.

La vengeance est complète, & ce noble dépit
Vous donne une manière, un certain tour d'esprit
Qui vous fait naître vingt fois que l'air de praderie.
La peste que l'amour vous a bien dégourdie!
Et quel est, s'il vous plaît, le morceau fortuné
Que pour ce prompt hymen vous avez destiné?

C E L I M E N E.

Le Chevalier.

NERINE.

Il doit épouser votre mère..

C E L I M E N E.

J'empêcherai par là qu'il ne soit mon beau-père.

NERINE.

Et vous vous résoudrez d'en faire votre Epoux,
Pauvre petit mouron! j'y pensois comme vous.

C E L I M E N E.

D'une telle union je voi la conséquence.

NERINE.

Votre mere en effet plaindroit peu la dépense :
 Toute vieille qui prend un mari de vingt ans,
 N'en peut rien obtenir qu'à beaux-deniers comptants,
 Avide des plaisirs que le fripon ménage,
 Pour luy plaire elle met tout son bien au pillage,
 Le drôle fait sa bourse, & vend cher ses faveurs,
 Tant qu'il ait fuiné la vieille & les mineurs.

CÉLIMENE.

Prévenons ce malheur.

NERINE.

C'est ce que je veux faire.

Je m'en vais travailler à rompre cette affaire.

CÉLIMENE.

Tant mieux. Mais en ceci tout ce qui me fait peur,
 C'est que le Chevalier n'a point touché mon coeur.

NERINE.

Quoy ! vous avez éncore la sottise à votre âge,
 De croire que l'amour doit faire un mariage ?
 A quoy sert cette ardeur ? Après quelques beaux jours,
 Le mariage éteint les plus vives amours ;
 Oiii , l'on a le chagrin de sentir d'heure en heure
 Que le feu diminué , & que l'ennuy demeure.
 Un hymen par raison doit toujours se former,
 Et quand on est ensemble , on travaille à s'aimer.

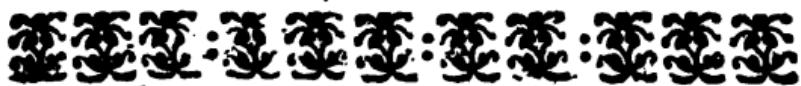
CÉLIMENE.

Tu dis vrai Par l'amour je suis si maltraitée,
 Que de ses faux plaisirs me voilà rebutée.

NERINE.

Chut. Votre Mere vient. Sortez.





SCENE II.

ME. ARGANTE, LE CHEVALIER,
NERINE.

LE CHEVALIER.

O H ça , Maman,

Jé ne vous parle point en Héros de roman.

Je vais droit au solide , & c'est-là ma folie:

Avant que d'en venir à la ceremonie:

Il faut me bien traitez dans les conditions.

ME. ARGANTE.

Mon Dieu , défaites-vous de vos expreſſions:

Ce terme de Maman ne peut jamais me plaire:

LE CHEVALIER.

Il vaut donc mieux tout franc vous appeller ma mere.

ME. ARGANTE.

Ah ! je ne suis point d'âge à souffrir ces nomz-là.

NERINE.

On vous croiroit son Fils.

ME. ARGANTE.

Non, ce n'est point cela.

Mais enfin je suis jeune & l'injustice est grande , ..

LE CHEVALIER à part.

Oh si j'en croyois rien je veux bien qu'on me pende.

NERINE à Me. Argante, bas.

En vain vous vous piquez de jeunesse & d'appas ,

Je vous avois bien dit qu'on ne vous croiroit pas,

ME. ARGANTE.

Laissons mon âge à part. Vous êtes galant homme.

Parlons net, m'aimez-vous?

NERINE *à part.*

Oh, oiii, selon la somme.

ME. ARGANTE.

Comment?

LE CHEVALIER.

Affurez-moy de fort beaux revenus,
Vous ferez à mes yeux plus belle que Vénus.

ME. ARGANTE.

Il n'est pas temps encor de traiter cette affaire.

LE CHEVALIER.

Le bon homme Pyrante est avec le Notaire,
Et le Contrat dressé nous pourrons bien, je éroy,
En dresser un de même & pour vous & pour moy.

ME. ARGANTE.

Il est vray, mais je veux.

LE CHEVALIER.

Voyez-vous cette main,
Cette bouche, ces yeux, cette taille sifine;
Là, parlez franchement, que vous en dîblez.
Cela ne vous fait pas vos billets au porteur?
Je vous aime déjà, mais mani de ce gage,
Je vous en aimerai mille fois davantage.

NERINE.

Sur cet article-là vous êtes trop pressant.

ME. ARGANTE.

Je ne veux pas ainsi vous donner mon argent.

NERINE.

Et vous faites fort bien.

LE CHEVALIER.

Que me voulez-vous dire?

NERINE.

Vous ne l'entendez pas?

LE CHEVALIER.

Non.

NERINE.

Je vais vous instruire.

Madame,

Madame est très-modeste & convient entre nous
Qu'elle a, si vous voulez, quelques ans plus que vous.
Elle remarque encor, non sans beaucoup d'allarmes,
Que sa mûre beauté cede à de jeunes charmes.

Me. ARGANTE.

Je ne dis pas cela.

NÉRINE.

Ne nous aveuglons point.

Mais Madame se sent encor jeune en ce point
Qu'il luy faut un mari qui pour elle s'empresse
Comme s'il l'épousoit dans sa tendre jeunesse.
Vous m'entendez?

L E C H E V A L I E R.

Fort bien.

NÉRINE.

Or on voit très-souvent
Qu'une veuve qui prend une tête à l'évent,
Un jeune écervelé... comme nous par exemple,
Et qui luy fait le don d'une somme fort ample,
Ne se reservant rien qui puisse l'amorcer,
N'en a que des froideturs pour la recompenser.
Bien-tôt elle le voit fier, brutal & volage,
Joindre à ce vraiment le mépris & l'outrage,
Des deniers de la Dame acheter des faveurs,
Et ce qu'il doit chez lui, le prodiguer ailleurs.
C'est ce que nous craignons. Pour la paix du ménage,
Nous voulons de nos biens faire un prudent usage,
Or rien n'est plus prudent que de les reserver,
Pour vous en faire part, ou bien vous en priver;
Et pour vos intérêts ainsi que pour les nôtres,
Nous prétendons régler nos biensfaits, sur les vôtres.

L E C H E V A L I E R.

Oui. C'est donc là l'extrait de vos intentions?
On prétend me réduire à des conditions?
Je pourrois, si bien fait, à la fleur de mon âge,
But à but avec vous conclure un mariage?
En vain donc la nature eût soin de me former!

Pour charmer tous les coeurs plutôt que pour aimer,
De tous ces rares dons suis-je dépositaire
Pour ne les employer qu'à tâcher de vous plaire?

M^e. ARGANTE.

Il faut sans contreditz approuver mes dessins.

LE CHEVALIÈR luy faisant la reverence.
Ménagere Maman, je vous baise les mains.

SCENE III.

M^e. ARGANTE, NERINE.M^e. ARGANTE.

EH bien, Nerine, eh bien, tu vois comme on me traite.

NERINE.

Je le vois, & de plus, j'en suis très-satisfaitte.
Où, si j'atteins jamais l'âge de cinquante ans,
Et qu'on me voie encor chercher des soupirans,
Et si de la raison je perds assez l'usage
Pour vouloir acheter & prendre en mariage
Quelque godeureau faisant le beau garçon?
Qu'on me traite de folle & de vieille guenon,
Puisse alors quelque infâme & malin Vau-de-ville,
Faire chanter mon nom aux bâdauts de la Ville;
Pour me recompenser, puisse mon jeune Epoux
Dissiper tout mon bien & m'affomper de coups;
Et si ce n'est assez de ce rude supplice
Dont je serai punie avec trop de justice,
Puisse-t-il pour combler toutes ses cruautez,
Me seyrer des plaisirs que j'avois achetez.

M^e. ARGANTE.

Ouy d'un jeune mary me voilà rebuée;

Je vois à quel excès j'en serois maltraitée.
Pour agir à présent selon mes intérêts,
Je vais en choisir un de mon âge, à peu près.

N E R I N E.

Bon, c'est vouloir encor faire une autre sottise.
Un mari de votre âge est pierre marchandise.
Qu'attendez-vous de lui ? des contes du vieux temps ?
Ma foy m'en croirez-vous ? mariez vos enfans,
C'est là le plus beau soin qui convienne à votre âge :
Ensuite joüissez des douceurs du veuvage,
Hélas ! combien je vois de Femmes & d'Epoux
Qui voudroient bien troquer leur état avec vous.

M e. A R G A N T E.

Tu dis vrai : J'allais faire une insignie folie.
Eh bien marions donc Célimene & Julie.
Mais, tien, je me connois, j'auray le cœur meurtri,
De les voir toutes deux dans les bras d'un mari
Tandis qu'il me faudra quoique tendre & sensible,
Supporter les ennuis d'un veuvage penible.

N E R I N E.

Eh bien, si le veuvage est un tourment pour vous,
Vous pouvez à loisir vous donner un Epoux.
Point de jeunes Blondins, ils sont toujours volages,
Il vous faut un mari qui soit entre deux âges,
Et qui se soit défait, plus mûri par le temps,
De la présomption qu'on voit aux jeunes gens.

M e. A R G A N T E.

Entre deux âges, ouy, c'est bien là mon affaire.
Et quel âge est-ce-là ? dis-moy ?

N E R I N E.

Mais ce sont d'ordinaire...

M e. A R G A N T E.

Des hommes de trente ans ?

N E R I N E

Vous êtes en défaut.

Les hommes ne sont pas raisonnables si tôt.
Il faut que le futur en ait au moins quarante.

Encor c'est bien risquer.

ME. ARGANTE.

Mais . . .
NERINE.

J'en serois contente
Moy qui parle ; en un mot je crois que mes avis . . .

ME. ARGANTE.

Ils seront, je t'assure, exactement suivis.

NERINE.

Mais il faut marier Julie & Célimène ;
Sans cela, croyez-moy, votre Esperance est vainc,
Vos charmes sont ternis par leurs jeunes attrait,
Ils portent malgré vous d'inévitables traits,
Et tous vos prétendans agacez par ces belles,
Vous abandonneront pour courir après elles ;
Mais dès que du logis vous les éloignerez,
Dame c'est pour le coup que vous triompherez.

ME. ARGANTE.

Tu dis vrai, me voilà défaite de Julie,
Ou du moins peu s'en faut. Mais à qui, je te prie,
Donnerons-nous sa Sœur ?

NERINE.

A votre Chevalier.
Son Frère est languissant ; s'il devient Héritier,
Et qu'il se trouve un jour le chef de sa famille
Vous aurez richement marié votre Fille.

ME. ARGANTE.

Ce cas peut arriver, mais qu'il arrive ou non,
Il nous faut profiter de cette occasion ;
De mes Filles enfin je prétends me défaire,
Et je vais de ce pas rejoindre mon Notaire,
Je veux sur ce sujet un peu le consulter.



SCÈNE IV.

NERINE *seule.*

LE Notaire est gagné. Tout va s'exécuter
Sur le plan que j'ai fait, & malgré les ob-
stacles....



SCÈNE V.

NERINE, FRONTIN.

NERINE.

TE voilà?

FRONTIN.

J'courrois.

NERINE.

Ouy.

FRONTIN.

Tu fais des minetés.

NERINE.

Et Dorante?

FRONTIN.

Pour luy je crois qu'il ne fait rien,

Il s'occupe à rêver tout au plus.

NERINE.

Ah! fort bien,

Et ne devrait il pas?

L'FRRES OLU,

FRONTIN.

Il revient de la Ville.

NERINE.

Depuis qu'on est d'accord il paroît bien tranquille.

FRONTIN.

Oh, très-fort. Il m'a dit quatre mots seulement,
Puis il s'est renfermé dans son appartement.

NERINE.

Quoy ! ne devroit-il pas, aux pieds de sa Maîtresse,
Par des transports de joie exprimant sa tendresse,
Marquer que leur hymen dont il fait son bonheur,
Va fixer pour jamais son esprit & son cœur ?

FRONTIN.

Oh ! les choses vraiment ont bien changé de face.
Le feu qui le brûloit n'est à présent que glace,
Il craint le mariage & n'en veut plus tâter.

NERINE.

Ah ! que m'apprends-tu là ? qui peut l'en dégoûter ?

FRONTIN.

Julie.

NERINE.

Et de quel crime est-elle donc coupable ?

FRONTIN.

Elle a tort.

NERINE.

Elle a tort ?

FRONTIN.

Ouy. D'être trop aimable.

Son esprit, son humeur égalemēt ses appas,
Elle enchanter, & tout franc, cela ne se fait pas.

NERINE.

Bon, bon.

FRONTIN.

Ce que je dis paroît peu vrai-semblable,
Cependant, mon enfant, rien n'est plus véritable.
Les charmes de Julie ont enflammé nos coeurs,
Les charmes de Julie éteignent nos ardeurs ;

Nous pensons à présent qu'un Epouse si belle
 Et fort impérieuse, & rarement fidelle,
 Et comme sur l'honneur nous ne bâdinons point,
 Nous craignons de nous voir quelque jour, un Ajoint.

NERINE.

Un Ajoint? qu'est cela?

FRONTIN.

Ce mot n'est pas modeste;
 Un Ajoint c'est, ma chere, un mari subalterne,
 C'est un Vice-gerent, un Blondin favori,
 Qui prend en tapinois la place du Mari.

NERINE.

Eh si, craint-on cela, quand on aime une Fille?

FRONTIN.

Peste! Il dit que chés luy c'est un mal de Famille.

NERINE.

Le bon homme Pytané est donc bien affligé?

FRONTIN.

Il ne se fait point encor que son Fils a changé;
 Plein de joye il travaille avec votre. Notez,
 Quand son Fils se prépare à rompre cette affaire,
 Mais puisqu'il se dédit c'est à luy de parler;
 S'il broüille la fusée, il peut la démêler.

NERINE.

A ton exemple aussi je m'en vais sans rien dire,
 Attendre le succès que ceci peut produire;





SCENE VI.

FRONTIN *seul.*

D Orante me surprend, car ordinairement
Ses résolutions ne durent qu'un moment,
Mais depuis plus d'une heure il tient avec courage
La résolution de fuir le mariage;

SCENE VII.

PYRANTE, LYSIMON, FRONTIN.

PYRANTE.

M Ais écoutez-moy donc.

LYSIMON.

Vous me parlez en vain.

PYRANTE.
Croyez-moy.

LYSIMON.

Rien ne peut empêcher mon dessein,
Toujours désobéir ! toujours me contredire !
L'impudent ! il osoit sans même m'en instruire,
Epouser une folle à cinquante ans passéz !

PYRANTE.

Mais il n'y pense plus, & ...

LYSIMON.

Ce n'est pas assez.

Je prétends le punir d'une telle insolence,
Et le faire enfermer.

PYRANTE.

Bon, bon, quelle apparence

On a pris

LYSIMON.

J'ay sur cela voulu le quereller ;
Sçavez-vous de quel ton il vient de me parler ?

PYRANTE.

Son peu d'égard pour vous avec raison vous blesse ,
Mais qui produit cela ? c'est le peu de tendresse
Que vous lui témoignez en chaque occasion.
Vous ne lui faites voïsne que de la passion ,
A vos corrections l'emportement préside ,
Et vous ne montrez point que la raison vous guide ,
Or c'est la raison seule & non l'emportement
Qui tire les enfans de leur égarement .

LYSIMON.

Pour les speculatifs ce discours fait merveilles ,
Il enchanter d'abord l'esprit & les oreilles ,
Veut-on le pratiquer ? on voit incontinent
Que ce discours si sage est fort impertinent .

PYRANTE.

Point du tout , & mon Fils me prouve le contraire .

LYSIMON.

Ah morbleu , vous élirchez en tout à lui complaire :
Mais s'il aimoit Julie à présent malgré vous ;
Que voulant l'épouser il vous mit en courroux ,
Pourriez-vous vous flater , pere prudent & sage
De le forcer à rompre un pareil mariage ?

PYRANTE.

Je n'ay qu'à dire un mot , il y renoncera .

LYSIMON.

Vous vous moquez de moy .

PYRANTE.

Nôn, quand il vous plaira
Je feindrai devant vous que je veux qu'il renonce
A l'hymen de Julie .

LYSIMON.

Et bien , si sa réponse

Est qu'il obéira, j'ose vous protester
Que je veux désormais en tout vous imiter.
Aux désirs de mon Fils je souscrirai sans peine.

PYRANTE.

Il faudra donc luy faire épouser Clément;
Clitandre votre ainé n'a point encor d'enfans,
Il est toujours malade . . .

LYSIMON.

Il n'est pas encor temps . . .

PYRANTE.

Pour remettre un ami dans la meilleure voye,
Je veux bien de mon Fils suspendre un peu la joye.
Il vient, toy ne dis mot.

FRONTIN à pere.

Plaifant évenement!

Son Fils n'obéira que trop facilement.



SCENE VIII.

PYRANTE, LYSIMON, DORANTE,
FRONTIN.

DORANTE à son pere:

J'E vous cherchois, Monsieur, pour vous prier d'estendre . . .

PYRANTE.

Ecoutez-moy plutôt, je m'en vais vous surprendre.
Vous m'avez vu, mon Fils, jusques à ce moment
Donner à vos désirs un plein consentement;
Pourrez-vous me marquer votre reconnoissance
De toutes mes bontés, & de ma complaisance?
Le prix que j'en demande, est que sans balancer,
À l'hymen projeté vous veuilliez renoncer.

Fâmes raisons pour ronpire avec Me. Aragante,
Ainsi preparez-vous à remplir mon attente.

LYSIMON à Pyrante.

Bon, il n'en fera rien.

PYRANTE.

Patience, attendez.

DORANTE.

Je dois executer ce que vous commandez,
Et j'ai de mon bonheur une marque certaine,
Pouvant sur ce sujet vous obéir sans peine.

PYRANTE.

Mais il faut dès ce jour quitter cette Maison.

DORANTE.

Dès ce jour?

PYRANTE.

Ouy vrayment, & pour bonne raison.

DORANTE.

Vous pourriez differer... mais enfin il n'importe,
Vous avez vos raisons pour presser de la sorte,
Et ce qui vous convient est ma suprême loy.

PYRANTE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

LYSIMON.

Je suis tout hors de moi.
Votre système est bon, j'en voy tout le mérite,
Et je veux desormais réformer ma conduite;
J'avais trop ver mon fils, mais daignez un moment
M'aider de vos conseils dans ce commencement.
Venez.

PYRANTE à Dorante.

Très-volontiers. Je reviens tout à l'heure.

LYSIMON.

Ne perdons point de temps.

PYRANTE.

Je vous sçay.

A Ernestin.

Toi demeure.

L'IRRESOLU,
Pour le déshabiller sur l'ordre . . .
FRONTIN.

Oui, Monsieur.

à part.

Je veux quelques instants le laisser dans l'erreur.



S C E N E I X.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Enfin, vous voilà libre, & selon votre envie
Votre pere consent que vous quittiez Julie.
Vous allez vous en voir éloigné pour jamais;
Voyez quelle bonté ! prévenir vos souhaits !

DORANTE *se précipite au-devant de lui*
grands pas.

Fais-toi. Dès ce jour même il veut qu'on se sépare.
Cet empressement-là me semble assez bizarre.
Il m'a parlé d'ailleurs avec une hauteur . . .
Quoi ! si de cet hymen je faisois mon bâtonnement,
Il exigeoit donc un entier sacrifice . . .
Dès plus tendres dehors . . . Ah ! c'est une injustice.
N'est-il pas vrai, Frontin, & j'attendois de lui . . .
A-t'il dit qu'il falloit la quitter aujourd'hui ?
Réponds.

FRONTIN.

Vous m'avez dit de garder le silence ;
Je suis dans le respect & dans l'obéissance.

DORANTE.

Sais-tu que je suis las de tes mauvais discours ?

Il s'envole sans courir.

Ne pourroit-il pas bien attendre quelques jours ?

COMÉDIE.

109

Parle donc ? ... Non tais-toi.

Il se jette dans un fanteuil.

Rappelons nos idées.

Cet ordre dans le fond s'accorde avec mes pensées ;

Je craias le mariage , & mon pere a raison ...

En se levant brusquement.

Mais quoi ! dès aujourd'hui quitter cette Maison ?
Frontin.

FRONTIN.

Déliberez s'il faut que je réponde ,

Car je suis discret, moi .

DORANTE.

Que le Ciel te confonde :

Il rêve.

Va-t'en trouver Julie.

FRONTIN.

Ouy.

DORANTE.

Non , demeure en ce lieu :

FRONTIN.

Soit.

DORANTE

Je m'en vais lui dire un éternel adieu . . .

Ah ! jamais ma douleur ne pourra le permettre . . .

Approche cette table. Il faut par une lettre,

L'informer que mon pere est cruel jusqu'au point

D'exiger . . .

FRONTIN:

Pour le coup je ne me tairai point ,

Car ne voulez-vous pas rompre ce mariage ?

DORANTE.

Il est vrai , mais enfin je pouvois . . .

Il est r.

FRONTIN à part.

Il enrage.

Ah ! que vois-je , Monsieur , vous vous attendrissez .

L'IRRÉSOLU,

Ce papier est trempé des pleurs que vous verrez
DORANTE après avoir écrit.

Porte-lui ce billet, & fais-lui bien entendre :

Que mon Pere... Attends donc. Avant que de le rendre

Tu diras...

Il reprend le billet ; après l'avoir lu, il le déchire.

FRONTIN.

Bon, voilà le billet déchiré.

DORANTE avec transport.

Non, je ne puis souffrir d'en estre séparé.

Eloignez-vous de moi trop importuns scrupules,

Fades raisonnemens & craintes ridicules,

Mon esprit suit mon cœur, l'amour est ma raison,

Et la raison pour moi n'est plus qu'un noir poison.

FRONTIN.

Ouy, oui, défaites-vous de cette tracassiere.

DORANTE.

Je m'en vais me jeter aux genoux de mon pere

Et de Madame Argante, & si je n'obtiens rien,

Pour faire mon bonheur, il est un sur moyen.

FRONTIN.

Quel est-il, s'il vous plaît?

DORANTE.

J'enleverai Julie.

FRONTIN.

Fort bien. J'ay souhaité, Monsieur, toute ma vie

D'assister une fois à quelque enlèvement,

Et je m'en vais avoir ce divertissement.



SCENE X.

DORANTE, JULIE, CELIMENE,
LE CHEVALIER,
FRONTIN.

DORANTE court au devant de
Julie, & se jette à ses genoux.

AH! prenez part, Madame, à l'excès de ma peine.

Si vous m'abandonnez, ma disgrâce est certaine ;
Si vous m'aimez toujours, quoiqu'il puisse arriver ...

JULIE.

Que faites-vous ?

FRONTIN.

Madame, il va vous enlever.

JULIE.

M'enlever ?

FRONTIN.

Oui sans doute, & dès ce moment même.

JULIE.

Votre discours me cause une surprise extrême ;
Tout conspire, Dorante, à contenter nos vœux,
Et l'hymen dès ce jour va nous unir tous deux.

DORANTE.

Dès ce jour ?

JULIE.

Oui sans doute, & j'ai vu votre pese
Signer notre Contrat aussi-bien que ma mère.

DORANTE

Ah Ciel ! Il m'avoit dit ...

FRONTIN.

C'éroit pour faire voir

Combien sur votre esprit il avoit de pouvoir,
Afin que Lysimon reconnût dans la fuite
Qu'il doit de votre pere imiter la conduite.

LE CHEVALIER.

Je sens de cet exemple un effet assez doux,
Mon pere me marie en ma ne-tens que vous,
Au lieu de la Maman, ou me donne Madame,
Et l'on traict la chose avec la bonne fanchise.

DORANTE à Célimène.

Vous l'épouserez donc?

CELIMENE.

Je fais tout mon bonheur
De lui donner bien-tôt & ma main & mon coeur.



SCENE DERNIERE.

PYRANTE, JULIE, CELIMENE,
DORANTE, LE CHEVALIER,
NERINE, FRONTIN.

NERINE.

Enfin, graces au Ciel, j'ai fini mon ouvrage.
Venez tous celebrez un double mariage.

PYRANTE.

J'ai pendant quelque tems troublé votre bonheur,
Mais vous allez sortir heureusement d'erreurs,
Je n'ai jamais rien tant souhaité dans ma vie,
Que de pouvoir un jour vous unir à Julie,
J'ai signé : tout est prêt. Suivez-moi promptement,
Et maitez votre joie à mon ravissement.

... Ils sortent tous, hors Dorante & Frontin.

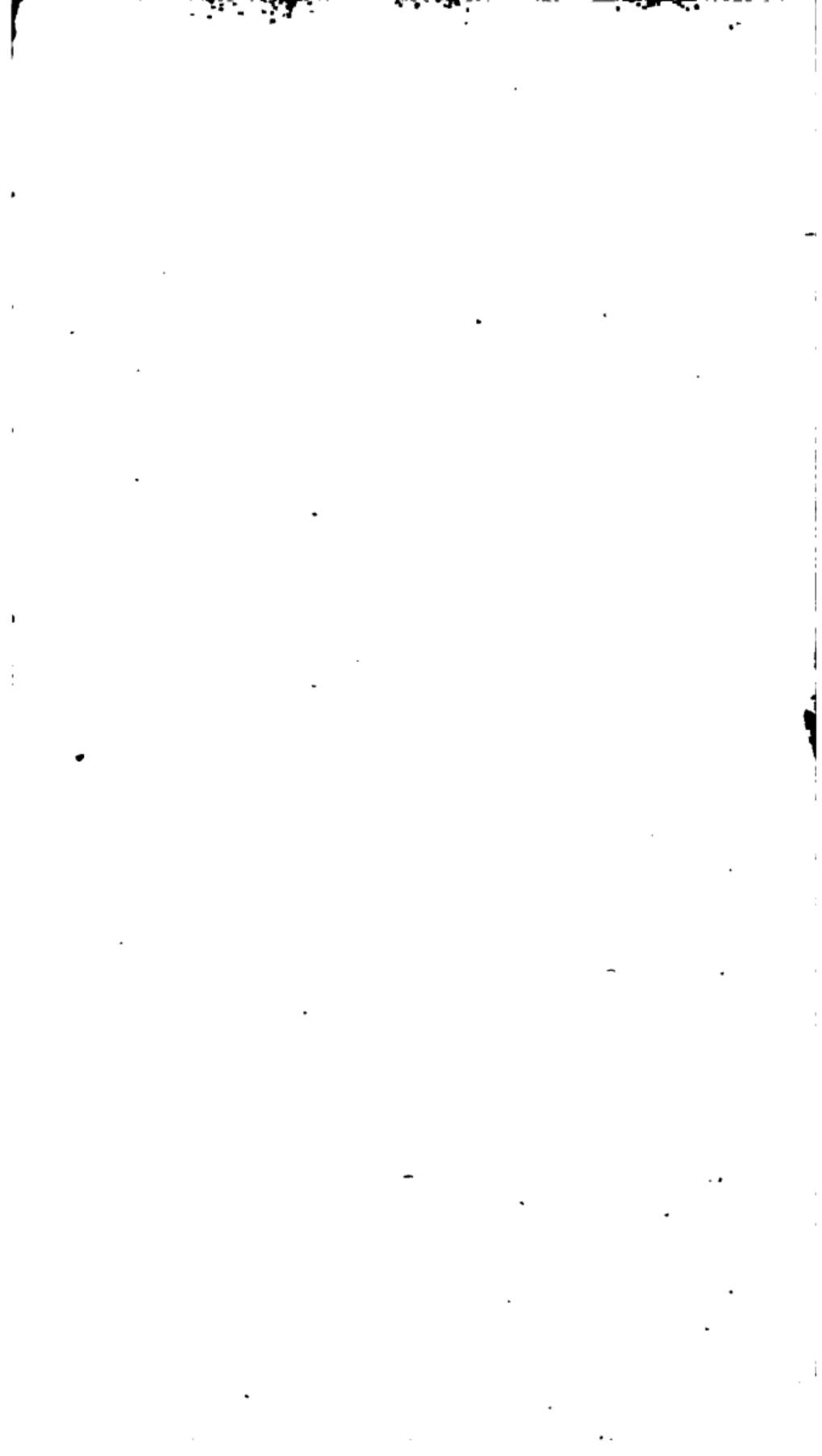
FRONTIN à Dorante.

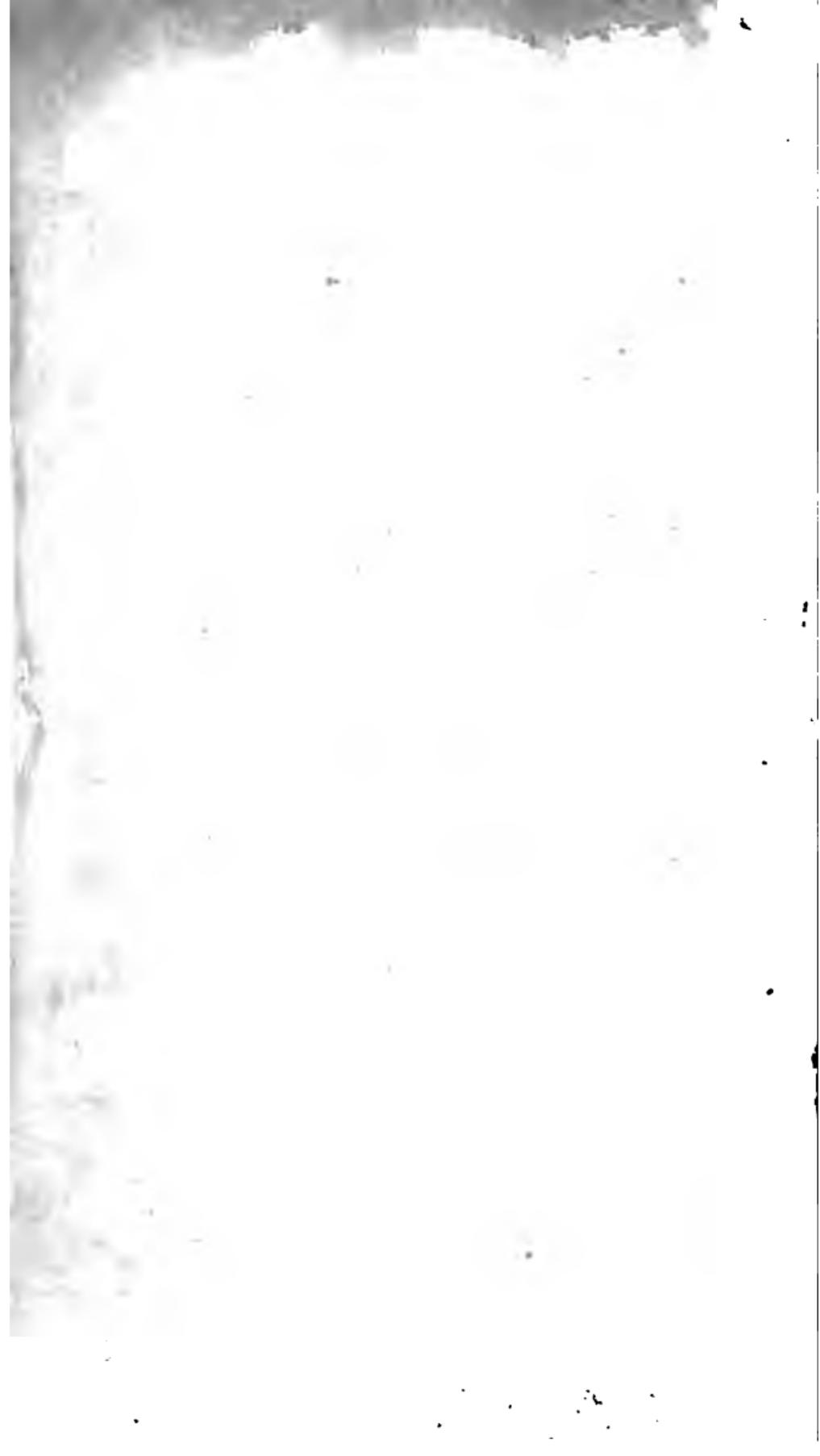
Julie est tout à vous ; nous voilà hors de peine.

DORANTE après avoir revêtu.

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

Fin du cinquième & dernier Acte.







Vet. Fr. D. B. 1294

